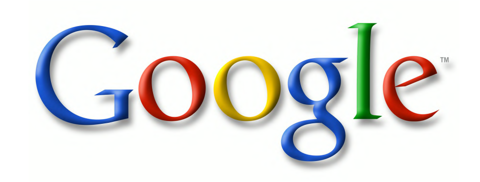





BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

L'HONNEUR DU MARI

P.-L. IMBERT

L'HONNEUR

DU MARI

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
ED. ROUVEYRE & G. BLOND
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
98, rue de Richelieu, 98

MARENNES
FLORENTIN-BLANCHARD
IMPRIMEUR
Maison à Royan-les-Bains

1883

PROLOGUE

Le cheval du marquis Gontran d'Aubrelle, superbe animal de race arabe dont les naseaux soufflaient le feu, fit tout à coup un prodigieux écart, et le vieux gentilhomme, — qui le montait encore, quoique octogénaire, dans sa promenade quotidienne autour du Lac,— brusquement désarçonné, tomba sur la chaussée, où il resta blême, inerte, une épaule fracturée, les cheveux épars dans un flot de sang.

Dès qu'il sentit les étriers lui battre le ventre et la bride flotter sur son cou, le cheval tourna la tête. A la vue de son maître inanimé, soudain il se cabra, pirouetta sur ses pieds de derrière, revint en deux ou trois bonds énormes, la queue au vent, flaira le corps qui semblait n'être plus qu'un cadavre, puis, comme un appel déses-

péré, comme un long sanglot, déchira l'espace d'un plaintif hennissement...

C'était par une froide après-midi de décembre. Une bise âpre, sifflant à travers les masses profondes du bois de Boulogne, hérissait les plumes frisottées des cygnes noirs engourdis dans les facettes de leur sillage et mordait brutalement les chairs violacées sous les fourrures. Cochers et laquais grelottaient sur leurs sièges. Le soleil luisait sans éclat, comme un disque d'or fauve, dans le ciel gris-bleu, légèrement nacré. C'est à peine s'il allumait de ses rayons obliques les vitres des carrosses et colorait de tons chauds les feuilles mortes des chênes. La magie des flamboiements de l'automne n'était plus qu'un souvenir. Les ombres se projetaient sans vigueur sur le sable blond et sur l'herbe roidie qui craquait. L'eau du lac dormait, à demi congelée, dans un doux clair-obscur.

Les attelages se suivaient en files pressées, au pas. Excités par la basse température, les chevaux rongeaient leur frein et, secouant leur crinière soyeuse, couvraient leur large poitrail d'écume. Tous les vasistas étaient fermés. Quelques-uns s'abaissèrent lorsque tomba M. d'Aubrelle. Des membres de la haute société parisienne, dont les voitures étaient armoriées, se penchèrent curieusement; mais pas

un ne parut reconnaître le vieux marquis, et le bruit sourd des roues couvrit les plaintes du blessé qui revenait à la vie.

L'impression d'un souffle chaud sur sa figure fit tressaillir M. d'Aubrelle. Il entr'ouvrit les yeux, — des yeux bleus profonds, creusés de douleurs, — et les fixa, tout humides, sur son cheval, dont la jolie tête grise effleurait la tête blanche du vieillard.

— Abdallah ! murmura-t-il d'une voix éteinte.

Saisi à la bride par un agent de police, l'animal frappa vivement du sabot le gravier, qu'il épandit en fine poussière, et s'ébrouant avec force, il ne bougea plus.

Massés en cercle, des promeneurs s'interrogeaient sur les causes de l'accident et sur la personnalité de la victime.

— Un étranger de passage... disait l'un.

— Probablement, ajoutait un autre, puisqu'il est inconnu d'un monde qui doit être le sien.

— Allons donc ! s'écria tout à coup un nouvel interlocuteur ; c'est le marquis d'Aubrelle, l'un des habitants les plus riches et les mieux titrés du faubourg Saint-Germain !... Les trois quarts de ceux qui font à cette heure le tour du Lac en voiture, l'attesteraient comme moi si, pour un motif que j'ignore, ils ne l'avaient en quelque sorte mis à l'index.

Toutes les oreilles s'étaient tendues pour ne rien perdre de cette explication.

— Depuis bien des années, continua le narrateur, j'observe le noble vieillard dans ses promenades aux Champs-Elysées et au Bois, à travers le chassé-croisé des brillants équipages : jamais je ne l'ai vu ni saluer ni sourire.

— Pourriez-vous m'indiquer son domicile, monsieur ? interrompit un garde du Bois qui venait de chercher un fiacre.

— Oh ! certes, oui : rue de Lille.

— Quel numéro, s'il vous plaît, monsieur ?

— Dans le quartier, chacun vous répondra sans hésitation, les indigents surtout. L'hôtel d'Aubrelle a bonne renommée.

Avec l'aide du cocher et de l'agent de police, le garde plaça le marquis sur les coussins du fiacre disposés en chaise longue et, s'asseyant à côté, le soutint de l'épaule.

— Évitons les pavés, recommanda-t-il.

Conduit à la main par l'agent de police, Abdallah suivit sans résistance.

— Etrange ! étrange ! grommelait le garde, qui ne pouvait comprendre qu'un homme de bien fût ainsi mis au ban de la société.

Absorbé par la même pensée, l'agent de police était rêveur.

— Sur la vie de cet homme, se disait-il, doit planer un terrible mystère.

Ils descendirent les Champs-Elysées au milieu de l'indifférence générale. Des brumes s'élevaient de la Seine et, rampant sur les quais, s'étendaient peu à peu. La nuit se faisait, humide, glaciale. Les gens à pied se hâtaient, la mine frileuse, soufflant des jets de vapeur. Il se formait, derrière les groupes en marche, comme de nébuleuses traînées de comètes. Paris s'étoilait de gaz, et les voitures qui revenaient du Bois, sillonnant les rues et les places de lumière, donnaient le spectacle d'une folle danse de feux multicolores.

Le fiacre qui ramenait le marquis Gontran d'Aubrelle allait avec précaution. Au moindre cahot gémissait le blessé. Abdallah dressait alors les oreilles et pressait le pas, le cou tendu.

Les passants s'arrêtaient pour contempler cette admirable bête.

On arriva vers cinq heures et demie à l'hôtel d'Aubrelle. Les domestiques accoururent. Profonde fut leur douleur. Ils adoraient tous leur noble maître, et tous, pâles, désespérés, s'empressèrent autour de lui. Agenouillées dans l'ombre de la cour, quelques femmes sanglotaient.

Le garde et l'agent de police regardaient cette émouvante scène. Aucune de ces lamentations

intéressées des natures mercenaires ne discordait dans cet ensemble d'afflictions. Les physionomies exprimaient les poignantes tristesses des âmes; les cœurs pleuraient comme les yeux...

— M. d'Aubrelle est bon pour vous? demanda le garde.

— M. le marquis!... s'écria l'un des plus vieux d'une voix étranglée par l'émotion; il n'existe pas d'homme meilleur!...

— C'est inconcevable, pensa l'agent de police préoccupé.

L'air vif avait un peu ranimé M. d'Aubrelle. Il attacha sur chacun de ses domestiques un regard d'ineffable bienveillance et fit un effort pour parler, mais sa voix était si faible qu'il fallut, pour comprendre, saisir les paroles sur la bouche, les deviner presque au mouvement des lèvres.

— Je me sens mourir, balbutia-t-il... Vite... dans ma chambre... à mon secrétaire!...

L'agent de police eut une lueur d'espoir.

— Montons, dit-il au garde.

Les domestiques placèrent leur maître sur un lit de repos et le portèrent à quatre dans sa chambre. Les autres suivirent, des flambeaux à la main, étouffant le bruit de leurs pas sur le tapis de l'escalier.

— Là... murmura le marquis... tout près de mon secrétaire... je veux l'ouvrir... soutenez-moi... O mon Dieu ! que je souffre !... François, prends la clef dans ma poche... une petite clef en argent... Bien !. . mets-la toi-même dans la serrure... Ah !... ah ! mon Dieu ! je n'ai pas la force... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Le vieillard se renversa dans les bras de ses serviteurs. C'était l'écroulement... la fin... Il le sentit en défaillant, et ses traits crispés eurent une expression navrante.

Le médecin entra. Du premier coup d'œil, il jugea l'octogénaire sans ressource. Le crâne était ouvert, l'épaule droite brisée, le pouls insensible. Quelque lésion interne était probable, mais le docteur estima complétement inutile l'application du sthéthoscope.

— Déshabillez M. le marquis, ordonna-t-il, et couchez-le le plus doucement possible.

Puis, secouant la tête :

— Bientôt, ajouta-t-il, ces précautions seront inutiles.

Les domestiques se rangèrent autour du lit debout, les mains croisées, les cils baignés de pleurs, tandis que deux valets de chambre couchaient le vieillard.

— Descendons, dit tout bas au garde l'agent

de police désappointé; le secret, maintenant, appartient au notaire.

— Qui le détruira ? murmura le garde.

— Sottises du devoir professionnel ! grogna l'agent.

Ils descendirent.

La cour était déserte. Pas une voiture n'était arrêtée dans la nappe de lumière que déversait la grande lanterne du vestibule ; pas un ami ne se présentait pour serrer une dernière fois la main du mourant...

M. Gontran d'Aubrelle expirait dans son vaste et magnifique hôtel — seul — entre son médecin et sa domesticité.

— N'est-ce point inexplicable ? grommela l'agent de police.

Le garde répondit par un geste approbateur.

Et les deux hommes s'éloignèrent, cherchant le mot de l'énigme.

La préoccupation de cette mystérieuse solitude s'imposait, du reste, à tous ceux qui connaissaient le marquis. Un riche philanthrope, un gentilhomme de grande extraction frappé d'une espèce d'ostracisme, n'est point chose si commune en notre glorieux Paris pour que les honnêtes gens ne s'en émeuvent. Sans doute il y avait une cause. Mais laquelle ? M. d'Aubrelle avait l'âme si haute qu'aucun soupçon

ne pouvait l'effleurer. Il était la noblesse, la loyauté, l'honneur mêmes; une de ces natures d'élite qui commandent le respect, la vénération, l'amour... Pourquoi donc, alors, cette singulière retraite, cet abandon systématique?...

Nul regard n'avait percé cette ombre...

Penché sur le moribond, le médecin désespérait, lui aussi, de pénétrer le secret de cette bizarre existence. Depuis dix ans qu'il le soignait, il l'avait toujours vu seul. Dans ses promenades à cheval ou en voiture, M. d'Aubrelle regardait droit devant lui, peut-être en lui-même, mélancolique, isolé dans le tourbillon de la vie parisienne. Il ne saluait personne; personne ne le saluait. Il ne recevait pas. Dans sa chambre, souvent, à demi renversé sur son fauteuil, il rêvait des heures entières, puis, soudain, prenait une plume et, d'une main ardente, écrivait plusieurs pages d'un jet, sans ratures...

Le médecin dardait un regard magnétique sur le front du marquis. Il eût voulu plonger dans cette âme fermée, lire dans cette conscience muette...

Tout à coup le blessé remua les lèvres, le docteur approcha son oreille.

— Papiers... dans mon secrétaire, articula péniblement M. d'Aubrelle.

— Des papiers à détruire ? interrogea le médecin.

Le marquis fit de la tête un signe affirmatif et ne remua plus.

Il était mort

Les domestiques tombèrent à genoux.

Un à un, le médecin les questionna : ils ne savaient rien.

Alors, pendant qu'ils procédaient à la dernière toilette de leur maître, il ouvrit le secrétaire et chercha. Il chercha longtemps. Enfin, parmi de nombreuses liasses, il trouva un manuscrit.

Un manuscrit!... Peuh!... Le docteur le jeta de côté.

Puis il se ravisa :

— Voyons! dit-il, il faut, au moins, que j'en connaisse le sujet

Et, distraitement, il en commença la lecture.

Tout d'abord, il n'attacha qu'une attention médiocre aux lignes de début tracées à la hâte, d'une plume facile, sans effort de pensée; mais, bientôt, l'intérêt naquit, un intérêt palpitant, et le docteur, remué jusqu'au fond de son être, parcourut avidement les pages, qu'il tournait d'un doigt fiévreux.

Oh! certes, c'était mal, ce qu'il faisait là...

l'indiscrétion était coupable... il eût dû brûler le manuscrit après s'être assuré qu'il renfermait le secret de M. Gontran d'Aubrelle... Mais le docteur ne raisonnait pas... Pris par les entrailles, empoigné comme par une main de fer, il lisait, lisait toujours...

Le mort gisait dans une vaste chambre tendue de velours noir, sur un magnifique lit de bout, en ébène sculpté, avec baldaquin orné d'initiales et surmonté d'une couronne de marquis. Des deux côtés s'étalait une peau d'ours blanc gigantesque. Les rideaux, en velours noir comme ceux des larges fenêtres, étaient garnis d'une haute frange en soie violette. L'ameublement, d'une extrême sévérité, se composait d'une table, d'un secrétaire et d'une bibliothèque en ébène, de fauteuils bas et profonds.

Pas d'autre tableau qu'un portrait de vieille dame très pâle, en face du lit, rappelant le *Portrait de femme*, de Philippe de Champaigne, acquis par le Louvre. Au-dessus du chevet, un grand christ d'ivoire, chef-d'œuvre de l'école italienne, saillait vigoureusement sur les sombres tentures. Sur la cheminée en marbre blanc, à têtes et griffes de lions, recouverte d'un lambrequin de velours noir, se dressait, entre des candélabres à neuf branches, une pen-

dule monumentale en bronze dont le sujet figurait la solitude, mais la solitude terrestre, incomplète au point de vue de la morale chrétienne... L'homme, debout sur un roc battu des vagues, n'était pas complètement seul, en effet, puisque ses yeux regardaient en haut...

C'était l'idée qu'avait inspirée M. d'Aubrelle à l'artiste.

Et cette idée personnifiait le marquis.

Le docteur lisait sans relâche, haletant d'émotion, jetant parfois un regard étonné sur le cadavre qui semblait remuer sous la vacillation des bougies...

Cette dépouille revivait avec ses souffrances, ses angoisses, ses désespoirs, dans la confession déchirante, écrite au jour le jour, que parcourait le docteur.

Ce corps roidi sur sa couche avait dans la poitrine des blessures plus effroyables que celles qui l'avaient tué...

A chaque page, le médecin voyait bondir ce cœur, glacé maintenant; il admirait cette grande âme meurtrie, s'enthousiasmait sur l'incomparable noblesse de cette existence tourmentée...

Aux angles de la vaste salle, des masses d'ombre flottaient, et, dans un coin, s'étoilait une étincelle jaillie d'un timbre d'argent sous

un rayon perdu... D'immenses glaces reproduisaient, en le multipliant, le tableau funèbre ; et cette longue file de cadavres uniformes, cette étincelle allumée partout au même point, comme un œil de fauve qui guette, étaient d'une impression fantastique.

Le docteur lisait sans s'accorder une minute de repos, sans s'apercevoir que les heures s'écoulaient, que la flamme de l'âtre et la lumière des bougies pâlissaient aux blanches clartés de l'aube.

Bientôt, tamisées par les « discrets » des fenêtres, de douces lueurs contournèrent le portrait de la vieille dame, qui parut sortir de son cadre, transfigurée, et colorèrent le grand christ d'ivoire, qui se détacha tout à coup sur le fond de velours noir, au-dessus de la face plombée du cadavre, comme s'il eût emporté l'âme du marquis acuiel.

Les domestiques récitaient des prières, saisis de frissons malgré la température élevée de la salle, prêtant une oreille distraite aux pas lourds qui résonnaient dans la rue.

C'était, au dehors, le bruit, le mouvement, la vie éveillant de tristes échos dans cet immense sépulcre : l'hôtel d'Aubrelle...

Le médecin acheva sa lecture.

Au dernier mot du dernier feuillet, il redressa sa tête alourdie et, s'approchant du lit funèbre :

— Cet homme est un héros! dit-il d'une voix profondément émue.

Nous allons raconter l'histoire de cet homme.

PREMIÈRE PARTIE

I

LA COTE SAUVAGE

Vue à la pointe Gatseau, du sommet des dunes, la *Côte sauvage* de l'île d'Oleron offre un de ces spectacles d'étonnante grandeur qui frappent l'imagination et se gravent à jamais dans la mémoire.

Le désert de sable et l'Océan sont là, devant vous : deux immensités qui vous écrasent, vous anéantissent, pauvre être humain imperceptible dans ces vastes étendues sans autres bornes que le ciel à l'horizon.

Et cependant, une pensée d'orgueil vous relève la tête. Vous vous dites : Cette mer, je l'ai domptée, je la laboure de la proue de

mes vaisseaux, je la fais servir au développement de mon commerce; ce sable aux envahissements terribles, je l'ai vaincu; j'ai dressé devant cette « montagne qui marche » des palissades et des forêts, m'écriant : « Tu n'iras pas plus loin! » et elle s'est arrêtée...

— Insensé! réplique une voix au fond de la conscience, tu crois avoir dompté la mer? Mais regarde donc ce qu'elle fait de tes vaisseaux : d'informes débris qu'avec son écume elle te jette au visage... Tu crois avoir immobilisé le sable? Mais le mouvement imprimé par la main du Créateur est éternel; on ne l'arrête pas!..

Ainsi réfléchit-on d'un jet en face du tableau sublime, avant de l'étudier dans ses détails, sous ses aspects multiples. On reste là, saisi d'admiration, béant, perdu dans des rêveries vers l'infini...

L'observation par petites masses ajoute encore à la forte impression d'ensemble.

Au pied des dunes se déroule, en molles ondulations pareilles à des vagues solidifiées, un sable gris-blond, fin, moiré, parfois brun, hérissé d'un amoncellement de coquillages. Çà et là pointent quelques ajoncs, maigres touches d'un vert sombre qui rompent un peu la monotonie des tons clairs.

Ces monticules, qu'une douce lumière baigne, au soleil levant, d'ombres d'une transparence bleutée, vont s'aplanissant peu à peu dans la direction de la mer, se nivellent bientôt et se fondent dans la plaine uniforme, d'un coloris cendré, sur laquelle saille en vigueur une longue ligne d'épaves : mâts rompus, voilures déchiquetées, gouvernails brisés, ancres tordues, boiseries enfoncées, et puis... des sabots, des coiffures, des lambeaux de vêtements dans lesquels ont râlé, hurlant des appels sans écho, des naufragés avalés par le gouffre. Drame lugubre, poignant, qui s'est passé loin de tout regard, dans les noirs tourbillons de la tempête, et dont les flots dispersent sur la côte les émouvantes preuves.

Parfois, autour de ces tristes débris, apparaît un de ces sinistres rôdeurs qui cherchent la fortune dans une dépouille. Misérable à la marche oblique, infâme détrousseur de cadavres! La profonde empreinte de ses larges semelles sur la plage ressemble à la trace d'une fantastique bête de proie ; mais, l'instant d'après, tout vestige s'efface sous une espèce de vapeur grésillante qui lèche rapidement le sol : c'est le vent qui soulève le sable et le fouette avec une telle impétuosité, qu'il faut lui tourner le dos, se coucher même à plat

ventre, les paupières closes, pour échapper à ses cuisantes blessures (1).

Ce Sahara, vu par le gros bout de la lorgnette, a ses mirages comme il a son simoun. Il n'est pas rare, au mois d'août, d'y contempler avec ravissement des collines et des pins reflétés dans la limpide surface d'un lac aux eaux d'azur. Image trompeuse, qui s'évanouit comme une évocation magique; enchanteresse vision, qui n'a rien de décevant, car, à côté de l'onde imaginaire, l'Atlantique roule ses hautes vagues, qui jettent aux nues leur poussière d'écume et courent, échevelées, donnant aux côtes lointaines l'aspect d'un panorama mouvant.

Le soleil monte, et les ombres se déplacent, et les tons s'avivent, et les flots resplendissent sous une traînée de lumière, et les vagues d'un gris bleu s'allument sous les rayons comme des miroirs ardents...

Transporté en extase, l'esprit s'élance, d'une pleine volée, dans cette suavité de mélodie et de splendeur, et plane au-dessus de l'éblouissante merveille...

Telle est la toile.

Voici le cadre :

(1) Nous décrivons plus loin (2e partie, chapitre XIX) un ouragan de sable.

A gauche, le pertuis de Maumusson, étroit, violent, dangereux, grondant presque toujours, mais sans tourbillon, quoi qu'en dise la rumeur publique (1).

Au delà du pertuis, les côtes de la Tremblade et d'Arvert, nettement accusées.

Plus loin, à l'entrée de la Gironde, se profilant dans la brume aux reflets éteints d'opale mourante, le fort de la Coubre, à peine dessiné.

Plus loin encore, plutôt deviné qu'aperçu, le fort Boyard, pareil à un amas de vapeurs s'élevant des flots.

En face et à droite, l'Océan et le ciel.

Derrière, la sombre forêt de pins.

De toutes parts, la solitude.

Pas d'autres êtres animés qu'une bande de hérons qui, depuis longtemps, habite l'île; des goëlands et des mouettes qui rasent les lames et, le soir, des vols de corbeaux qui se

(1) Voici l'explication et l'excuse de cette erreur très répandue :

Si, pendant qu'un navire est engagé dans le pertuis, le vent qui le poussait tombe et un calme plat survient, les courants opposés, d'une violence excessive, qui sillonnent le détroit, jettent le bâtiment sur les bancs de sable, qui l'engloutissent en quelques minutes.

Ajoutons ce fait curieux : que le pertuis annonce, par des grondements formidables, le mauvais temps et la brume.

montrent dans les pâles clartés du crépuscule, puis, tout à coup, tourbillonnent et disparaissent comme des feuilles sèches emportées par la brise.

Dans ces espaces sans limites, on n'entend que les voix puissantes de la mer et de la forêt fondues dans une harmonie de suprême grandeur.

Et ces voix mystérieuses parlent à l'âme impressionnée, évoquant les scènes de deuil dont ces lieux furent témoins.

Ici, l'étymologie des noms résume de lamentables événements.

Gatseau signifie : *gâte sel*, allusion au nombre considérable de navires chargés de cette substance qui se sont perdus à la côte.

Vis-à-vis, sur les rives de la Tremblade, le banc de sable appelé *galon d'or* remémore tous les galions engloutis avec leurs inestimables chargements de lingots.

Et cette appellation de *côte sauvage*, que d'actes de piraterie elle retrace, commis surtout aux temps où les Espagnols et les Anglais allaient pêcher la baleine au golfe de Gascogne !...

Les colères de l'Océan et la rage cupide de l'homme s'unissaient alors dans une œuvre monstrueuse d'épouvantable destruction.

Que de victimes ont rougi de leur sang le sable de ce désert auquel l'Océan jette encore et jettera toujours les cadavres et les épaves!...

La Mort semble avoir élu domicile à la pointe Gatseau.

II

OU L'AUTEUR SE MET EN SCÈNE

L'auteur de ces lignes se perdit, un jour du mois de novembre 1880, dans ces vastes solitudes; et, certes, malgré ses fatigues, il ne saurait se plaindre d'un désagrément auquel il dut la découverte des lieux où s'accomplirent les principales scènes de ce dramatique récit.

Persuadé qu'on voit très mal avec un guide; préférant aller à l'aventure, au gré de ses caprices, il était parti dès l'aube de Saint-Trojan, joli chef-lieu de commune tout embaumé de senteurs résineuses.

Deux villages ont porté ce nom : le premier disparut, enseveli sous les sables; et si le second existe encore, c'est grâce aux semis de pins, qui fixèrent la montagne suspendue au-dessus des nouvelles demeures.

Déjà les femmes se rendaient, en costumes d'homme, d'un petit pas crâne, aux claires où les huîtres, placées sur un terrain spécial, s'engraissent de cryptogames qui les verdissent

et les parfument délicieusement. Le port s'emplissait d'un bourdonnement de foule. Des pêcheurs embarquaient avec entrain les bourriches destinées au continent, d'autres hissaient leurs voiles, quelques-uns démarraient, prêts à partir pour la Tremblade ou la pointe du Chapus. Une goëlette échouée à l'entrée du chenal, attendait la haute mer. Le soleil luttait avec la brume ; il y avait comme un frémissement de lumière et d'ombre autour de cette laborieuse ruche.

L'excursionniste s'arrêta, plongé dans des songeries douces, puis il s'enfonça résolument dans la forêt dont le sol montueux, tapissé de brindilles rousses et baigné de clair-obscur verdâtre, était, par larges places, criblé de lueurs blondes. Lièvres, lapins, canards, bécasses, effrayés par le bruit de ses pas, se sauvaient dans les profondeurs silencieuses (1).

(1) Une lettre de Sidonius Apollinaris et la Charte de fondation de l'abbaye de Saintes (1047), nous apprennent qu'autrefois les forêts aujourd'hui disparues de l'île, étaient peuplées de sangliers, cerfs, daims, chevreuils et autres bêtes fauves.

Ajoutons cette particularité : qu'on n'a jamais vu que la perdrix rouge à l'île d'Oleron, tandis qu'à l'île de Ré, sa voisine, on n'a jamais rencontré que la perdrix grise.

Ici et là, pourtant, la végétation et les conditions géologiques et climatériques sont les mêmes.

« A diverses reprises, raconte M. Henry Gaillard (*Chasse illustrée*, 1re année, n° 8), des propriétaires chasseurs ont,

Une heure après, il arrivait, par hasard, aux dunes de la pointe Gatseau, dans l'admirable paysage décrit au chapitre premier.

A onze heures il avait parcouru vingt-cinq kilomètres. Son estomac criait famine. Il fallut en toute hâte regagner Saint-Trojan.

L'excursionniste prit un chemin de traverse qui devait notablement lui raccourcir la distance et déboucha au village des Alassins, à six kilomètres de son but.

Cela n'était que le prélude de l'odyssée.

Après déjeuner, Ulysse voulut revoir le spectacle sublime qu'il avait contemplé le matin dans une muette extase. Un brave homme lui indiqua la « route pavée » qui, partant du cimetière, va *tout droit* à la côte sauvage.

Ulysse suivit consciencieusement la route pavée jusqu'à ce que... il n'y eût plus de route.

Il était alors dans une plaine fort bien cultivée, comme toute l'île, du reste, où pas un pouce de terrain n'est improductif, pas même les bosses ou cavaliers qui ceignent les marais-

dans l'une et l'autre de ces îles, tenté l'importation de la variété qui leur manque. Peine inutile, leurs essais ont toujours complètement échoué, sans produire d'autres résultats que de faire trouver mortes, peu de temps après, quelques-unes des perdrix importées, lorsque le plus grand nombre avait disparu. »

salants. Des vignes s'étendaient de toutes parts, les ceps tenus près de terre à cause des grands vents d'ouest, qui cassent les pousses ou les imprègnent d'humidité saline. Une ferme s'élevait à gauche.

Au bout de la route pavée, un chemin herbu traverse la plaine. L'excursionniste prit le chemin Il remarqua même — et ce fut plus tard un point de reconnaissance — une centaine d'écailles d'huîtres agglomérées, restes d'un goûter fin sur le gazon.

A la lisière de l'autre partie de la forêt, le chemin faisait un coude. Un bûcheron dit au touriste : « Au lieu de tourner, suivez ce sentier tracé par les semeurs de pins; il est beaucoup plus court. » Et le touriste, harassé, remercia le charitable bûcheron.

Le sentier était pénible, se déroulant à travers d'étroites vallées, d'innombrables collines de sable. Le touriste marchait vite, car la voie la plus directe lui paraissait démesurément longue. Soudain, il ouvrit de grands yeux... Plus de sentier, plus de trace quelconque, plus rien.

— Bah! se dit-il, je n'ai qu'à suivre la même direction...

Et il escalada les collines, et il descendit les pentes, et il remonta pour redescendre encore...

Et sans cesse, et longtemps, à n'en plus finir, il ondula comme une épave...

Mais, sans se rendre compte de l'écart, le touriste était quelque peu revenu sur ses pas. Terrible fut son désappointement lorsque, en arrivant aux confins de la forêt, il se trouva vis-à-vis de Marennes, dont le haut clocher, œuvre du XIV[e] siècle, domine tout l'horizon.

Il regarda la côte, très attentivement, pour faire son point.

Le fort de la Coubre, qu'il apercevait le matin à sa gauche, apparaissait maintenant à sa droite.

Il sauta sur la grève. Devant lui, des langues de sable, très-longues, s'avançaient dans la mer. A peu de distance, trois vaches paissaient, debout sur la dune, vues de profil dans les ardeurs du couchant. Elles furent pour lui comme une vision d'un tableau de Berghem.

— Bon ! murmura le touriste, ces vaches ont un berger qui me donnera des indications.

Et le voilà courant, mais en vain, à la recherche du pâtre.

Hélas ! les vaches se gardaient elles-mêmes !...

Il traversa une large baie, s'enfonçant dans le sable mou jusqu'aux jarrets, appuyant le moins possible, de peur de s'enfouir jusqu'à la ceinture, parlant d'une voix hachée, comme un

personnage de mélodrame, suant, soufflant, exténué, — perdu !...

Il tourna une pointe, puis une autre, puis une autre encore... et le fort de la Coubre se dressait toujours à droite!

Le voyageur était si las, qu'un homme se fût présenté dans ce désert pour lui prendre la bourse et la vie, il n'eût disputé ni l'une ni l'autre.

Il était quatre heures; le soleil allait s'éteindre dans les flots Sur la plage, une mouette riait.

D'un violent effort le voyageur s'élança sur la première ligne des dunes et plongea son regard inquiet dans les sombres masses des pins; mais aucune trouée n'indiquait de route battue. Alors il gravit une véritable montagne, dont l'arête raboteuse se prolongeait à perte de vue vers le nord-ouest, et marcha longtemps, longtemps, sans découvrir le moindre passage.

Tout à coup, son pied traînant heurta contre une pierre. La pierre était taillée. Chose plus surprenante : elle adhérait à d'autres pierres également taillées et, çà et là, sur le penchant de la montagne, quelques débris d'ardoises étaient épars.

Fortement intrigué, le voyageur surmonta son extrême fatigue. Il se mit à creuser, à

déplacer le sable des deux mains, et bientôt il avait acquis la certitude que les pierres faisaient partie d'une cheminée.

Pas de doute possible : une maison était là, profondément ensevelie; debout, semblait-il.

Quel était ce mystère ?

Le soleil venait de disparaître, laissant au ciel comme une large éclaboussure de sang.

Le voyageur égaré dut se remettre en marche. Depuis combien de minutes vaguait-il? Il ne savait pas : il rêvait... Une perception confuse lui releva la tête. Là-bas, immobile dans la brume, sur la crête qu'il suivait, — très-loin, — se découpait une silhouette humaine. Enfin, il allait apprendre et sa route et le secret de la maison engloutie!...

En se rapprochant, il reconnut une femme. Sur cette hauteur, dans la ligne blafarde du crépuscule, elle paraissait plus grande que nature.

— Pourvu, se disait-il, que je ne l'effraie pas!...

Il eut un instant de vive angoisse. Elle resta. C'était une fillette.

— Monsieur, demanda-t-elle, avez-vous rencontré des vaches?

— Oui, répondit-il, trois; et tout à fait à l'extrémité de l'île.

La bergère eut une expression désolée.

— En échange du renseignement, continua le voyageur, voulez-vous me dire si vous avez entendu parler d'une maison disparue près d'ici sous les dunes ?

— Non, monsieur.

— Mais vous demeurez dans cette partie de l'île ?

— Je suis de Saint-Trojan, monsieur.

— De Saint-Trojan ?... répéta-t-il avec un battement de cœur ; ah ! très bien ; vous allez donc m'indiquer une route qui me conduise au village.

— Oui, monsieur, si vous m'accompagnez jusqu'à l'endroit où paissent mes vaches ; là, je connais un sentier...

— Le sentier des semeurs de pins ?...

— Juste, monsieur.

— Merci, j'en sors.

Un rire strident coupa le dialogue. Ce n'était plus une seule mouette, c'étaient dix, et peut-être davantage, qui s'égayaient ensemble.

Le voyageur quitta la bergère. Un quart d'heure après, il discernait dans la verdure le toit rouge de la maison du garde forestier. Il en prit la direction. A cinquante mètres du seuil passe un chemin : le voyageur s'y engagea. Il ne se tenait debout que par un

miracle de volonté. A chaque pas il éprouvait des douleurs aiguës, comme si les jambes lui fussent entrées dans le torse, et par chaudes bouffées la fatigue lui montait au cerveau. Il n'eut pas la force d'aller frapper à la porte du garde. Tant pis! ce chemin le mènerait quelque part...

Il voulait songer à la maison ensevelie et ne le pouvait. Une pensée de lassitude horrible s'imposait à son esprit, dominant, absorbant toutes les autres. Un vent froid de nord-est soufflait, avec un bruit monotone, dans la tête des pins; en bas, il faisait une chaleur étouffante. Le voyageur enleva sa coiffure et rejeta son manteau. Il se mouvait automatiquement. Poursuivi par l'éclat de rire des mouettes, il parlait par interjections, et chacune de ses paroles exprimait une souffrance.

Il déboucha bientôt sur une plaine. Là, le chemin se bifurquait. Fallait-il se diriger à droite ou à gauche? L'instinct répondit : à droite, et le voyageur suivit cette indication. Mais, presque aussitôt, il s'arrêta. Dans l'éloignement il entrevoyait une ferme.

— Voyons! pensa-t-il, si cette plaine est celle que j'ai traversée aujourd'hui, je dois laisser à droite les bâtiments qui, tantôt, s'élevaient à ma gauche.

La raison l'emportait sur l'instinct. Le voyageur revint sur ses pas. Il se traînait avec peine. Effroyable supplice !...

Un sentier moussu, bordé d'un fossé perpendiculaire aux deux mers, coupait la campagne ; le voyageur s'y risqua.

Les fenêtres de la ferme flambaient ; des étincelles dansaient au-dessus de la cheminée, dans une spirale de vapeur ; mais c'était si loin... au fond de la nuit noire !...

Tristes réflexions, qu'égaya subitement ce cri d'agréable surprise : « Des vaches !... »

Oui... des vaches... Et celles-ci, que diable ! avaient un berger !...

Elles broutaient en suivant un chemin de traverse. Il y en avait trois.

Le voyageur chercha dans les ténèbres : personne !...

— Ah çà ! grommela-t-il, mais voilà des bêtes qui ressemblent à s'y méprendre... Eh ! oui... je ne me trompe point... ce sont les vaches de la petite !...

Amère déception, qui replongea le voyageur dans ses poignantes angoisses. Il se sentait comme un ébranlement au crâne, ses jambes vacillaient, et, à mesure que la faiblesse anéantissait le corps, le désespoir envahissait l'âme.

Fort heureusement, il aperçut sur le gazon.

des écailles d'huîtres qu'il crut reconnaître.

— Alors, murmura-t-il laconiquement, la route pavée est au bout.

En effet, elle était au bout. Mais il pouvait y en avoir plusieurs dans la forêt! Où le conduirait celle-ci? S'il débouchait en quelque lieu désert? Oh! pour le coup, il se laisserait tomber sur un talus et, brisé, la gorge en feu, mourrait sans appel, dans un sombre mutisme.

Un homme apparut sur la route. Eut-il peur de l'inconnu qui s'avançait vers lui, la poitrine sifflante? C'est possible, car, brusquement, il disparut comme une ombre.

Que d'épreuves! Que de lueurs d'espérance aussitôt éteintes dans cette nuit terrible!...

Le vent promenait toujours ses ondes sonores dans le balancement des têtes de pins. Le ciel était noir, sans une scintillation. Le voyageur haletait. Soudain, il remarqua quelque chose d'énorme qui tenait toute la largeur de la route. Cela marchait sur un fond gris, comme sur un linceul tendu. Etait-ce la fièvre qui troublait le cerveau du voyageur? Etait-ce un commencement de délire? Il avait des bourdonnements dans les oreilles, les yeux hagards dans la face congestionnée.

Il fit un dernier effort. Ce qu'il avait devant

lui, c'était un chariot qui longeait le mur du cimetière de Saint-Trojan !

Il était arrivé, mais épuisé, demi-mort...

N'importe : avant de se coucher, il voulut connaître l'histoire de la maison ensevelie sous les dunes.

C'était la villa d'Aubrelle, engloutie debout, comme Herculanum, d'une manière grandiose.

Par suite de quelle épouvantable convulsion ? On le verra plus loin. Désormais l'auteur, qui a cru devoir se mettre en scène pour exposer certains détails, s'effacera derrière les émouvantes péripéties de son drame taillé en pleine chair.

III

LA VILLA D'AUBRELLE

Séduit par l'imposante solitude et la pittoresque majesté de la pointe Gatseau, le père du marquis Gontran d'Aubrelle y avait fait construire une villa merveilleuse et dessiner un jardin splendide qui lui avaient coûté deux millions.

Il n'avait pas hésité, malgré les furieuses menaces des ouragans et le danger moins prompt, mais fatal, des dunes poussées chaque jour en avant par une force invariable.

De la base au sommet disparaissait la villa sous la verdure et les fleurs. Le lierre, la glycine, la vigne vierge, le houblon, les rosiers, les cobées, grimpaient aux murs, festonnant les ouvertures, s'enchevêtrant dans un inextricable et ravissant fouillis. Et dans cette gamme de tons verts, la pervenche ouvrait son œil bleu d'azur, la clématite, toute constellée de petites étoiles blanches, serpentait comme une voie lactée, et la rose superbe, la reine

incomparable, largement épanouie, exhalait son haleine embaumée...

Les oiseaux se réfugiaient et lançaient des fusées de trilles dans l'odorant feuillage...

C'était un nid enchanteur, bâti par un poète doublé d'un amoureux.

Feu le marquis Raoul d'Aubrelle était l'un et l'autre. Il composait des vers d'une tendre harmonie, et jusqu'à sa mort il aima sa femme du plus profond amour.

Elevé dans la tradition des grandes manières et des grands sentiments, son fils, Gontran, ne devait pas mentir à sa noble race. Après une brillante éducation, passionné pour les voyages, il affréta un navire et partit pour les Indes. A ce voyage en succédèrent d'autres. Il parcourait ainsi le monde, observant, notant, s'instruisant.

Toutes les œuvres d'art originales, toutes les curiosités intéressantes qu'il trouvait chez les peuples civilisés ou barbares, il les apportait à l'île et les plaçait dans la villa, peu à peu transformée en galerie admirable, puis en musée d'une richesse peut-être unique.

Dessiné par un des premiers paysagistes de Paris, le jardin, où l'on avait à grands frais transporté d'excellente terre, des arbrisseaux et des plantes rares, était d'une luxuriante

magnificence avec ses corbeilles de fleurs où la nature avait épuisé les plus beaux tons de son incomparable palette, ses fines pelouses peuplées de statues de marbre, son petit lac ondulant sous une flotte de cygnes, ses échappées de vue et de lumière, ses perspectives habilement ménagées sur l'Océan et la forêt de pins.

A l'heure où commence ce drame, une jeune fille d'une beauté remarquable se promène dans cet Eldorado.

Vêtue d'un peignoir en cachemire et dentelle, dont les plis moelleux indiquent la gorge d'un dessin ferme, et les contours de la hanche saillant en ligne voluptueuse; grande, brune, les cheveux dénoués sur des épaules d'une chair affriolante; aspirant de ses narines mobiles et de sa bouche sensuelle, aux lèvres d'une chaude rougeur, les tièdes émanations qui montent des corolles ouvertes; elle regarde, pensive, de son grand œil limpide où la lumière joue comme dans les facettes d'un diamant noir, la mer étincelante au plein soleil, qui bouillonne sur le sable moiré de la côte, roulant ses molles vagues avec un gazouillis d'oiseaux, tandis qu'à la pointe de l'île gronde sourdement le pertuis de Maumusson.

— Gérard!... Gérard!... soupire-t-elle.

Parfois un battement d'ailes, un cri d'oiseau

fait tressaillir la jeune fille dans sa rêverie amoureuse, et sous l'épiderme délicat de ses joues nacrées, les ardeurs sanguines répandent de vives teintes roses. Elle croise alors ses bras nus, d'un galbe exquis, creusés au coude d'une fossette tout juste assez profonde pour contenir un baiser, incline sa belle tête expressive, appuie son menton gras sur sa main d'une forme élégante, et, recueillie, immobile, semble suivre sa pensée dans les mystères de son cœur.

Ainsi penchée au-dessus des massifs éclatants, enivrée de parfums, la tête baignée de rayons, les boucles rebelles de sa noire chevelure tordues à la brise, la jeune fille a cette langueur d'âme qui révèle les tourments d'amour...

La jeune fille songe à celui qu'elle aime, — Gérard, — qui, bien loin, là-bas, sur les flots bleus lamés d'argent, revient de l'océan Pacifique avec le marquis Gontran d'Aubrelle.

Elle aime... comme aiment à cet âge les puissantes natures; elle aime de tout son être... de cet amour qui brûle et mûrit comme le soleil des tropiques.

Souvent elle frissonne et rougit... Un torrent de lave a roulé dans ses veines... sa pensée a mordu comme les dents d'Eve.

Sous la chaste enveloppe de la vierge, la femme palpite tout entière avec ses désirs, ses

passions, ses élans d'enthousiasme et ses désespérances, son imagination toujours active, ses rêves éternellement poursuivis...

— Henriette! dit tout à coup une voix affectueuse.

Surprise dans l'intimité de ses sentiments, troublée comme si son secret eût transparu, la jeune fille se courbe sous le prétexte de cueillir un dahlia, puis, machinalement, elle en arrache les pétales.

Une vieille dame d'une pâleur d'ivoire mat, au visage sérieux, mais empreint d'une maternelle bonté, s'avance, majestueuse sans raideur, tenant à la main une lettre dont l'encre fraîche luit encore.

— Henriette, reprend-elle, avant un mois, mon fils sera sur les côtes de France.

— Oh! madame la marquise, quel bonheur! s'écrie la rusée, toute à la joie de revoir son amant.

— Oui, mignonne, pour une mère, c'est un bonheur indicible que celui de revoir un fils si bon!... Mon fils, Henriette, j'en suis fière... Je voudrais lui trouver une femme dont les sentiments eussent l'élévation des siens...

La marquise s'interrompt un instant, oppressée par un gros soupir.

— Tiens! continue-t-elle, je lui parle de toi, mon enfant...

Henriette la regarde, surprise, ne comprenant pas.

Mme d'Aubrelle lui marque de l'ongle un passage de la lettre et lit de sa voix dont la suavité charme :

« ...Henriette est bien réellement ma fille adoptive. Je l'aime pour sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, sa nature affectueuse. Elle égaie délicieusement mes longues journées de solitude; et, si quelqu'un pouvait remplacer mon fils absent, ce serait Henriette. Depuis longtemps, cher fils, je veux te communiquer un dessein auquel, sans doute, applaudira ton généreux cœur. Nous avons recueilli l'orpheline abandonnée, nous lui avons donné l'éducation et l'instruction d'une personne de notre monde, il nous reste un devoir à remplir. Tu devines lequel. Tout ce que nous avons fait pour l'enfant serait une mauvaise action, au lieu d'être une bonne œuvre, si nous ne fournissions à la jeune fille les moyens de se maintenir au rang social où nous l'avons placée et dont la rendent digne ses qualités et son esprit. J'ai l'intention, mon cher Gontran, de doter Henriette et de la doter comme tu le ferais toi-même, d'une manière large, en rapport avec notre fortune. Après ce

legs, je mourrai dans la pleine satisfaction de ma conscience... »

— Oh! madame, comment vous remercier?.. balbutie, très émue, la jeune fille en tombant aux pieds de sa bienfaitrice.

Tout heureuse du bonheur de sa protégée, la marquise d'Aurbelle la relève et l'attire dans ses bras.

— Ne suis-je pas ta mère? repart-elle avec effusion.

Elles restent un instant enlacées, enveloppées d'effluves subtils et du bruit formidable des vagues qui déferlent au pertuis de Maumusson.

— Ma chère fille!... murmure la marquise avec une intonation caressante.

Henriette tressaille, comme agitée par un pressentiment... Et son grand œil cherche à percer l'horizon... et sa pensée vole dans les espaces incommensurables.

IV

LA GROTTE DE GARGANTUA

Née dans une cabane de pêcheur, Henriette, fille adoptive de la marquise d'Aubrelle, était orpheline à huit ans. La suette miliaire, qui ravageait l'île, avait, en quinze jours, couché dans la tombe son père et sa mère, tout jeunes encore. Recueillie d'abord par une vieille cousine qui la laissait vagabonder tout le jour, nous allons voir à quelle bizarre circonstance elle dut la fortune.

Celui que cherchait d'un regard ardent, sur l'immensité des mers, son œil velouté, ombré d'une demi-teinte bleuâtre; celui qu'appelait son cœur d'une pensée avide, — Gérard, — était son ami d'enfance, orphelin comme elle. Ils avaient partagé leurs premiers jeux, leurs gros chagrins et leurs folles joies d'enfants. Ils se plaisaient jadis à courir ensemble sur le sable humide, à tremper leurs pieds nus dans les longues lames frangées d'écume...

Lorsque Gérard fut assez fort pour manier des

rames, ils se risquèrent en mer. Couchés au fond d'une frêle barque, ils rêvaient, l'œil fixé sur les nuages emportés dans l'azur; ils sentaient leurs idées s'élever, suivre au vol leur imagination, comme une nichée d'oiseaux qui essayent leurs ailes en voletant autour de leur mère, et ils se laissaient aller, doucement, pendant qu'autour d'eux les poissons faisaient reluire leurs écailles à la lumière et que les flots murmuraient une barcarolle en expirant sur la plage....

A quatorze ans, Gérard, brûlé par le grand soleil, basané par les brises marines, avait la chaude carnation des gitanos sous les boucles éparses de ses cheveux châtain foncé, où les intempéries avaient mis des tons fauves. C'était un garçon musculeux, intelligent et déterminé. Les terribles légendes de l'île qui faisaient frissonner, le soir, les vieux loups de mer eux-mêmes, ne l'effrayaient point. Aussi curieux qu'intrépide, il voulait approfondir toute superstition populaire, en connaître les dessous, se l'expliquer à l'âge où d'autres ne songent qu'à jouer aux billes. La lecture de quelques récits de voyages prêtés par le marquis Gontran d'Aubrelle lui avait inspiré l'amour des aventures.

Un matin qu'avec sa petite amie il était allé se promener au delà du rocher de l'Epinette, Gérard s'arrêta, sous le coup d'une violente ten-

tation, devant une grotte moussue, aujourd'hui comblée par les dunes, qu'avait remplie de merveilles et de pièges diaboliques l'imagination des pêcheurs.

Deux bouches énormes, ouvertes dans le roc, dégorgeaient de haut, sur le sable raviné, le torrent qu'on entendait gronder à l'intérieur. Un bloc granitique, coupé à angle droit comme un plafond, surplombait affreusement, suintant par des crevasses invisibles une eau limpide qui tombait goutte à goutte. On se sentait écrasé là-dessous, et l'on regardait avec inquiétude trois roches colossales qui s'étaient détachées et se dressaient en bas, semblables à des tours.

C'était la « grotte de Gargantua ».

Le géant rabelaisien a laissé dans l'île, où il passa quelques-unes de ses plus tendres années, d'impérissables souvenirs sous forme de grossières ébauches taillées dans le roc par un caprice de la nature.

Citons :

A la pointe ouest, sa *galoche* (1), et plus loin, dans la mer, son *palet*, qu'il s'amusait à lancer, d'une distance de vingt-sept kilomètres, lorsqu'il ne « baisloit aux mousches » ou ne « couroit après les parpaillons ».

(1) Dans l'île, le *jeu de la galoche* est tout simplement notre jeu de bouchon.

A courte distance de Saint-Gilles, sur la route départementale, sa *cuillère*, dont il se « mascaroit le nez » en mangeant « choulx » et... autre chose.

Enfin, à côté de l'Epinette, sa *grotte*, dans laquelle, s'il faut en croire la légende, il se réfugiait, pendant les grandes chaleurs du jour, en compagnie des joyeuses gouvernantes qui l'ornaient « de beaulx bouquets, de beaulx rubans, de belles fleurs, de beaulx flocquarts », soulignant leurs caresses d'épithètes croustillantes.

Ce qui prouve, quoi qu'en dise maître Alcofribas Nasier, que le précoce et monstrueux gamin ne perdait pas tout son temps « comme les petits enfants du pays : c'est assavoir, à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger ».

Gérard, qui avait lu, sans la comprendre, « la vie très horrifique du grand Gargantua », composée par le fameux « abstracteur de quinte essence », ne tenait pas en place.

Il enlaça la taille d'Henriette et la conduisit, tout effrayée, au bord de la cascade écumante.

— Veux-tu que nous entrions, petite sœur? lui demanda-t-il.

— Dans la grotte de Gargantua!... s'écria-t-elle tremblante.

— Avec moi, que crains-tu ? repartit le courageux enfant.

— Non, non, je ne veux pas, répondit la fillette.

— Eh bien, j'entrerai seul.

— Gérard, je t'en supplie...

— Je veux savoir ce qu'il y a dedans, petite sœur, répliqua le gamin d'un air résolu.

Il ne se doutait pas alors de ce qu'ils y trouveraient plus tard tous deux.

Bizarreries du destin! Cette promenade sans but, sans conséquence immédiate, devait briser plusieurs existences.

C'est la fatalité qui, saisissant ces faibles êtres dans sa griffe, les avait traînés là.

Gérard alla chercher une lanterne chez un vieil ami de son père, dont la cabane était à peu de distance, embrassa sur les deux joues sa craintive compagne et pénétra dans le souterrain.

A peine eut-il disparu, qu'Henriette se reprocha sa pusillanimité. La fillette regrettait maintenant de n'avoir point suivi son hardi camarade. Cette grotte la fascinait, l'attirait dans ses mystérieuses profondeurs. Un immense désir la troublait à la vue de cette béante excavation. Une force étrange agissait sur elle... Le gouffre l'aspirait... Machinalement elle s'en rapprocha.

3.

Tout à coup une main se posa sur son épaule.

— Prenez garde, petite fille, le diable est là! dit en plaisantant un élégant et robuste jeune homme blond, d'une trentaine d'années, aux extrémités fines et nerveuses, à la taille flexible et forte comme l'acier, au regard franc et bon, clair rayon d'une belle âme.

C'était le marquis d'Aubrelle qui chassait sur la côte.

Henriette se retourna, rouge comme une cerise. La gamine était mignonne. Sous les lourdes masses de sa chevelure brune en désordre, l'œil noir flambait. Sa bouche, petite et charnue, aux lèvres friandes, avait des sourires d'une ineffable douceur qui creusaient des fossettes à reflet d'ambre dans les joues fermes, bronzées par le hâle.

Gontran lui prit familièrement le menton entre le pouce et l'index.

— Vous êtes venue jusqu'ici toute seule ? lui demanda-t-il avec une grande bienveillance.

— Non, monsieur le marquis, Gérard m'a accompagnée.

— Gérard ? . . . Mais où donc est-il ?

— Ici, dans la grotte . . . Figurez-vous qu'il y est entré sans bâton, muni seulement d'une mauvaise lanterne.

— Oh ! oh ! Gérard est brave, j'en prends bonne note ! dit sérieusement le marquis.

— Moi, je n'ai pas osé, reprit Henriette avec une naïve franchise.

— Mais il y a danger ; une crue pourrait survenir ...

— Et puis ... le diable ! ... ajouta la superstitieuse fillette.

— Oui, oui, sourit Gontran, gardez-vous toujours du diable de la grotte, surtout quand il a les traits de Gérard ! ...

Et le jeune chasseur s'éloigna sur ce mot, que devaient un jour lui rappeler de cruelles épreuves.

Alors, tentée de nouveau par le désir de l'inconnu, Henriette triompha de sa peur. Légère comme une biche, elle s'élança vers la grotte, plongea sa tête charmante dans l'une des ouvertures et, de toutes ses forces, appela Gérard.

Deux fois l'écho lui renvoya le nom : « Gérard ! ... Gérard ! ... » Des cris d'oiseaux effarouchés et des battements d'ailes retentirent ... puis tout se tut.

Henriette entra, résolue quoique fort pâle. D'abord, tout alla bien. Elle parcourut quelques mètres à pied sec, éclairée encore par la lumière du jour ; mais, peu à peu, les ténèbres s'épais-

sirent et, subitement, l'eau gronda tout près d'elle.

La fillette s'arrêta, palpitante, la pupille dilatée.

Elle était là, seule, dans ce souterrain qu'elle ne connaissait pas, en face d'un trou noir au fond duquel le torrent bondissait. Des formes vagues, grisâtres, qu'elle prenait pour des âmes captives, apparaissaient et disparaissaient dans un vol silencieux.

Appuyée contre la paroi de la galerie, retenant son souffle, Henriette les regardait avec épouvante. Soudain, l'une effleura le visage de l'enfant, qui poussa un cri terrible...

Cette fois, ce fut Gérard qui répondit.

Bientôt une lueur vacillante s'approcha rapidement, comme un feu follet porté par un courant d'air, et les rayons de la lanterne illuminèrent la scène.

Glacée de terreur, Henriette claquait des dents. Ses yeux s'ouvraient tout ronds, hagards. Ses jolis pieds trempaient dans l'eau, ses mains crispées se cramponnaient au roc. Elle avait roulé sur la pente du torrent...

— Que t'arrive-t-il, Henriette ? demanda Gérard très inquiet.

— Les fantômes ! ... les fantômes ! ... balbutia-t-elle, éperdue.

— Quels fantômes ? repartit l'intrépide garçon d'une voix semi-railleuse.

La fillette cherchait d'un air égaré.

— Tiens ! petite sœur, ajouta Gérard en élevant sa lanterne, les voilà, tes affreux fantômes !

Henriette sourit en reconnaissant des oiseaux de mer, mais son cœur battait toujours à rompre la poitrine, ses jambes étaient tremblantes, ses traits décomposés.

— Comment es-tu là ? reprit Gérard sur le ton de la moquerie ; craignais-tu pour ton camarade quelque gros accident, une fâcheuse rencontre, et venais-tu le secourir, toi qui grelottais tout à l'heure au seul nom de Gargantua ?

— Je regrettais de ne point t'avoir suivi, répondit-elle avec une gentille moue.

— Et tu es entrée bravement, comme cela, sans lumière ?

— Eh ! oui, Gérard, puisque je n'en avais pas !

— Oui, sans lumière, pour voir des ténèbres. C'est intelligent, hein ? qu'en penses-tu ?

— Tu as raison, Gérard, je ne suis qu'une sotte.

Le railleur redevint sérieux.

— Non, dit-il en lui passant le bras autour de la taille et la baisant au front, tu n'es pas

une sotte, tu es mon amie. Tu es venue me rejoindre parce que nous ne pouvons nous quitter; parce que nous partageons en frère et sœur nos joies et nos peines, nos jeux et nos promenades; parce qu'enfin, depuis longtemps, l'un ne va pas sans l'autre ...

La fillette riait et ne tremblait plus. Son grand œil humide étincelait, ses narines roses palpitaient, ses lèvres rouges, d'une chair transparente, vibraient sur les dents d'une admirable blancheur.

Gérard la pressa plus fort; elle lui jeta les bras autour du cou. Confiante, alanguie, elle se suspendait avec des caresses de chatte, une souplesse de couleuvre ... Un frisson de plaisir courait sous son épiderme au duvet de pêche... Elle soupirait sans savoir pourquoi, vierge aux aspirations indéfinies, enfant près de se métamorphoser en femme ...

La passion couvait dans cette ardente nature.

— Chère Henriette, reprit Gérard, nous nous sommes rencontrés dans le malheur, aimés dans la misère, nos sentiments dureront. Te souviens-tu, dis, petite sœur, du jour qui nous réunit pour la première fois? Oh! jour bien triste! ... Tu venais de perdre ton père et ta mère, emportés par la même maladie, et j'allais être orphelin ... Nous étions une centaine

de personnes sur la plage : des pêcheurs, leurs femmes, leurs enfants, tous pâles, abattus, consternés. Le ciel, noir comme de l'encre, était sillonné de longs serpents de feu. Des coups de foudre incessants, formidables, ébranlaient l'espace. Des nuages cuivrés, chassés par des souffles impétueux, volaient en se déchirant. Les sauvages hurlements de la tempête, l'épouvantable fracas des montagnes d'eau qui s'écroulaient les unes sur les autres, l'écume qui jaillissait au-dessus de nos têtes, nous frappaient d'horreur, nous glaçaient d'effroi. Les oiseaux de mer se réfugiaient par troupes dans l'île, et ceux dont l'aile puissante résiste le mieux aux gros temps, tourbillonnaient, affolés, sur la côte. Au loin, jouet des flots tordus comme des crinières de monstres, apparaissait un instant, pour disparaître aussitôt dans les sombres abîmes, une barque montée par trois hommes. Ces trois hommes, pêcheurs surpris au large par l'ouragan, étaient mon père et mes deux oncles. Ils avaient lâché leurs rames. Ils ne luttaient plus contre l'Océan démonté, dont les hautes vagues s'entrechoquaient avec des rugissements de lions en furie. Nous ne pouvions rien pour les sauver. Nous les regardions, désespérés, les mains tendues vers Dieu ...

Raconté dans cette grotte, au milieu d'épais-

ses ténèbres, au bord d'un torrent qui grondait dans des profondeurs sinistres, ce lugubre épisode était d'un effet saisissant. Henriette haletait, collée au narrateur.

— Une heure après, continua Gérard, le drame avait son dénouement : la mer jetait au rivage la barque brisée et les cadavres meurtris ... Mon pauvre père ! ... Je sanglotais... Tu sanglotais aussi, toi, chère Henriette ... Alors, d'un mouvement brusque, instinctif, je te pressai sur ma poitrine et, muets de douleur, écrasés, anéantis, les deux orphelins confondirent leurs larmes ...

— Comme à cette heure, murmura la fillette.

Les malheureux, en effet, pleuraient en s'étreignant les mains.

— Et depuis, conclut Gérard, depuis ... nous nous aimons.

Le visage d'Henriette rayonna.

— Oui, répéta-t-elle d'une voix harmonieuse, nous nous aimons.

S'aimaient-ils seulement comme des frères ? ... Ils n'en savaient rien encore. Il fallait attendre la période des fougues, où les sens, fouettés par la nature, s'éveillent aux passions et parlent haut ...

— Voyons ! reprit Gérard, nous bavardons, et l'huile de ma lanterne se consume ... Tu sou-

haitais visiter avec moi la grotte? ... Nous n'avons plus de temps à perdre.

Il baissa sa lanterne au niveau du sol et plaça deux grosses pierres dans le torrent, de manière à ce qu'Henriette pût le franchir sans se mouiller.

Elle eut, d'abord, un moment d'hésitation.

— N'aie crainte, dit Gérard, ce que j'ai vu ne te donnera point la chair de poule.

Henriette passa de l'autre côté.

A partir de cet endroit, le souterrain était large, la voûte élevée, le roc couvert de boules de salpêtre qui s'écrasaient entre les doigts, et tout hérissé de stalactites semblables à des mamelles de vache. Gérard en cassa quelques-unes. Au centre était de l'argile molle qui allait durcissant par couches circulaires, à mesure qu'elle approchait des parois, et finissait par former une concrétion pierreuse.

Tendue à longueur de bras, la lanterne n'éclairait que de l'eau bouillonnant dans les ténèbres.

Les jeunes explorateurs se moquaient, en avançant, de la tradition qui plaçait là de beaux jardins traversés par des allées sableuses. La galerie qu'ils suivaient avait bien un fond de sable, mais toujours submergé. En fait de fleurs, ils ne purent, malgré la meilleure volonté du

monde, voir que deux champignons jumeaux.

Parfois ils se trouvaient dans d'étroits passages profondément creusés par une chute d'eau. Ils posaient le pied sur une paroi, s'appuyaient des mains à l'autre et sautaient en bonds horizontaux, exposés à faire un dangereux plongeon.

Henriette n'avait plus peur. A chaque instant, elle poussait de francs éclats de rire qui troublaient de grandes chauves-souris plaquées contre la voûte. Les noires bêtes déployaient leurs ailes membraneuses, volaient un peu plus loin et se plaquaient de nouveau.

Gérard marchait, marchait toujours, espérant à la fin se trouver en présence de quelqu'une des diableries de la légende. A chaque sinuosité de la galerie, il disait : « C'est là. »

— Ce n'est pas là, répondait gaiement sa compagne.

Un rocher détaché de la voûte leur barra le chemin. Ils grimpèrent sur le rocher et passèrent, en se traînant sur les genoux. Au delà, c'était encore et toujours le torrent dans la nuit noire... Ils avaient parcouru deux kilomètres environ. L'huile diminuait, il fallut revenir.

Quand ils songèrent à la distance qui les séparait de la vive lumière du ciel, aux fatigues

qu'ils venaient d'éprouver, ce retour les effraya. Tout à l'heure ils allaient vers l'inconnu, ce qui doublait leurs forces; maintenant ils revenaient vers le connu, ce qui les attristait.

— Si nous restions ici? proposa Gérard.

— Oh! repartit tristement la pauvrette, ici ou là, que nous importe!... Qu'importe aux autres?... Les orphelins sont seuls partout.

— Suis-je sot! s'écria le brave garçon, voilà que je t'attriste!... Voyons, mademoiselle, ne m'en veuillez pas, souriez au petit frère.

La fillette noua ses mains sur l'épaule de Gérard et le regarda longuement de ses yeux de flamme.

— Non, dit-elle, nous ne sommes pas seuls, puisque nous sommes l'un avec l'autre.

— A la bonne heure! répliqua Gérard, ta réponse est bonne et belle; je t'en remercie du cœur et des lèvres... Du cœur, en t'aimant davantage; des lèvres, en te baisant, chère mignonne.

Et il la tint un instant embrassée.

— Ah çà! reprit-il, comme frappé d'une idée subite, mais si nous n'accélérons pas notre train, la lanterne s'éteindra trop tôt!

— Vite! vite! hâtons-nous! dit Henriette qui ne voulait point se donner les émotions

d'un périlleux retour dans la plus complète obscurité.

— En marche donc! commanda Gérard précédant sa jolie compagne.

— Pourvu, soupira-t-elle, que nous revoyions la lumière du soleil!...

— Pas aujourd'hui, peut-être.

Henriette tressaillit.

— Comment!... bien vrai... tu crois?... interrogea-t-elle d'une voix altérée.

— Eh! sans doute : s'il est couché?

— Méchant! sourit-elle, je ne te suivrai plus!...

Ils firent diligence, mais...

Gérard avait raison : le soleil était couché quand ils sortirent de la grotte.

Préoccupé de la disparition des enfants, le marquis d'Aubrelle les attendait au bord du ravin.

— Ah! vous voici, jeunes téméraires! s'écria-t-il avec un soupir de soulagement; savez-vous que vous m'avez causé de mortelles angoisses? Sur mon âme! je vous croyais perdus... Que faisiez-vous donc, là-dedans?...

— Nous visitions la grotte, monsieur le marquis, répondit tranquillement Gérard.

— Alors, vous êtes allés loin?...

— Très loin... mais pas jusqu'au bout.

— Ce sera pour une autre fois, dit Hen-

riette; nous emporterons une plus grande quantité d'huile.

— Tiens! tiens! tu n'as plus peur, à ce qu'il paraît, charmante gamine, repartit Gontran émerveillé.

— Avec Gérard?... répliqua-t-elle d'un air naïf.

— Oh! certes, avec moi!.... conclut le courageux garçon en complétant par un geste superbe sa fière pensée.

Le marquis admirait ces petits originaux.

— Tu aimes donc les aventures, Gérard? reprit-il après un moment de réflexion.

— Oh! oui, beaucoup! répondit le singulier bonhomme avec enthousiasme.

— Et te plairait-il d'en chercher avec moi?

— Partout, fût-ce au bout du monde!

— Écoute : j'ai l'intention d'équiper, l'année prochaine, un navire à vapeur et de visiter tous les pays curieux du globe. Je te prendrai, si tu veux, avec moi, non comme serviteur, mais comme compagnon de voyage, comme ami.

— Oh! monsieur le marquis, vous me comblez! s'écria Gérard rayonnant de bonheur.

— Tu acceptes, mon garçon?

— Avec la plus vive reconnaissance.

— Eh bien, touche là!

Leurs mains se serrèrent.

Henriette, toute triste, les regardait, sentant les pleurs lui monter aux yeux.

— Et moi? demanda-t-elle tout à coup du ton câlin d'un enfant gâté.

— Toi, dit Gontran, tu remplaceras le fils absent auprès de ma mère... Tu seras sa fille adoptive; veux-tu?

Henriette, ne se possédant plus de joie, sauta comme une chevrette.

Ainsi changea brusquement la position sociale des deux orphelins.

A l'époque de notre récit, Henriette était, nous le savons, la fille aimée de la vieille marquise, et Gérard l'ami de Gontran.

V

LE NAUFRAGE

Depuis un mois, tous les jours, la marquise d'Aubrelle attendait son fils. Le matin, quand le soleil épanchait ses premiers rayons en nappe éblouissante, elle était là, sur la grève; le soir, quand il s'éteignait comme un feu de forge dans les splendeurs rouges du couchant, elle était encore là. Sur chaque voile qui se montrait à l'horizon, elle braquait ses jumelles marines. Ce ne pouvait être encore le vaisseau de Gontran, elle le savait; n'importe : elle observait jusqu'à ce que les mâts eussent disparu dans la brume irisée... Sainte affection des mères!...

Mais, depuis trois jours, quoique alitée et gravement malade, la marquise craignait de voir flotter le pavillon armorié de son fils, car une de ces tempêtes dévastatrices, qui sont si fréquentes en ces dangereux parages, bouleversait l'Océan et les airs.

Elle l'aimait tant, ce fils d'une nature si noble, d'un caractère si élevé, d'une instruction si so-

lide!... Reversant sur lui tout l'amour qu'elle avait pour le père, elle le chérissait doublement, d'une tendresse infinie. Elle le portait dans son cœur et dans son âme. C'était une adoration perpétuelle. Et Gontran était digne de ce culte, qu'il avait lui-même, modèle de piété filiale, voué dès son bas âge à sa vénérable mère.

A peine âgé de quinze ans lorsque mourut le marquis Raoul d'Aubrelle, Gontran, doué d'une rare intelligence et plein d'ardeur au travail, avait rapidement complété ses études pour rentrer auprès de sa mère en deuil. Jusqu'à trente ans il vécut avec elle, ne la quittant jamais, l'entourant d'affectueux respect et de touchantes prévenances, tâchant d'adoucir, sinon de dissiper les profonds chagrins qui la minaient depuis la mort de son mari. La marquise souriait parfois, mais sous la pâleur des lèvres on devinait la plaie toujours vive, toujours saignante au cœur.

Elle refusait toute autre distraction que la promenade dans son vaste jardin aux végétations puissantes, le long de la côte sauvage si triste, si désolée, en harmonie avec son extrême affliction. Mélancolique, elle errait dans ses vêtements noirs parmi les lugubres épaves. Les mouettes, — les « mauves », selon l'expression du pays, — habituées à sa présence, voltigeaient

sans peur autour d'elle. En vain Gontran, épris de lointains voyages, avait-il insisté pour l'arracher à ces lieux où se consumait son esprit dans un dévorant souvenir ; elle avait chaque fois secoué négativement sa tête blême et supplié son fils de réaliser sans elle ses projets si longtemps caressés.

Après bien des hésitations, après mûr examen, Gontran se décida. Il partit avec Gérard, laissant Henriette à sa mère.

Dix années s'étaient écoulées, pendant lesquelles il avait, en quatre voyages de long cours, parcouru toutes les mers, les deux continents et les principales îles. Il revenait après une dernière absence de dix-huit mois.

C'est en surveillant son retour du sommet des dunes que la marquise avait pris froid, un soir. Une pneunomie s'était déclarée, et depuis trois jours l'épouvante de l'ouragan l'aggravait d'heure en heure.

Henriette ne quittait pas le chevet de sa bienfaitrice. Elle aussi paraissait fort inquiète. Elle était nerveuse, ne tenait pas en place, et son grand œil, où se reflétait la flamme des éclairs, se tournait sans cesse vers l'effroyable tableau de la tempête, encadré dans une haute fenêtre à balustres de marbre qui s'ouvrait sur la pleine mer.

Le double tonnerre du ciel et de l'Océan ébranlait l'espace. L'armature de fer de la villa craquait sous le prodigieux effort des vents déchaînés.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira la malade, pourvu que Gontran soit encore loin de toute côte !... Il ne peut être sitôt près de nous, n'est-ce pas, chère fille ?

— Oh ! c'est impossible ! répondit Henriette sans conviction.

— Et cependant, poursuivit la marquise, dans sa dernière lettre il me disait : « Un mois à peine me sépare de tes baisers, ma bonne mère... » Or je la reçus le dix août, et nous sommes au quatorze septembre.

— M. Gontran ne pouvait prévoir l'état actuel de la mer, qui l'a forcé, sans doute, à faire relâche.

— Oui, c'est vraisemblable... je m'efforce de le croire... Mais de noirs pressentiments...

— Un peu de fièvre, madame.

— Hélas !... hélas !... que le bras de Dieu s'étende sur nous et nous couvre de sa miséricordieuse protection !...

Secouée jusqu'en ses fondements, la villa semblait près de s'écrouler. Des sifflements aigus et prolongés déchiraient l'air, comme si des

légions de serpents fabuleux eussent été pris tout à coup d'un violent accès de furie.

— Non, reprit Mme d'Aubrelle, je ne peux chasser cette idée importune... Est-ce un avertissement céleste ? est-ce un instinct maternel ? Je sens que mon fils approche... je sens qu'il est là, dans le cercle de l'horizon... C'est étrange... mais je le sens... mais j'entends une voix mystérieuse...

Un coup de canon retentit, à peine distinct dans le bruit assourdissant de la tourmente. La marquise s'interrompit, suffoquée. On eût dit que ce coup l'avait frappée au cœur.

Henriette s'était dressée, palpitante.

Un second coup retentit, lugubrement répercuté.

— Le canon d'alarme... un navire en détresse... C'est lui... c'est Gontran !... balbutia d'une voix hachée Mme d'Aubrelle en délire. Henriette, ouvre la fenêtre, prends mes jumelles et regarde... Ouvre... ouvre donc, te dis-je !

— Mais, madame, je refuse... Cette imprudence vous tuerait !

— Voyons ! veux-tu que je me lève ? repartit la marquise dans un état d'exaltation croissante... Mon fils est là, je te le répète, enserré dans les gouffres béants.. Crois-tu que je ne le devine pas à l'agitation de mes entrailles ?.. Je

t'en prie, je t'en supplie, mon Henriette, assure-toi de la vérité cruelle... Je la préfère au doute qui me torture.

La jeune fille avait pris la double lorgnette et se disposait à observer à travers les vitres, lorsqu'un souffle d'une véhémence extraordinaire fit voler les carreaux en éclats.

— Tant mieux ! s'exclama la malade ; l'hésitation, maintenant, n'aurait plus d'excuse.

Henriette ouvrit, très anxieuse, se cramponna fortement à la tablette d'appui des balustres et, d'une main tremblante, porta les jumelles à ses yeux ; mais, presque aussitôt, elles lui échappèrent. Henriette avait reconnu le pavillon !...

Les coups de canon se succédaient de minute en minute.

— Eh bien ? interrogea Mme d'Aubrelle d'une voix altérée.

— Ce n'est pas lui, répondit Henriette.

— Tu me trompes ! s'écria vivement la marquise.

Et, d'un bond, elle sauta hors de son lit.

La jeune fille courut à elle et, la saisissant à bras-le-corps, la remit sur sa couche.

— Tu vois bien que tu me trompais ! murmura la pauvre mère.

Henriette n'eut pas la force de mentir en-

core; elle courba la tête. Deux grosses larmes perlaient à ses cils.

Les marins de Saint-Trojan passèrent au pas gymnastique.

Braves gens! ils allaient, avec une héroïque vaillance, sans pose, de sang-froid, risquer leur vie pour sauver des inconnus...

Voilà le vrai courage!

Tous les serviteurs de la villa se précipitèrent à leur suite.

Le pertuis de Maumusson tonnait violemment. Le choc des vagues et l'impétuosité des courants y produisaient comme de fortes décharges d'artillerie.

Bouleversée jusqu'en ses profondeurs extrêmes, la mer écumante, soulevée en montagnes énormes, creusée en vertigineux abîmes, courait, s'élançait, jaillissait, tordue en d'effroyables convulsions.

C'était d'une beauté terrible.

L'immensité, prise tout à coup d'un furieux délire, quel spectacle!

Parfois, il n'y avait plus ni mer ni ciel : c'était le chaos dans sa sublime horreur.

De sinistres lueurs d'incendie emplissaient tout l'horizon, et sur ce fond d'éclairs se découpaît en noire silhouette la coque du navire démâté qui roulait de vague en vague, d'abîme en

abîme. Il y avait sur le pont tout un fourmillement humain. On eût dit des ombres chinoises jouant un drame mystérieux.

Un crachement de flamme sortit encore d'un sabord : ce fut le dernier.

Massés sur la plage, les marins haletaient d'angoisse, quoique habitués à ces luttes poignantes de l'homme contre les gigantesques assauts de la tempête. Demi-nus, ils attendaient le moment de porter secours. Ils n'attendirent pas longtemps. Prise dans une trombe, la coque fut soudain enlevée comme un fétu dans un rapide mouvement giratoire; un craquement affreux retentit, pareil à l'éclat de la foudre, et tout, en un clin d'œil, se disloqua, se brisa, s'éparpilla par miettes dans l'air, et tout disparut comme s'éteint une pièce pyrotechnique.

Les témoins de ce brusque anéantissement, glacés d'épouvante, avaient une immobilité de statues. Fouettés par les vents d'une violence excessive, enveloppés d'éclairs, la tête haute sous les explosions électriques, dans l'atmosphère saturée d'une forte odeur de soufre, ils étaient là, fermes comme des rocs, sublimes d'abnégation et de dévouement. Autour d'eux, des mouettes tombaient, les ailes fracassées.

Dressée sur son lit, la marquise d'Aubrelle concentrait toute sa vie dans son regard. Etin-

celant de fièvre, son œil brûlait dans la face livide.

Les doigts crispés aux balustres de la fenêtre, les sourcils contractés, les narines vibrantes, Henriette fouillait l'horizon.

Tout à coup la jeune fille tendit le bras vers l'Océan ; la marquise poussa un faible cri.

Quelques naufragés, épars dans la tempête, apparaissaient de temps en temps au sommet des vagues, puis glissaient dans les gouffres pour reparaître plus loin, comme emportés dans la grande oscillation d'une immense balançoire.

Les malheureux poussaient des cris terribles, qui dominaient l'indescriptible tumulte de l'ouragan. Ceux qui flottaient sur des épaves, tendaient les bras et, dans le vaste embrasement du ciel, semblaient des crucifiés !

Mais ils ne se maintinrent que quelques minutes à la surface des ondes en courroux. Peut-être avaient-ils des membres rompus. En vérité, c'était un miracle qu'ils eussent presque intacts échappé à l'œuvre de subite destruction. Un à un, ils furent submergés. Ils coulèrent à pic, les yeux au ciel, criant toujours. Cela fendait le cœur d'entendre des matelots, endurcis au péril, pousser de telles lamentations. Avec leurs déchirants appels, les infortunés jetaient à

l'espace leur dernière pensée. Ils avaient tous sur le continent une mère, une épouse, une fiancée ou une sœur, des parents, des amis, qui parlaient d'eux au coin de l'âtre, qui priaient certainement, inclinés sous la tourmente... Hélas! périr si près d'eux sans les revoir, rouler au fond des abîmes à la veille de tomber dans leurs bras... cruels caprices du sort!...

Deux hommes surnageaient, affreusement battus des flots, parfois lancés aux nues, dans le fracas du tonnerre.

Deux exclamations, deux noms partirent en même temps de la villa d'Aubrelle :

— Gontran!...

— Gérard!...

Un cri de mère, un cri d'amante. Ni l'une ni l'autre ne pouvait se tromper.

Seuls survivants du tragique naufrage, les deux hommes luttaient contre la mer rugissante, qui les enlaçait et les étreignait dans ses furieuses vagues. Ils luttaient avec une froide énergie, une intense volonté. Le regard fixé sur la fenêtre ouverte de la villa, ils sentaient, aux élans de leurs âmes, que deux âmes angoissées les attiraient de la force irrésistible d'un puissant amour.

Gontran était monté sur un débris de mât, Gérard avait saisi une planche.

Une masse d'eau colossale venait de les soulever à d'effrayantes hauteurs. Tous les témoins palpitèrent dans une fiévreuse attente. La bouche ouverte, les narines dilatées, ils retenaient leur souffle. Cette montagne liquide, poussée du large à la côte, pouvait être le salut. Elle se couronna d'écume, se creusa vers le sommet dans une torsion prodigieuse et, comme un cheval qui se cabre pour mieux prendre sa course, elle se précipita d'un bloc, avec une impétuosité torrentielle, pesant de son poids énorme sur les vagues qu'elle surmontait ou brisait, portant sur sa croupe bondissante les malheureux naufragés.

Les pêcheurs étaient entrés dans l'eau. Parmi les plus intrépides, se distinguait un tout jeune homme, Elie Murat, aujourd'hui garde maritime, sauveteur plusieurs fois médaillé.

La marquise d'Aubrelle et sa fille adoptive suivaient, éperdues, les émouvantes péripéties du terrible drame.

A mesure qu'elle avançait, la masse d'eau mugissante diminuait de volume et de vitesse. Coupée, divisée, amortie, vaincue peu à peu par le choc des flots contraires, elle s'était dispersée avant d'arriver à la côte. Les naufragés pouvaient être remportés au loin. L'instant était critique.

Une corde attachée autour des reins, Murat se jeta résolument à la nage; mais ses forces furent vite épuisées, et les lames le roulèrent, meurtri, sur le sable tournoyant en basses spirales.

Quatre fois en vain il renouvela sa courageuse tentative.

Gontran et Gérard luttaient toujours, mais avec un affaiblissement visible.

Tout à coup, les pêcheurs poussèrent de grands cris :

— La bouée ! la bouée !...

Une des bouées de la Côte-Sauvage flottait près des naufragés, presque à portée de leur main. C'était une chance providentielle. Gérard s'élança pour la saisir, calcula mal son effort et disparut. Gontran aussitôt, d'un mouvement héroïque, plongea.

Un gémissement aigu, parti de la villa d'Aubrelle, et les exclamations douloureuses des domestiques et des pêcheurs, se confondirent dans le fracas de la tourmente.

Les deux épaves, planche et débris de mât, dansaient à la crête des vagues. Qu'étaient devenus les deux hommes ?...

Durant quelques secondes, l'anxiété fut indicible.

Henriette et la marquise ne disaient rien ; elles ne pensaient même pas.

Elles regardaient machinalement, presque sans comprendre, tant était profonde leur stupeur, complète leur prostration.

Enfin Gontran reparut, soutenant la tête de Gérard au-dessus de l'onde écumante. Mais, roidis par le froid, ses membres manquaient de ressort. Il faiblissait de plus en plus. Il ne lui restait guère que la vigueur de l'âme. Cette âme, heureusement d'une trempe extraordinaire, donnait à tout le corps une impulsion surhumaine.

Muet, impassible, le marquis nageait, épiant les tentatives des pêcheurs. Gérard avait les dents serrées, l'œil vitreux, la face verdie, les membres rigides. Avait-il encore un reste de vie ? N'était-il plus qu'un cadavre ? Survivrait-il s'il n'était pas mort? Quoique à bout de forces, le marquis d'Aubrelle ne se demanda point s'il s'épuisait à traîner une dépouille.

Seul, ses chances de salut eussent été plus grandes ; il n'eut même pas cette pensée, il était trop au-dessus de l'égoïsme. Il voulait sauver le corps de son fidèle compagnon de voyage ou s'engloutir avec lui dans les abîmes.

Les marins jugeaient ces deux hommes perdus. Murat, lui, ne se décourageait point.

Il s'était de nouveau jeté hardiment à la mer, et bientôt on le vit, le torse tout entier hors des flots, pareil à un triton, lancer d'une main sûre une longue corde qui déroula ses anneaux en sifflant et passa par-dessus la tête des naufragés. Gontran la saisit et, se renversant sur le dos, se laissa tirer comme une épave. Lorsqu'il toucha la grève, il était évanoui. Gérard semblait mort. Inertes et froids tous deux, ils gisaient côte à côte. Les marins et les domestiques en pleurs les transportèrent au versant des dunes, sur le sable sec.

Brisée par l'émotion, dévorée de fièvre, le visage effaré, M[me] d'Aubrelle se laissa retomber sur sa couche.

— Mon Dieu! mon Dieu!... balbutia-t-elle, si j'allais mourir sans l'avoir pressé sur ma poitrine!...

Henriette regardait d'un air sombre, le cœur déchiré. Ni les formidables éclats de la foudre ni les sauvages mugissements de la tempête ne la troublaient dans son amère contemplation. Elle n'entendait pas les assourdissantes décharges électriques; elle ne sentait pas les souffles violents qui s'engouffraient par la fenêtre ouverte dans la maison ébranlée... Bagatelle que tout cela!

L'écroulement du monde l'eût ensevelie

sans la distraire de sa poignante douleur... Ah! si elle eût osé courir aux dunes, écarter les marins et coller son oreille au cœur de Gérard!... Peut-être eût-il battu sous sa petite main, ce cœur rempli d'amour... Peut-être eût-elle ranimé ce corps roidi sous la chaleur de ses baisers... Autrefois, sautant par la fenêtre, elle aurait bondi vers le bien-aimé... Mais, alors, elle n'était qu'une fille de pêcheur...

Aujourd'hui, de sottes convenances, des préjugés stupides, l'empêchaient de secourir Gérard expirant sous ses yeux.

Henriette oubliait la marquise, mourante, elle aussi. Nature fougueuse, elle sacrifiait étourdiment sa bienfaitrice à ses passions.

Soudain, la jeune fille tressaillit.

— Ils remuent! s'écria-t-elle.

Une vive rougeur colora les pommettes de la marquise.

— Qui remue? interrogea-t-elle palpitante.

— Tous deux... Gérard et M. Gontran!...

Mme d'Aubrelle fit un soubresaut dans son lit et se dressa brusquement, comme galvanisée.

— Mon fils!... murmura-t-elle de sa voix si mélodieusement suave.

— Sauvés, madame, ils sont sauvés!... s'exclama l'ardente jeune fille dans un trans-

port de joie... M. le marquis se lève et tend la main à Gérard... Oh! madame... ô mère bénie! ils sont tous deux debout!...

Le visage d'Henriette rayonnait, et son œil noir, au regard troublant, flambait dans les profondeurs de la rétine.

— Ils viennent!... ajouta-t-elle, prise d'une folle allégresse... Ils viennent au bras l'un de l'autre!...

La vieille marquise se sentait mourir. Ces émotions terribles achevaient de la tuer. Elle n'avait plus qu'un souffle de vie, et, ce souffle, elle le retenait, avec la volonté suprême de serrer une dernière fois son fils dans ses bras défaillants.

— Mon fils!... mon fils!... répétait-elle doucement, avec des inflexions caressantes.

— Ils approchent... ils arrivent... les voici!... dit Henriette dont le cerveau bouillait.

Gontran et Gérard, très faibles encore, le second surtout, arrivaient d'un pas chancelant, soutenus par deux serviteurs. Dès qu'ils avaient pu marcher, ils s'étaient dirigés vers la villa, dont le jardin bordait la plage. Ils avaient hâte de rassurer, d'étreindre les êtres chers qui ne pouvaient se rendre au-devant d'eux.

La première pensée du marquis, en recou-

vrant l'usage de ses sens, avait été pour sa mère, qu'il s'étonnait de ne point voir accourir. Un vieux domestique lui avait appris avec ménagement l'état de la marquise. Cette foudroyante nouvelle avait produit sur Gontran l'effet d'une commotion électrique. Il s'était levé d'un saut, et sans doute eût-il demandé qu'on transportât Gérard, si le jeune homme, rouvrant les yeux à son tour, n'eût lui-même donné le signal du départ après avoir pris dans ses mains et mouillé de ses larmes la main de son ami.

— Comment m'acquitterai-je jamais envers vous, Gontran, vous, mon bienfaiteur, mon sauveur?... disait-il avec un accent de vive gratitude.

— Mon cher Gérard, repartit Gontran, si la reconnaissance te pèse, je vais t'apprendre un moyen de t'acquitter envers moi : c'est de rester toujours mon ami.

Gérard répondit par un regard d'une éloquente expression.

Arrivés à la porte de la villa, ils prirent congé des braves marins de Saint-Trojan, qu'ils embrassèrent avec effusion.

Henriette et Mme d'Aubrelle ne vivaient plus... Une émotion indescriptible les paralysait. Immobiles, sans voix, elles pantelaient...

Des pas résonnèrent dans le vestibule, puis dans l'escalier... la porte s'ouvrit... la marquise tendit les bras... deux cris de l'âme retentirent :

— Ma mère!

— Mon fils!

Madame d'Aubrelle et Gontran se tenaient embrassés. Ils sanglotaient en se couvrant de douces caresses et de tendres baisers, en se prodiguant les expressions touchantes, les mots affectueux qui, de mère à fils, sont une musique céleste.

Dans la pénombre, Henriette et Gérard se pressaient les mains, silencieusement, avec un chaud regard d'amour.

Tout à coup, Gontran releva la tête. Son visage, inondé de larmes, était d'une effrayante pâleur.

— Ma pauvre mère! gémit-il en tombant à genoux.

La marquise était morte dans ses bras, sous ses baisers...

La nuit, sillonnée d'éclairs, pleine de grondements sinistres, couvrait de ses ombres l'Océan démonté, qui rugissait toujours, rejetant les cadavres à la côte. Le drame se continuait dans les ténèbres profondes, où ne scintillait nulle étoile, cette floraison d'or du ciel.

VI

LE MARQUIS GONTRAN

Le surlendemain de la mort de Mme d'Aubrelle, la mer mugissait encore, mais sans fureur, avec mollesse, par suite du colossal ébranlement de la tempête enfin apaisée Tous les souffles étaient tombés; les flots tendaient à reprendre leur équilibre, et c'est la force d'impulsion des ondes soulevées se brisant contre la force d'inertie des couches d'eaux calmes, qui produisait de longs et puissants murmures, derniers grondements de colère lasse.

Neuf cadavres avaient été jetés à la côte, tous plus ou moins mutilés, quelques-uns méconnaissables, les orbites vidées par le bec des mouettes.

Qu'étaient devenus les cinquante hommes vigoureux, dévoués, qui formaient l'équipage et l'escorte du marquis d'Aubrelle dans ses excursions à travers les peuplades barbares ? Deux ou trois pieds tranchés aussi nettement que par le fil d'une hache et quelques lambeaux d'étoffe

rougis de sang humain, ne permettaient pas le doute aux pêcheurs qui avaient recueilli ces restes navrants des squales repus.

Les épaves arrivaient toujours. Du navire qu'elle avait saisi dans son dévorant tourbillon, la trombe ne rendait que des éclats sans nom, débris informes de madriers et de barres de fer.

En présence de ces prodigieux effets de l'ouragan, les marins se demandaient comment deux hommes avaient pu sortir vivants de la formidable torsion des flots; ils ne s'expliquaient même pas que les cadavres n'eussent les chairs déchirées fibre à fibre, les os rompus par petits fragments, en esquilles imperceptibles.

Ils se communiquaient tout bas ces réflexions en accompagnant à la tombe les victimes du terrible naufrage.

Gontran d'Aubrelle avait voulu que ses matelots fussent enterrés le même jour, à la même heure que sa mère, auprès du tombeau de sa famille.

C'était un spectacle grandiose, émouvant, que celui de ces dix cercucils longeant le bord de la mer, portés chacun par quatre hommes et suivis de toute une population en deuil.

Un soleil chaud rayonnait dans le ciel d'un

bleu profond. Fatiguée de secousses, la nature paraissait alanguie. Des odeurs résineuses flottaient lourdement au-dessus des têtes inclinées.

Le prêtre en costume d'officiant, l'étole au cou, et les enfants de chœur en surplis blanc et robe rouge, rangés autour d'une grande croix dont le christ de cuivre reluisait en l'air, précédaient le cercueil de la marquise, recouvert de velours noir semé de larmes d'argent.

Derrière le cercueil, Henriette en pleurs au bras du fils désolé, et Gérard non moins affligé qu'eux, formaient un groupe d'une beauté touchante.

La foule ondulait sur le sable aux ardeurs aveuglantes, comme un gigantesque serpent noir.

Par intervalles, la voix forte du prêtre se détachait en notes graves sur la basse continue de la mer, qui remplissait l'horizon de majestueux points d'orgue.

Lorsqu'on eut déposé la marquise auprès de son mari et scellé la pierre du caveau, qu'ombrageait un cèdre du Liban de ses longues branches tendues comme des bras de patriarche aux mains largement ouvertes pour la bénédiction, les naufragés furent descendus dans une vaste fosse, et les pelletées de terre retentirent lugubrement sur leurs cercueils.

Bientôt, neuf tombes bossuèrent le sol, pareilles aux sillons d'un champ fraîchement labouré.

La foule s'écoula peu à peu; le silence se fit.

Dans l'immense solitude de la Côte-Sauvage, ce petit cimetière était d'une tristesse poignante. Pas un être n'était là pour veiller sur l'asile saint. On n'entendait que le bruit sourd des vagues et les cris aigus des mouettes saisissant, avides, le menu poisson qui frétillait à fleur d'eau.

Le crépuscule allongea l'ombre du cèdre et des neufs sillons ensemencés de mort, les étoiles s'allumèrent au firmament, la lune argenta les flots sous une traînée de doux rayons... La première nuit du tombeau commençait pour les malheureux inhumés.

On se sent froid au cœur et dans la moelle à cette sombre pensée que tout en eux n'est peut-être pas fini. Est-il bien vrai qu'on passe de vie à trépas, brusquement? Une perception vague, qui va peu à peu s'éteignant, ne subsiste-t-elle pas après le dernier souffle, après la dernière pulsation?... En face de l'immensité des mers, l'infini de la tombe s'impose plus fortement aux philosophiques méditations.

Gontran pleurait sa mère dormant son éternel sommeil sous le haut cèdre. Il s'affligeait de

n'avoir pu recueillir sa pensée suprême. Cela le rendait même fort perplexe à certains égards. Il connaissait bien, par exemple, les intentions de la marquise concernant Henriette; mais elle était morte sans tester! Or, que pouvait-il décider, lui, jeune homme, de son autorité privée? Henriette était une personne de nobles manières, d'une exquise distinction. Rien dans sa façon d'être ne trahissait son origine. Mme d'Aubrelle avait fait donner à sa fille adoptive l'instruction d'une héritière de grande famille. Le marquis l'avait appréciée tout de suite, et de cette appréciation favorable provenait justement son embarras. « Que faire?... que faire?... » Cette interrogation se multipliait dans sa tête. — Livrer sans ressources la jeune fille aux hasards du monde? — Le marquis avait des sentiments trop chevaleresques pour qu'une telle pensée effleurât son esprit. — Lui offrir une fortune? — Mais elle refuserait, sans doute. — Encore une fois et toujours... que faire?

Il se rendit auprès d'elle.

Vêtue d'une longue robe de deuil qui dessinait admirablement les merveilleux contours de sa gorge ferme et la magnifique cambrure de sa taille souple, Henriette avait le teint pâle e les paupières battues. La perte douloureuse, les cuisants soucis des derniers jours l'avaient

visiblement fatiguée. Mais, dans la blancheur diaphane du visage, ses grands yeux s'ouvraient plus noirs, ses lèvres s'épanouissaient plus rouges. Elle regardait la mer lorsqu'entra le marquis, et, debout dans l'embrasure où resplendissait le soleil couchant, elle rappelait les vierges des tableaux gothiques, peintes sur fond d'or.

— Mademoiselle, lui dit Gontran d'une voix profonde, je viens causer un instant avec vous.

Elle le regarda, surprise.

— Pourquoi m'appelez-vous mademoiselle?... Pourquoi ce cérémonieux préambule?... demanda-t-elle, attristée.

Gontran lui prit la main et la serra dans les siennes, affectueusement.

— Eh bien, oui, reprit-il, vous avez raison, Henriette. Je suis un peu votre frère et, du reste, à mon âge...

La jeune fille sourit et l'enveloppa de la flamme de son regard.

— A votre âge, repartit-elle, on n'est pas de beaucoup l'aîné d'une sœur telle que moi?

— J'ai quarante ans, Henriette.

— Preuve que le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

— Hélas!

Elle le considéra d'un air de doute.

— Mais ce n'est point sur votre cas, marquis, répliqua-t-elle étourdiment, que vous soupirez de la sorte?

Gontran passa, d'un geste rapide, son mouchoir sur ses yeux mouillés.

— Non, répondit-il d'un accent ému, c'est sur ma vénérée mère, que je ne peux me figurer morte, couchée là-bas dans le caveau de famille... Vous êtes orpheline, vous aussi, ma chère Henriette; mais, comme Gérard, depuis votre enfance; vous avez à peine connu votre mère...

— Je l'ai retrouvée dans la marquise, interrompit-elle en étouffant un sanglot.

— Elle vous aimait bien, Henriette!

— Oh! monsieur Gontran, quel cœur d'une inépuisable bonté!... s'écria la jeune fille dans un transport de vive reconnaissance.

— Oui, oui, tous ceux qui l'ont approchée bénissent sa mémoire... Et moi qui l'adorais; moi qui revenais me fixer définitivement auprès d'elle avec l'espoir de rallumer dans son âme un peu du bonheur éteint depuis le décès de mon excellent père; moi qu'elle chérissait au delà de toute expression, comment voulez-vous, Henriette, que je m'accoutume à l'idée de l'avoir à jamais perdue?...

Il inclina la tête sur sa poitrine et pressa son front brûlant dans sa main :

— Quel vide ! murmura-t-il, quel vide dans mon existence !...

La jeune fille se rapprocha de lui, frémissante d'attendrissement :

— Une amie ne saurait remplacer une mère, dit-elle d'un ton simple; mais tout ce que pourra l'amie, elle le fera pour adoucir vos peines.

— Merci, Henriette, vous êtes noble et bonne, répondit Gontran touché jusqu'au fond du cœur. J'ai deux amis auprès de moi, vous et Gérard, je le sais; tout ce qu'un affectueux dévouement peut inspirer à des natures généreuses, vous le ferez pour moi, j'en suis convaincu ; mais je n'en pleurerai pas moins la tendre mère qui me donna, par ses conseils et l'exemple de sa vie, les plus pures leçons d'honneur et de vertu.

— Nous la pleurerons avec vous, monsieur Gontran.

— Oui, pleurez-la, vous surtout, Henriette, car, je vous le répète, elle vous aimait bien... Vous connaissiez son intention de tester en votre faveur, n'est-ce pas ?

— La marquise m'en avait parlé.

— Elle ne l'a point fait, sans doute surprise par la maladie et la mort.

— Eh bien, monsieur Gontran ?

— Eh bien, Henriette, le désir de ma mère s'impose à moi comme un devoir à remplir.

— Oh ! monsieur le marquis !...

— Soyez sans inquiétude, je ne blesserai point votre délicatesse. Par quel procédé la concilierai-je avec mes obligations ? Je l'ignore encore à l'heure actuelle ; je réfléchirai. En attendant, comme vous ne pourriez, sans vous compromettre, rester dans ma demeure, je vais vous faire conduire au village du Colombier, chez la comtesse de Farguy, notre vieille amie, où j'irai vous voir dès que j'aurai trouvé une solution digne de vous et de moi.

La jeune fille eût bien voulu répondre : « Gérard et moi nous nous aimons d'enfance, mariez-nous, ce sera la meilleure solution » ; mais elle n'osa. « Gérard, se dit-elle, aura plus d'audace et parlera, lui. »

— Allons, Henriette, reprit Gontran, je vous laisse à vos préparatifs. Voulez-vous, avant de nous quitter, me permettre un baiser de frère ?

Il tendit les bras à la jeune fille, qui s'y jeta fort émue.

L'impression chaude de ce corps souple, aux

fermes rondeurs, remua singulièrement le marquis. Il tint Henriette étroitement enlacée, appuya sa bouche sur ses abondants cheveux noirs, aux parfums de violette, et son baiser fut long pour un baiser de frère.

— A bientôt, balbutia-t-il, comptez toujours sur moi, chère Henriette !...

Gontran sortit, le front courbé sous de graves pensées. Il avait besoin de solitude pour creuser ses sentiments, voir clair dans le trouble de son cœur.

La nuit était belle, il alla s'agenouiller sur la tombe de sa mère et, la tête dans ses mains, resta longtemps immobile.

Quelle devait être sa conduite à l'égard d'Henriette ? tel fut l'unique sujet de ses réflexions. Las de voyages, il voulait se reposer, vivre désormais, l'hiver à Paris, dans son hôtel de la rue de Lille ; l'été à la Côte-Sauvage, dans sa ravissante villa, parmi les curiosités de toutes sortes qui lui rappelleraient tant de pays parcourus. Le mariage était au bout de ce projet d'existence sédentaire. Le grand vide qu'avait fait la mort de la marquise au foyer et dans le cœur de son fils, une femme ardemment aimée pouvait seule le combler. Mais Henriette réunissait-elle les conditions voulues pour être cette femme ? Avait-elle des facultés assez hau-

tes, des vertus assez solides pour devenir la compagne d'un homme dont le trait caractéristique était une inaltérable noblesse d'esprit ? Jusqu'à sa mort, Mme d'Aubrelle avait affectionné la jeune fille : cela prouvait-il une parité de sentiments ? Sans doute, une nature vulgaire n'eût pu séduire une femme d'élite telle que la marquise. Au contact de cette intelligence supérieure, Henriette avait dû s'affiner au moral comme au physique... Mais le strass est si semblable au diamant !... Et puis, l'âge... Elle avait dix-huit ans, et Gontran d'Aubrelle quarante... A quarante ans, il est vrai, l'homme est jeune encore, il est dans la plénitude de ses forces, surtout quand il a vécu d'une vie sobre et chaste, dans le grand air pur des océans et des solitudes terrestres... Et le marquis avait ainsi vécu, triomphant des obstacles avec une énergie sans cesse renouvelée, une vigueur toujours croissante. Tout bien considéré, la disproportion d'âge ne pouvait être un empêchement sérieux. Il fallait, du reste, la connaître pour s'en apercevoir. Gontran n'avait pas une ride, et si quelques fils d'argent avaient poussé çà et là dans l'épaisseur de sa blonde chevelure, ils s'y cachaient si bien qu'on ne les voyait pas.

De belle stature, admirablement proportionné, robuste dans sa svelte élégance, le

marquis pouvait se croire et se dire hardiment plus jeune que tous les viveurs de trente ans, énervés dans l'atmosphère des salons et des boudoirs... Quant à l'origine d'Henriette, elle était fort acceptable pour un homme qui n'avait nuls préjugés de race. Elle était fille de pêcheur; elle appartenait à la lignée de ces braves marins qui avaient arraché le marquis aux fureurs de la tempête; et, certes, ces gens-là n'ont point une existence triviale. Il y a dans les hasards de leurs pêches au large, dans la conquête audacieuse de leur pain quotidien, une insouciance du danger, une grandeur d'action qui les ennoblit...

Gontran d'Aubrelle, penché sur la tombe de sa mère, demandait un dernier conseil à la morte bien-aimée. Lorsqu'il se releva, il était calme, sa décision était prise.

La mer, apaisée, s'endormait avec un sourd ronflement. La Côte-Sauvage s'allongeait à perte de vue, grise sous le clair de lune, avec de brusques saillies vigoureusement ombrées.

En promenant un regard distrait sur la grève, Gontran l'arrêta tout à coup sur une forme étrange. On eût dit un homme assis au bord des flots, sur le sable humide luisant comme la surface unie d'un lac alpestre.

Un homme en ce lieu, à une telle heure!..
Quel pouvait être cet homme?

Le marquis, se rapprochant, discerna un matelot.

— Qui vive? cria-t-il dans le silence de la nuit.

Le matelot ne bougea point, et le marquis devinant la cause de son mutisme et de son immobilité, alla vers lui d'un pas rapide.

La mer avait rejeté sur la plage un dixième cadavre. Ensablé jusqu'à la ceinture, le torse presque droit, les cheveux emmêlés de fucus et de coquilles, la face bouffie, marbrée de tons verdâtres, dévorée par place jusqu'aux os, il ouvrait de grands yeux sans regard...

— Pauvre Tom! murmura tristement M. d'Aubrelle en reconnaissant son maître d'équipage.

Sans être superstitieux, ce sinistre spectacle de mort interrompant son rêve de bonheur conjugal, l'impressionnait vivement.

— Pauvre Tom! reprit-il, à ton tour tu auras demain une sépulture digne d'un bon serviteur.

Le marquis était sombre. Une désespérance irréfléchie, instinctive, s'emparait de son cerveau, l'envahissait tout entier. Il lui semblait

être seul au monde avec un cadavre. La douce image d'Henriette ne pouvait dissiper le hideux cauchemar.

Avant de partir, il essaya, mais inutilement, de fermer les yeux de Tom levés vers les étoiles.

VII

LE RENDEZ-VOUS

Henriette aimait Gérard d'un amour avivé par l'absence, bouillonnant de désirs, mais plus violent que profond, plus concentré dans le cerveau que dans le cœur.

Henriette était une de ces natures primesautières que l'éducation peut modifier, mais non transformer. Tôt ou tard elles se laissent emporter dans l'ardeur d'un premier mouvement. Sous le calme apparent de leurs longs cils baissés, de leurs purs sourires, l'agitation est en permanence au fond de leur âme. Les passions couvent en elles comme le feu sous la cendre. Lorsqu'on les croit éteintes, elles se rallument tout à coup et flambent d'un jet inextinguible.

Si la marquise d'Aubrelle ne l'eût adoptée, purifiée dans son atmosphère de sainte candeur, la jeune fille eût peut-être faibli, lancée sur une mauvaise voie par ses instincts sensuels. Elle avait bien ressenti, parfois, des élans de révoltes

secrètes contre le frein qui la retenait; mais elle avait su les comprimer de telle sorte que jamais, devant sa bienfaitrice, ne s'étaient trahies ses inégalités de caractère, sa fougue de tempérament.

Dès qu'elle s'était sentie plus libre, chez la vieille comtesse où l'avait fait conduire Gontran, elle s'était empressée de donner un rendez-vous à Gérard dans la « grotte de Gargantua », chère à sa mémoire. La colombe, éprise d'amour, s'envolait pour quelques heures du Colombier (jeu de mots d'Henriette).

Gérard avait un vif attachement pour son amie d'enfance. Peut-être était-il plus fasciné que réellement amoureux. Peut-être la beauté superbe de la jeune fille, les promesses de sa bouche charnue, de ses narines vibrantes, de ses yeux infinis, avaient-elles agi sur ses sens troublés. Que de fois il lui avait parlé tout bas, quoique seuls, sous les épaisses verdures du jardin, pour le plaisir d'effleurer de ses lèvres sa charmante petite oreille, délicat bijou de nacre rose! Que de fois, pendant qu'elle cueillait des fleurs, il avait bu la rosée dans les fossettes de ses mains! A ces calices, creusés par le doigt de l'Amour, il s'était enivré jusqu'au délire. Il avait avalé le feu dévorant, la soif immodérée que ne sauraient apaiser les bonnes fortunes

de rencontre. Nulle femme, si jolie fût-elle, n'avait effacé dans son souvenir la triomphante image d'Henriette. Il la portait en lui, comme fixée par un trait sûr du petit dieu joufflu. Aussi courut-il d'une haleine au rendez-vous. Il trouva même fort bien choisi le lieu désigné, car, depuis la veille, il tombait une interminable pluie d'ouest fouettée par de soudaines bourrasques.

Debout à l'entrée de la grotte, Henriette l'attendait, rêveuse, le regard perdu dans les lointains gris de l'Océan qui moutonnait.

C'était la première fois, depuis le naufrage, qu'ils allaient se rencontrer sans témoins.

Gérard apparut tout à coup à un détour de la côte; Henriette bondit, avec une exclamation de joie. Ils s'élancèrent l'un vers l'autre, les bras ouverts. Il s'étreignirent follement.

— Gérard!... Gérard!... murmurait-elle de sa voix musicale.

— Henriette!... mon Henriette!... soupirait-il, ravi.

Elle se recula un peu, lui prit la tête dans ses mignonnes mains, le regarda dans les prunelles, jusqu'au fond de l'âme; puis, brusquement, le baisa sur les paupières.

Il lui rendit son baiser sur la bouche.

Elle se renversa en arrière, avec un petit

rire spasmodique, soutenue à la taille par le bras de son amant.

— O Gérard!... Gérard!... disait-elle, les yeux pleins de langueur, combien j'ai souffert de te voir disparaître sous les monstrueuses lames de l'Océan sans qu'il me fût permis de périr avec toi!

Elle lui noua ses mains autour du cou.

— Et combien je suis heureuse, ajouta-t-elle avec exaltation, de te revoir aujourd'hui, fort comme autrefois, et, comme toujours, fidèle à notre amitié d'enfance!...

Entre chaque mot Gérard mettait un baiser, et la jeune fille ne se plaignait pas de cette irrégularité de ponctuation.

— Oh! mais, poursuivit-elle, je ne t'aurais pas survécu...

Il y avait un tel accent de sincérité dans ce gentil mensonge, que Gérard eut l'air d'y croire.

— Tiens! continua-t-elle, je suis jalouse de ton ami Gontran. Je voudrais t'avoir sauvé, moi! je voudrais que tu me dusses la vie!...

Gérard la pressa tendrement sur son cœur.

— Mais, répondit-il, si je dois la vie à Gontran, à toi, mon Henriette, je dois l'amour!

Ils entrèrent dans la grotte, tout aises de se trouver ensemble, bien seuls, après une si longue séparation.

Depuis l'audacieuse exploration, à laquelle ils devaient les faveurs du marquis d'Aubrelle, jamais ils n'avaient remis les pieds dans le souterrain.

Grossi par la pluie, le torrent limoneux remplissait de sinistres grondements les noires profondeurs. Il semblait qu'au loin l'eau se livrait à de furieux assauts contre d'insurmontables obstacles. Elle passait, rapide, creusée de remous, aux pieds des amants, et se jetait, impétueuse, par les deux ouvertures de l'excavation, tombant en large nappe, dans sa chute verticale, sur les trois roches dressées comme des tours. La vitesse du courant donnait le vertige. Elle croissait de minute en minute, et sans cesse l'eau montait.

Pressés l'un contre l'autre dans la sombre galerie, Henriette et Gérard frissonnaient de douces voluptés. Tout ce qui n'était pas eux s'effaçait de leur esprit, n'existait pas. Sublimes égoïstes, ils s'isolaient dans leur béatitude.

Gérard n'avait ni la haute taille, ni la grâce naturelle, ni l'aisance distinguée, ni l'abord aimable de son bienfaiteur Gontran d'Aubrelle; mais il n'en était pas moins un beau garçon, un séduisant cavalier, et le penchant d'Henriette pour lui s'expliquait naturellement.

— Ne m'as-tu point oubliée? reprit-elle d'une voix câline.

— Non, ma chérie, jamais; je te l'affirme en toute sincérité.

— Jamais? jamais?

— Cela t'étonne, Henriette? N'es-tu pas merveilleusement belle, aussi belle que les femmes immortalisées par les peintres et les poètes? N'es-tu pas la femme rêvée? N'es tu pas la fleur de chair, la passion vierge, l'idéal ardemment conçu?... Penses-tu qu'il soit possible à un homme de trouver deux femmes qui réalisent la création de sa pensée? S'il en découvre une, il est déjà une exception, le hasard l'a favorisé... Moi je t'ai vue, Henriette, et je n'en ai plus remarqué d'autre...

Il lui parlait de très près, se grisant de la suavité de son haleine de rose, des parfums troublants de sa gorge tiède.

L'eau bouillonnait à leurs pieds; ils s'adossèrent contre la paroi de la galerie. Dans les profondeurs souterraines, le torrent bondissait avec des éclats de foudre.

— Dans mes voyages, reprit Gérard, les femmes défilaient sous mes yeux sans plus m'intéresser que les figures d'un panorama mouvant. Je ne les appréciais qu'au point de vue de l'effet général, de l'harmonie de l'en-

semble, de la formation des lignes esthétiques, comme dans les toiles de Claude Lorrain. Beaucoup, sans doute, étaient jolies, passionnées, voluptueuses ; elles avaient dans les veines et dans les prunelles la flamme vive des brunes d'Orient ou la sensualité langoureuse des blondes filles du Nord. Je regardais, indifférent... Vers toi, vers toi seule, mon Henriette adorée, s'envolait le cri de mon désir . . . Je t'aime! ...

Suspendue aux lèvres du charmeur, Henriette le considérait avec une expression d'ineffable tendresse.

— Je t'aime, répéta-t-il en la pressant d'une étreinte nerveuse contre sa poitrine en feu . . . Tu règnes dans mon cœur, ô ma chère souveraine; tu le défends contre toute attaque; tu l'élèves si haut, que nulle autre ne peut y atteindre ...

Elle lui jeta les bras autour du cou, tout éperdue d'amour.

L'eau bourbeuse leur mouillait la chaussure. De l'ombre sortaient d'épouvantables rugissements. Ils se collèrent au roc. Inquiété par le rapide développement de la crue écumante, Gérard proposa de sortir.

— Non! non! répondit elle vivement, restons encore! Nous sommes si bien, ici! . . .

Parle, mon ami . . . parle-moi de toi, de ton dernier voyage... Tu as dû voir de bien belles et de bien grandes choses ... Je cherche parfois à me les représenter en imagination, moi, pauvre ignorante qui n'ai pas quitté l'île...

— Oui, certes, Henriette, j'ai contemplé des merveilles. Devant certains spectacles, j'ai eu des éblouissements d'esprit ... Mais sais-tu ce qui m'a surtout frappé dans ce voyage et dans les autres ? ... Ce sont les innombrables demeures semées comme des grains de sable sur la face du globe ... Cela te semble naïf ? .. Ecoute, et tu comprendras toutes les réflexions que me suggéraient ces familles entrevues au passage, qui vivent et meurent ignorées. Elles sont là, sur une motte de terre, à peine visibles pour d'autre œil que celui de Dieu; et, pourtant, lorsqu'un de leurs membres s'éteint, il semble, à ceux qui le pleurent, que tout un monde s'écroule A deux lieues, on ne sait rien de cette perte et de ces affligés ... Si, nous élevant au-dessus de l'humanité, nous comptons les milliers d'inconnus qui meurent chaque jour ; si, planant au-dessus des siècles, nous calculons les milliards d'êtres retournés à la poudre sans laisser d'eux la moindre trace ; combien nous nous sentons peu de chose ! combien misérables nous paraissent nos petites ambitions ! combien

ridicule nous semble le bruit que chacun de nous s'évertue à faire, vain bourdonnement de chétif insecte!... Telle est la plus grande leçon que j'ai puisée dans mes voyages. Et ne suppose pas, Henriette, qu'elle m'ait inspiré le doute en me démontrant notre néant . . . Non, non. Ecoute encore. Un individu n'est rien ; mais il se perpétue; mais il produit les familles, et les familles forment les peuples, et les peuples composent l'humanité, qui est éternelle... Et comment l'homme arrive-t-il à ce but suprême?... Par l'amour!... L'amour, voilà le point de départ de tout; voilà la cause première; voilà le générateur universel!... Depuis les infiniment petits jusqu'aux infiniment grands, tout chante amour dans la création. Dieu lui-même est amour... Aimons-nous,aimons-nous,Henriette; scellons nos cœurs avec nos lèvres; vivons heureux dans le ravissement des célestes extases.

Henriette, transportée, avait dans la physionomie des rayonnements d'astre.

— Est-il vrai, demanda-t-elle,que le marquis renonce aux voyages, que tu me restes, enfin, après d'interminables absences ?

— C'est vrai, cher ange; désormais, nous serons l'un à l'autre sans interruption, toujours, toujours! Nous aurons, dès ici-bas, une existence d'élus, une félicité divine!...

Elle écoutait, charmée, les paupières demi-closes, la tête gracieusement posée sur l'épaule du jeune homme.

— Tu sais, dit-elle, que M. Gontran cherche à se tirer de l'embarras que je lui cause en réglant nos situations respectives ?

— Mais rien de plus facile !

— N'est-ce pas ?

— Sans doute, qu'il nous marie !

— Bon Gérard !

— A moins, cependant, que tu ne refuses ? Je ne t'ai pas encore demandé ta main ?

— La voici, répliqua-t-elle souriante, ou plutôt les voici, car je te les donne toutes deux.

Gérard déposa un baiser dans chacune des appétissantes fossettes de ces blanches menottes aux ongles roses.

— Je parlerai demain à Gontran, dit-il, et je t'assure, ma reine adorée, que bientôt notre avenir... un avenir d'azur étoilé d'or...

Soudain, une terrible secousse ébranla toute la galerie. Des mouettes et des chauves-souris affolées passèrent comme une volée de flèches au-dessus des amants et s'élancèrent hors de la grotte, dans l'espace libre. Le torrent eut un hoquet formidable, suivi d'un fracas pareil à l'explosion d'un volcan, puis le grondement de

tonnerre, qui résonnait dans l'ombre, se rapprocha tout à coup.

Henriette et Gérard écoutaient, anxieux, ne sachant s'ils devaient fuir un péril inconnu, lorsque, subitement, une masse d'eau les émporta dans son noir tourbillon.

Après avoir renversé les blocs qui l'obstruaient, le torrent, grossi par la résistance, venait de se précipiter d'un élan monstrueux.

Les jeunes gens allaient être broyés. Encore une seconde, et la nappe hurlante les jetait dehors, et ils se fracassaient la tête, se rompaient les os sur les roches d'en bas. A cet instant suprême, Gérard, d'un bras vigoureux, enlaça sa belle compagne et saisit de sa main libre une touffe de ronces qui lui déchirèrent les doigts. Il se maintint avec force ; mais, sous la violente poussée des eaux, il se sentait entraîné... Les ronces cédaient peu à peu. La mort inévitable était à deux pas. La cascade rugissait, lançant aux nues une poussière de vapeurs.

— Nous sommes perdus, dit Gérard.

Henriette ne poussa pas un cri. Elle était pâle, mais sans crainte. Ses grands yeux noirs flambaient Son opulente chevelure flottait dans les moires du courant, tiède et souple, exhalant de doux parfums

Les ronces cédaient toujours.

— La mort avec toi ne m'effraye point, Gérard, affirma-t-elle d'un accent passionné.

— Un dernier baiser, mon Henriette ! soupira le jeune homme.

Leurs lèvres se joignirent.

Presque aussitôt les ronces, arrachées, restèrent aux ongles de Gérard, et l'onde tournoyante engloutit les deux amants.

En dix secondes s'était écoulé l'énorme volume d'eau tout d'abord retenu par quelque barrage accidentel, très probablement par le rocher qu'avaient franchi Henriette et Gérard lors de leur première visite à la grotte. Le niveau baissait à vue d'œil, la vitesse du courant diminuait d'une manière sensible.

Gérard venait de surgir. Energiquement cramponné à une saillie du roc, entre les deux ouvertures de l'excavation, il tenait toujours Henriette pressée contre sa poitrine.

L'eau trouble se creusait autour d'eux avec les rires traîtres d'une bouche de gouffre. Le torrent avait encore des mouvements de colère, des élans de menace ; mais, malgré ses crachements d'écume, ses convulsions de rage, il rentrait peu à peu dans son lit.

Après une demi-heure d'effroyables angoisses, Gérard put le franchir avec son précieux fardeau. Henriette ne s'était pas évanouie. Il

la portait, ruisselante et belle comme une naïade, et il tressaillait, palpitant de voluptés, au contact de ce corps jeune, dont les formes sculpturales s'accusaient d'une ligne pure sous l'étoffe collante.

— Sauvés ! s'écria Gérard.

— A toi ma vie, dit Henriette en plongeant son regard de feu dans les yeux de son amant ; tu m'as arrachée à la mort, je t'appartiens !

VIII

CONFIDENCE INATTENDUE

Henriette prétendit, à son retour au Colombier, que, surprise par la pluie, elle avait été mouillée jusqu'à la peau.

Sa vieille hôtesse, la couvrant d'un regard où pétillait une fine malice, haussa les épaules d'un mouvement de doute à peine indiqué, mais très expressif.

— Ne rougissez pas, mignonne, riposta-t-elle d'un ton enjoué ; si mon petit doigt est indiscret, je ne répète jamais ses commérages.

Elle avait une bonne figure toute ridée, d'une expression un peu railleuse, mais non sarcastique. Son sourire sans rictus et ses yeux d'une franche clarté donnaient à l'ensemble de sa physionomie un air de bienveillante douceur. On eût pu la comparer à ces excellentes grands-mères qui se moquent des gentils défauts de leurs petites-filles en accompagnant chaque parole d'un baiser.

Percluse des deux jambes, elle n'avait pas un seul jour perdu sa belle humeur sur son fauteuil roulant. Depuis plusieurs années elle était

à peine sortie ; quatre ou cinq fois au plus, et grâce à son amie, Mme d'Aubrelle, qui l'avait prise dans son carrosse.

Ce carrosse est devenu légendaire dans l'île. On en parle encore dans les brochures locales. A cela, rien d'étonnant : il n'y avait pas d'autre voiture, et, lorsqu'on le déplaçait, il fallait que des hommes de corvée aplanissent les routes qu'il devait parcourir. Aussi ne sortait-il que rarement, dans des circonstances tout exceptionnelles.

Ajoutons ce fait historique, inséparable du carrosse :

Il n'y avait, à la même époque, qu'un seul charron dans l'île. Il demeurait à Saint-Pierre, où il mourut de faim.

Aujourd'hui, le commerce des huîtres, du vin et du sel a complétement changé les choses. Les voitures se comptent par trois et quatre cents, les chevaux sont nombreux, et les ânes plus nombreux encore, de sorte que les charrons, pas plus que les maréchaux-ferrants, ne manqueront désormais ni de travail, ni de pain.

Enfin, aujourd'hui, l'île d'Oleron est tout à fait digne de l'Europe, et particulièrement de la Charente-Inférieure, tandis que, à la date où s'accomplissent les événements que nous racontons, elle semblait, par ses mœurs d'une

simplicité primitive, appartenir à la Micronésie. Ses habitants allaient à pied, et, s'ils ne pouvaient marcher, ils restaient chez eux, comme la vieille hôtesse d'Henriette, l'état des routes ne leur permettant pas de se faire rouler dehors.

Voilà pourquoi la pauvre impotente ne sortait point avec sa jolie pensionnaire. Penchée à sa fenêtre, elle la suivait du regard, non dans un but de surveillance ou par une indiscrète curiosité, mais parce qu'elle aimait la jeunesse, parce qu'il lui était agréable de voir cette belle fille, aux lignes élégantes et souples, s'en aller dans la pure lumière qui la contournait comme les vierges brunes de Murillo. La vieille dame souriait alors de l'air indéfinissable de Mona Lisa.

Elle avait, extraordinairement développée, cette compréhension féminine qui touche à la divination. Le moindre indice lui suffisait pour pénétrer quelqu'un. Elle vit tout de suite, lorsque Henriette rentra, le bonheur qui lui ceignait le front d'une auréole. Ce ne pouvait être la joie d'être trempée ainsi qui lui mettait ce rayonnement de cœur au visage. Elle revenait d'un rendez-vous d'amour, probablement donné par le marquis d'Aubrelle.

Assurément il eût été facile à la vieille dame de fixer son incertitude dans un adroit entre-

tien, sans qu'un nom fût prononcé, mais il lui répugnait de surprendre certains secrets intimes. Elle se contenta d'un spirituel badinage.

— A dix-huit ans, j'étais amoureuse comme vous, dit-elle, je n'ai pas toujours eu la figure ridée et le cœur cuirassé d'indifférence. J'étais alerte autant que pas une de mes compagnes; rieuse et folâtre plus qu'aucune d'elles. Cela vous semble risible d'entendre parler de la sorte une paralytique?... Ah! si vous m'aviez vue, droite et souple comme vous, avec mes beaux cheveux bruns qui se déroulaient jusqu'à mes talons, m'enveloppant tout le corps de leur soie vivante!...

La vieille dame parlait sur le ton de la plaisanterie; mais son teint s'animait et ses yeux brillaient au souvenir de ses jeunes ans.

— Après m'avoir vue dans un bal d'ambassade, où j'eus un succès qu'à mon âge on peut avouer, continua-t-elle, un jeune homme, le comte de Farguy, s'éprit à tel point de moi, qu'il en perdit le boire et le manger. Je l'aimai, moi aussi. Nous nous mariâmes. Voilà, pensez-vous sans doute, une fameuse chance!... Un mariage d'amour, c'est si rare!... Eh bien, mon enfant, le parfait céladon me rendit profondément malheureuse jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de me délivrer de cet injuste fléau.

Elle hocha la tête en soupirant ses peines.

— De tous les mariages que j'ai vus, poursuivit-elle, et le nombre en est considérable, je n'en ai connu qu'un réellement heureux : celui de ma défunte amie la marquise d'Aubrelle. Ah ! celui-là, par exemple, est une complète exception. Je souhaite à ce cher Gontran une union aussi bien assortie. Je vous la souhaite également, mignonne, car vous m'inspirez un vif intérêt.

Elle regarda de son œil fin la jeune fille, qui lui parut distraite.

— Vous êtes trop jeune encore pour lire Rabelais, ajouta-t-elle, sans quoi je vous recommanderais les chapitres dans lesquels est narrée l'odyssée de Panurge priant chacun et chacune de lui donner conseil « sus l'entreprinse de mariaige », depuis Pantagruel, dont toutes les répliques se détruisent l'une l'autre, commençant tour à tour par ces mots : « Mariez-vous doncq... point doncques ne vous mariez... », jusqu'à la dive Bouteille, qui répond : « Trincq », en passant par les cloches de Varenne, qui disent : « Marie toy, marie toy : marie, marie. Si tu te maries, maries, maries, très bien t'en trouveras, veras, veras »; puis, l'instant d'après : « Marie point, marie point, point, point. Si tu te maries, tu t'en repentiras, tiras, tiras. »

La vieille comtesse avait le sourire du Voltaire de Houdon.

— Après tout, conclut-elle, puisque ma défunte amie a réussi, pourquoi ne réussiriez-vous point comme elle, mon enfant ? Que de règles ont plusieurs exceptions !... Aimez... il est si doux d'aimer au printemps de la vie, avec toutes les illusions de l'inexpérience !... Epousez... il est si bon d'entrer dans le mariage par la porte de la marquise d'Aubrelle !

Henriette n'écoutait pas, elle suivait sa pensée, elle était avec Gérard. « Que fait-il ? se demandait-elle, les lèvres encore empourprées des baisers reçus. Préoccupé de notre avenir, se prépare-t-il à parler ? Oh ! avec lui, nulle crainte des terribles déceptions exprimées par la fantasque comtesse .. Avec lui, l'existence enchantée, les rêves d'or descendus des étoiles. »

Ainsi songeait-elle, et, répondant à son désir, Gérard avait les mêmes préoccupations. Enfermé dans sa chambre, il mûrissait ses projets. Il veilla tard et dormit peu.

Le lendemain, dès l'aube, il était debout. Il attendit quelques minutes, puis, voyant la fenêtre de Gontran ouverte, il sortit pour aller entretenir son bienfaiteur. Le marquis sortait au même instant. Ils se rencontrèrent

dans le corridor, se prirent le bras et descendirent l'escalier.

— Ah! dit Gontran, voilà ce qu'on peut appeler une véritable visite d'ami! Tu m'arrives avec les premiers rayons du soleil, comme un messager de bonheur.

— Je voudrais, repartit Gérard, dont le visage s'éclaira d'un sourire, être un de ces messagers des temps bibliques qui portaient les délices éternelles dans les plis de leur robe blanche... Je secouerais mon vêtement dans l'air qui vous entoure... Je ferais de votre villa, — réellement, — un paradis terrestre.

Les deux jeunes gens se donnèrent une chaleureuse poignée de main.

— Autrefois, reprit Gontran avec une nuance de tristesse, c'était le sourire de ma mère qui saluait mon réveil; aujourd'hui, c'est le tien, mon brave Gérard. Merci pour toutes les joies dont tu remplis mon cœur.

— Et vous, répondit Gérard, vous à qui je dois l'instruction, la fortune, la vie, vous que j'aime plus que tout au monde, soyez béni pour m'avoir élevé jusqu'à vous, pour avoir fait d'un misérable petit vagabond un homme digne de votre estime.

Gontran l'interrompit d'un geste.

— Si tu veux m'être agréable, Gérard, répli-

qua-t-il, ne me parle plus de ce que j'ai fait pour toi. En vérité, c'est si peu, qu'en me le répétant ainsi chaque jour tu me rends tout confus.

— Oui, je sais que, dans le nombre et la grandeur de vos bienfaits, je ne tiens pas plus de place qu'un grain de sable sur la grève, une goutte d'eau dans l'Océan.

— Flatteur !

— Je sais que les actions les plus éclatantes vous paraissent toutes naturelles et que votre excessive modestie n'admet pas la louange, même pour des traits d'héroïsme qui, répandus, immortaliseraient votre nom.

— Ah ! ça, te tairas-tu !

— Je sais, poursuivit Gérard imperturbable, que vous êtes au-dessus des faiblesses humaines et que vous préférez aux applaudissements de la foule les satisfactions de votre conscience... Je sais que la philanthropie est votre unique mobile... Je sais que vous n'avez d'autre ambition que celle de remplir un devoir social... Je sais...

Gontran saisit le poignet de son verbeux ami.

— Eh bien, oui, riposta-t-il, tu sais tout sur mon compte, je l'admets, c'est entendu... En revanche, voyons! promets-moi de ne pas

recommencer des éloges qui ne sauraient me plaire. Nous nous sommes rendu mutuellement des services, ne l'oublions, si tu veux, ni l'un ni l'autre; mais qu'il n'en soit jamais question entre nous... Consens-tu?

— Soit, répondit Gérard; j'impose silence à ma gratitude; je la condamne, jusqu'à nouvel ordre, au mutisme le plus absolu.

— A la bonne heure!... Maintenant, faisons un tour de jardin. Je veux t'entretenir d'un sujet très sérieux. Si tu n'étais venu, j'allais te surprendre dans ta chambre.

Gontran passa son bras sous celui de Gérard, et les deux amis s'enfoncèrent dans les allées ombreuses, aspirant les fortes senteurs des verdures et des corolles humides. De gros nuages roulaient dans le ciel, mais la pluie ne tombait plus.

Le soleil allumait des diamants sur les feuilles et des facettes sur la mer. Parfois il s'éteignait; comme un grand œil de cyclope qui se ferme, et une ombre immense courait sur le paysage et, très loin, des faisceaux de rayons rose-feu, glissant dans les trouées d'azur, plongeaient obliquement dans les flots. Les statues de marbre s'enlevaient, éclatantes, sur les fines pelouses, et dans le petit lac endormi sous les branches traînantes des saules et des

micocouliers, les cygnes, aussi blancs que les statues, glissaient, majestueux.

Le marquis s'arrêta tout à coup.

— Que penses-tu d'Henriette? demanda-t-il sans détours.

Gérard, se croyant deviné, sourit.

— Je la trouve adorable, répondit-il avec chaleur.

— N'est-ce pas? Elle est même d'une beauté rare.

— Incomparable, Gontran. Nous avons vu, dans nos voyages, tous les types de beauté; dans les musées européens toutes les femmes célèbres par leurs charmes; eh bien, fouillez dans votre souvenir, évoquez ces images fameuses, rapprochez-les, je ne dirai pas seulement du visage, mais de toute la personne d'Henriette, et prononcez-vous. Il n'en est pas une qui ne souffre du parallèle. A la finesse des traits, Henriette joint la physionomie, qui complète la séduction. A l'élégance des formes, elle ajoute cette grâce souveraine qui transporte d'enthousiasme. Henriette, Gontran, est une femme admirable; et certainement la vieille Grèce, qui déifiait les compagnes de Vénus, l'eût adorée.

— Elle m'a paru de tous points charmante.

— Délicieuse! exquise!... Elle est le sourire, la poésie, le bonheur!...

— J'ai cru remarquer en elle une certaine vivacité de sentiments...

— A rendre son mari fou d'amour!

Gérard ne tarissait pas. Toutes les qualités, il les attribuait à la jeune fille, fâché que le nombre en fût si restreint. Ses pensées avaient la gaieté sémillante des papillons diaprés et des abeilles au corselet d'or qui voltigeaient de calice en calice, dans une harmonie de couleurs et de parfums, parmi les gouttes d'eau posées sur les pétales comme des pierreries.

— Je suis fort aise, dit Gontran, qu'Henriette soit appréciée de la sorte par son ami d'enfance.

Gérard sentait une douce joie se répandre dans tout son être.

— Si riche que soit notre langue, ajouta-t-il, elle est encore trop pauvre pour exprimer la pureté de linéaments, la fraîcheur de coloris de la compagne de mes tendres années. La Tour seul eût pû rendre, dans un de ses merveilleux pastels, la délicatesse et le velouté de cette chair d'une blancheur rosée où le sang pousse la vie à flots.

Le marquis d'Aubrelle, qui n'aimait pas l'encens brûlé pour lui, le respirait avec un

plaisir manifeste, maintenant qu'il s'agissait d'Henriette.

— Puisque tu fais un tel cas de son mérite, dit-il d'un ton grave, tu ne t'étonneras point que je veuille l'épouser.

Cette confidence inattendue étourdit Gérard, qui pâlit affreusement.

— Quoi ! balbutia-t-il, sérieusement, vous...?

— Oh ! répliqua le marquis sans remarquer la pâleur de Gérard et se méprenant sur les causes de sa stupéfaction, tu vas, sans doute, m'objecter sa naissance?... Mais, mon cher, tu le sais, je ne suis pas entiché de vieux parchemins ; je ne suis pas une momie mérovingienne ; je ne m'ancre pas désespérément au passé ; j'étudie la pensée humaine dans ses transformations progressives ; j'appartiens à mon siècle, moi !...

Le marquis, en verve, ne s'apercevait pas que Gérard avait les traits convulsés et qu'une vive douleur, à grand'peine contenue, allumait la fièvre dans ses veines.

C'était son premier moment de gaieté depuis la mort de sa mère.

— Quatre-vingt-neuf, poursuivit-il, a passé son niveau sur les fronts altiers... Il a transformé le serf en homme, mis la lumière dans les cerveaux, le contrôle dans l'Etat... Très

bien, je m'incline... j'applaudis même, car je suis le partisan déclaré de toutes les réformes nécessaires, de toutes les solutions mûres .. N'ai-je pas vu, du reste, la Suisse et l'Amérique, sans omettre la République d'Andorre, qui, parfois, est assez réactionnaire pour une république ?... Donc, ami Gérard, rejetant de stupides préjugés de race pour me conformer aux mœurs de mon époque, je demande, moi, marquis Gontran d'Aubrelle, la main d'Henriette, fille de pêcheur... Voyons, qu'en penses-tu ?

Gérard, qui devait tout à Gontran, n'eut pas la force de lui révéler son amour, car il voyait que le marquis aussi aimait Henriette. Il refoula donc ses sentiments au plus profond de son cœur et, la mort dans l'âme, loua ce mariage qu'il ne pouvait maudire...

— Vous faites bien, murmura-t-il d'une voix tremblante d'émotion; Henriette est digne de vous.

Il lui semblait, en prononçant ces mots cruels, qu'ils lui déchiraient les lèvres.

— Ainsi, tu m'approuves ? insista Gontran.

Gérard souffrait horriblement. On lui eût rivé un cercle de fer rouge au front, qu'il n'eût pas souffert davantage.

— Oui, dit-il, si bas, qu'il eût été difficile

de saisir sa réponse sans une inclination de tête.

— En conséquence, reprit Gontran, je vais au Colombier, chez la comtesse de Farguy, faire ma déclaration. M'accompagnes-tu ?

Gérard sentait les idées lui échapper. Il porta les deux mains à ses tempes :

— Merci... non... non... bégaya-t-il, je... ne peux pas...

Et il cherchait un prétexte, ne sachant ce qu'il voulait dire.

Le marquis, alors, s'aperçut de l'altération de sa voix et de son visage :

— Mais, qu'as-tu ? s'écria-t-il, serais-tu malade, mon ami ?

— Un peu de fièvre... balbutia Gérard. Hier, je me suis mouillé... j'ai pris froid. . et... je grelotte, maintenant .. Oui. . c'est cela... j'ai froid... j'ai très froid...

Et, vraiment, il grelottait, ses dents s'entre-choquaient; c'était pitié de le voir, secoué de frissons, haleter d'une haleine sifflante.

— Rentrons vite, dit Gontran, qui se rappela tout à coup sa pauvre mère... Qu'au moins je te conserve, toi, mon ami !... Viens, je te soignerai, je te guérirai... Viens, appuie-toi sur mon épaule... Non, se reprit-il, je suis fort, je te porterai, plutôt.

Joignant l'acte aux paroles, le marquis d'Au-

brelle enleva Gérard dans ses bras robustes et, tout courant, le porta dans sa chambre, le déshabilla comme un enfant et le coucha dans son lit bassiné.

De chauds breuvages provoquèrent bientôt une abondante transpiration, et l'infortuné malade exprima le désir d'être seul.

— Allez maintenant auprès d'Henriette, dit-il au marquis en s'efforçant de sourire ; moi, je vais dormir.

Gontran sortit sur la pointe du pied.

Resté seul, Gérard sanglota.

— Dormir!... s'écria-t-il d'un ton amer ; il a cru que j'allais dormir!...

Le malheureux se tordait sur sa couche.

— Ah ! ce n'est pas le sommeil, continua-t-il d'une voix âpre, c'est la mort que j'appelle de tous mes vœux!... Hélas! hélas ! pourquoi m'avoir tiré des flots ?... Mieux valait mille fois me laisser au gouffre que me rendre à la vie pour me prendre Henriette!...

Il avait saisi ses draps à poignée et les mordait pour étouffer ses cris.

— Maudit destin ! grommela-t-il, les dents serrées ; devoir tout à l'homme qui vous crève le cœur, qui vous vole votre amante!... Lui sourire au lieu de le tuer!... S'aliter comme un poltron, au lieu de le coucher dans la tombe!...

Gérard avait l'air égaré. De fauves éclairs sillonnaient les profondeurs de ses yeux bruns.

— Oh! quelle jalousie atroce! quelle passion enragée! s'écria-t-il dans le paroxysme du désespoir. Qu'ai-je donc fait à cet homme pour qu'il me torture ainsi?... Je vivais dans la quiétude, pauvre, mais sans ambition... Il vint m'éblouir par l'attrait magique de visions chatoyantes; il me donna des goûts et des besoins d'homme riche que, sans lui, je ne pourrais satisfaire; me combla de faveurs qui me lient à sa personne mieux qu'un serment... Et maintenant qu'il m'a fermé la bouche et rivé des fers d'esclave, maintenant il vient, le front haut, la voix doucereuse, me dire qu'il convoite et veut épouser la femme que j'aime! Il me dit cela, et je l'approuve! et je le pousse dans les bras d'Henriette! et je le remercie presque de l'honneur qu'il me fait en se mariant à ma place... Je commets cette lâcheté, moi, Gérard, par scrupule... par bêtise!... Misérable amitié, tu n'es qu'un mot! Une seconde suffit pour te changer en haine féroce, mortelle!... Oh! quand pourrai-je assouvir ma vengeance... frapper, frapper au cœur, à mon tour!...

Et il frappait de ses poings fermés en proférant cette menace.

Dans sa grande affliction, il oubliait qu'ayant

tenu secret son amour pour Henriette, son bienfaiteur l'ignorait absolument. Certes, s'il l'eût soupçonné, le marquis Gontran d'Aubrelle, plutôt que d'être le rival de Gérard, eût tout sacrifié pour son ami. Du reste, encore rien n'était perdu, Henriette, qui n'avait pas ses raisons, à lui, pour se taire, parlerait peut-être...

Cette idée tardive calma un peu Gérard. L'espérance lui revint et, par une suite logique d'ingénieuses déductions, bientôt, dans son esprit, l'hypothèse acquit de la consistance, la conjecture devint certitude.

— Oui, sans aucun doute, la jeune fille parlerait.

Ainsi, mutuellement, Henriette et Gérard se renvoyaient les confidences difficiles.

Sottise humaine!

IX

JE SERAI MARQUISE...

Gontran d'Aubrelle marchait, pensif, dans le paysage inondé de lumière La forêt, immobile, retentissait de doux chants. Notes perlées, roulades veloutées, trilles éclatants, montaient en larges vibrations dans les rayonnements de l'azur. Parfois, des cris aigus comme des coups de sifflet s'élevaient du murmure des vagues, dominant le concert. Une petite brise, effleurant la mer bleue d'une aile aussi légère que les mouettes, tempérait l'ardeur du soleil qui ruisselait de feux.

Le marquis allait sans hâte dans cette réjouissance d'oiseaux, dans ce sourire de la nature.

Etait-il amoureux d'Henriette ? Non, pas encore. Nature réfléchie, il ne se donnait qu'à bon escient Mais il sentait qu'un jour il aimerait profondément cette femme qui, déjà, le charmait.

— Quel inestimable plaisir, se disait-il, après

tant de lointains voyages, de se reposer à son foyer, auprès d'une compagne aimée, dans une petite famille toute à soi, avec un ami de vieille date, dont les goûts sont les vôtres !...

Il se disait cela, mais avec une sorte de froideur qui l'étonnait lui-même, sans ressentir dans l'intimité de son être le chaud épanouissement d'un bonheur longtemps rêvé... Il avait de la mélancolie sans réussir à s'en expliquer la cause. Etait-ce parce qu'il laissait Gérard malade? Oui, peut-être... Cependant, il y avait autre chose... une sensation bizarre, un trouble indéfinissable, un fantôme entrevu...

Singulier contraste ! alors qu'à ses yeux éblouis tout resplendissait sur sa route, une espèce de brouillard flottait dans son cerveau ; tandis que tout palpitait d'une vive allégresse, il éprouvait un serrement de cœur.

Un navire filait à l'horizon. Tout de suite il lui rappela le sien, son naufrage, les cadavres jetés à la côte, et surtout celui de son maître d'équipage...

Oh ! cette tête hideuse dressée sous le clair de lune, il ne pouvait se l'arracher de l'esprit... Pauvre Tom !... Il songea ensuite à son excellente mère, trépassée dans ses bras... à son enterrement et à celui des neuf matelots rendus par les vagues... au bruit sourd des pelletées

de terre sur les cercueils... Mais l'enterrement des matelots et le décès même de sa mère ne se reproduisaient qu'à l'arrière-plan de sa mémoire, comme une vision grise. Le souvenir saillant, vigoureux de dessin et de couleur, précis en ses moindres détails, c'était la tête, emmêlée de fucus et de coquilles, de son maître d'équipage... Pour la seconde fois cette horrible image de mort s'imposait à sa pensée occupée d'Henriette.

Gontran réagit sur lui-même.

Le navire s'éloignait lentement. Quelle était sa destinée ? Echouerait-il ? arriverait-il à bon port ? Gontran en faisait une allégorie du mariage. Il le regarda disparaître.

— Question de chance ! murmura-t-il.

Aussitôt, par un enchaînement baroque d'idées, il se souvint de toutes les unions mal assorties que lui avait autrefois citées la comtesse de Farguy pour lui prouver la nécessité du divorce, son thème de prédilection. Le nombre en était si considérable, qu'en se donnant la main, les couples eussent entouré toute l'île.

Et notez que la bonne vieille dame parlait de ceux-là seuls qu'elle avait connus !

Elle prétendait qu'en remontant au déluge, elle pourrait former une chaîne de forçats du

mariage qui ferait six fois le tour de la terre !...

Le tour de l'île d'Oleron, c'était déjà bien satisfaisant; on pouvait s'en contenter. Une superficie de vingt-sept kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de sept à huit mille mètres, n'est point à dédaigner.

Le marquis d'Aubrelle se livrait à ces réflexions lorsqu'une bouffée d'air balsamique lui remit en mémoire l'étymologie du nom de l'île.

Oleron, de tout temps si fertile et dont Mazarin vantait les agréments à ses nièces, s'appela d'abord Ularius, puis Olaris, et enfin Oleron : *de insulæ Olerum* ; c'est-à-dire, île des herbes odoriférantes, potagères et médicales. « Les médecins, écrit messire Marc-Antoine Le Berton, chevalier-seigneur, baron de Bonnemie, les préféraient à celles des autres pays, à cause de leur bonté et de leur vertu ; et c'est la véritable étymologie du nom. Les auteurs qui ont parlé autrement ont erré. »

Dans la disposition d'esprit où se trouvait Gontran, les idées lugubres devaient vite reprendre le dessus.

Il se demanda si l'île n'était point exposée à disparaître, comme sa voisine Antioche, sous la formidable action des flots qui la minent et l'envahissent sans cesse.

Au premier siècle de notre ère, et jusqu'au moyen âge, elle était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui : Pline le Naturaliste, Sidonius Apollinaris, Strabon, Ptolémée et plusieurs chartes nous l'apprennent. Au cours d'une enquête de Turbe, faite sous Philippe de Valois, en 1335, cent témoins déposèrent qu'en leur enfance un simple fossé, facile à franchir à l'aide d'un bâton, isolait l'île. Un certain seigneur de la Marlière traversa même, *pour ne pas se mouiller les pieds*, rapporte son fils, le pertuis de Maumusson sur une *carcasse de cheval* arrêtée en travers d'un « courant d'eau qui y restait en basse marée ».

« Quant aux causes qui l'ont séparée du continent, écrivait, en 1826, M. Le Terme, alors sous-préfet de Marennes, sans recourir à ces éruptions volcaniques et sous-marines admises par le père Arcère et que semblent rejeter tous les caractères géologiques, ne pourrait-on pas y reconnaître l'effet aussi simple que naturel de l'action violente et continue de la mer sur la portion du littoral actuellement occupée par le passage de Maumusson ?

«... Il demeure incontestable que tout le bassin de la Seudre, comme celui de Brouage, ont été autrefois couverts par la mer et formaient de vastes baies que l'apport et le dépôt des

vases ont successivement resserrées aux lits actuels du Hâvre et de la Seudre. La masse énorme des eaux de ce dernier bras de mer, en rencontrant et minant, pendant une longue suite de siècles, la langue de terre qui lui fermait l'embouchure directe à la mer, a dû nécessairement la creuser et la rétrécir de ce côté.

« Du côté opposé, à raison de l'avancement de la côte d'Arvert, au sud, et de celle d'Oleron, vers le nord, cette même langue de terre formait un enfoncement, un golfe où la mer venait se briser avec d'autant plus de fureur. Si donc sa violence a fini par corroder, enlever et redresser en quelque sorte les angles saillants de la côte au sud et au nord, n'est-il pas plus que probable que la portion de cette même côte, heurtée et minée à la fois intérieurement par la Seudre et extérieurement par l'action irrésistible de la vague de l'ouest, se sera entièrement ouverte et aura donné naissance en même temps au pertuis de Maumusson et à l'île d'Oleron. »

L'événement, supposait le marquis d'Aubrelle, avait dû se produire aux siècles de la République romaine.

Mais sa noire pensée le reportait surtout aux époques sanglantes, retraçant à son esprit les scènes de carnage des pirates du nord, Saxons et Normands, ces « loups furieux que la famine

avait chassés du gîte paternel » ; ces brigands qui « se firent rois de la mer, parce que la terre leur manquait ». En 820, treize vaisseaux montés par ces rameurs infatigables, « coururent trois cents lieues de côtes et se remplirent de tant de butin, qu'ils furent obligés de relâcher les captifs qu'ils avaient faits ». (Michelet.)

Aux atrocités commises par les farouches adorateurs d'Odin, s'ajoutèrent les désastres des guerres de religion.

Que d'ossements sous le sable de l'île !...

En 1548, les principaux habitants, qui avaient embrassé le calvinisme, se révoltèrent contre Henri II. En 1557, les protestants de Saint-Pierre enlevèrent la grosse cloche de l'église paroissiale, du poids de 2,500 livres, la firent vendre à la Rochelle et, avec le produit de la vente, achetèrent quatre pièces d'artillerie. Dès lors, tous les maux fondirent sur l'île... Messire Le Berton, qui raconte — avec beaucoup de partialité — les combats, meurtres, pillages, descentes des Rochellais, etc., dit que, poussés par l'esprit du diable, les calvinistes « s'étudiaient à en prendre la figure par leurs déguisements ; car ils portaient tous des bonnets de peau de chèvre, avec tout leur poil... » A l'aspect de ces terribles bonnets, paraît-il, tremblait le pauvre peuple. Les femmes étaient féroces.

Le 24 février 1598, Jean Daniel, curé de Saint-Pierre, et ses paroissiens, sévirent contre plusieurs de ces viragos « pour leurs insolences commises dans l'église, qui avaient été à tel point que Judith Marchand fit des ordures dans le bénitier ».

Interrompues par l'édit de Nantes, ces calamités reprirent en 1621 et durèrent jusqu'en 1628.

La chute de la Rochelle mit enfin un terme à cette épouvantable anarchie.

Quatre-vingts ans de guerre civile !... Quels flots de sang avaient coulé de part et d'autre ! Que de familles en deuil !...

Partout le spectre de la désolation...

Partout la mort !...

Telles furent les préoccupations du marquis Gontran d'Aubrelle jusqu'au village du Colombier.

Le jeune homme releva tout à coup la tête à l'aspect de la poétique demeure de la comtesse, — un gothique manoir dans les volubilis et les pois de senteur, — passa la main sur son front pour en dissiper les nuages et sourit comme un malade que délivre le réveil d'un fatigant cauchemar.

Il aperçut Henriette qui, de sa chambre, l'observait curieusement.

La jeune fille attendait Gérard ; mais, à l'air radieux de Gontran, elle devina que sa visite était pour elle, et son cœur bondit.

Mme de Farguy se douta de quelque chose. Sa bonne figure encadrée de cheveux blancs exprimait une douce satisfaction.

— Bonjour, chère comtesse, dit Gontran en lui baisant la main.

— Ah! c'est bien à vous, s'écria-t-elle, d'être venu me voir, de ne pas oublier la vieille paralytique immobilisée sur son fauteuil...

— L'amie fidèle de ma mère... interrompit-il d'une voix émue.

— Et la vôtre, Gontran, ajouta-t-elle d'un ton grave. Votre présence me réjouit toujours ; je suis touchée aux larmes des devoirs que vous me rendez, mon enfant...

Elle reprit sa physionomie enjouée.

— Mais... je ne sais pourquoi... reprit-elle avec malice, je ne vous ai pas aujourd'hui la même reconnaissance... Non... Il me semble que vous êtes ici pour une autre... dont je ne suis pas jalouse, du reste, quoiqu'elle soit une terrible rivale, bien faite pour prendre ma place dans votre affection...

— Personne, comtesse, ne prendra votre place, répliqua Gontran : vous avez celle qu'occupait ma mère.

— En plein cœur, alors ?... Et l'autre, où la mettez-vous ?

— Oh ! elle se logera d'elle-même !...

— Très bien, mon fils. L'amour a des ailes, il est volage, il se fixe rarement... on ne saurait d'avance lui préparer un nid... Il est le caprice, la fantaisie, le tourment... Une fois sur cent mille, le bonheur...

— Vous serez toujours sceptique, chère comtesse.

— Hélas ! j'aurais préféré croire... Mais ne nous égarons pas dans les digressions... chacun son lot... Ainsi, vous êtes venu pour Henriette ?

— Rien n'échappe à votre perspicacité.

— Bon ! bon ! parlons de vous... et d'elle.

— Je ne demande pas mieux.

— C'est assez naturel. Donc ?...

— J'apporte une réponse à Mlle Henriette, que je n'ai vue depuis longtemps.

La comtesse eut un petit rire moqueur.

— Bah ! s'exclama-t-elle ; êtes-vous déjà tellement épris qu'un jour passé loin d'elle vous paraisse trop long ?

— Mais, excellente amie, répliqua Gontran, vous vous rappelez ma dernière visite ?... C'était au lendemain de l'enterrement de ma vénérée mère.., Eh bien, je n'ai pas vu depuis Mlle Henriette.

— Pas même hier? repartit-elle en attachant sur lui son clair regard.

— Non, je vous l'affirme sur ma parole de gentilhomme, répondit Gontran, qu'étonnait cette bizarre insistance.

Convaincue de la sincérité du marquis, la comtesse ressentit une douloureuse commotion, qu'aussitôt elle dissimula sous une apparence de gaieté :

— Allons! ajouta-t-elle, ne prenez pas mes badineries au sérieux... Vous aimez Henriette?... Dites-le lui... Peut-être l'ignore-t-elle?

— C'est probable.

— Tant mieux!

A peine avait-elle inconsidérément lancé cette réplique, qu'elle se mordit les lèvres.

— Tant mieux, reprit-elle... parce qu'il vous est réservé le double plaisir, à vous de le dire, à elle de l'entendre... Et, tenez, continua-t-elle en apercevant Henriette dans l'embrasure de la porte, la voici; passez ensemble au salon et roucoulez vos confidences.

— Nous n'avons aucun secret pour vous, comtesse, affirma Gontran.

— J'ai besoin d'être seule, dit-elle d'un air rêveur.

Le marquis, aussitôt, se dirigea vers la

jeune fille et lui offrit son bras avec ses hommages.

Mme de Farguy branlait la tête en regardant disparaître ce couple d'une élégante beauté.

Dès qu'ils furent au salon, Gontran, avec sa franchise habituelle, aborda tout de suite le sujet de sa démarche :

— Henriette, dit-il, je vous ai promis une solution digne de vous et de moi : je viens vous la soumettre.

Un doux sourire glissa sur les lèvres de la jeune fille.

— La meilleure, me semble-t-il, continua le marquis... c'est le mariage.

Henriette palpitait, l'œil brûlant.

— Je vous offre donc, poursuivit-il, ma fortune et ma main, avec l'espoir que vous ne repousserez ni l'une ni l'autre.

Elle chancela, comme avait fait Gérard, à cette déclaration imprévue. Son cœur se prononçait pour son ami d'enfance, mais sa tête pour le marquis d'Aubrelle. Son imagination galopa. En une seconde, ainsi qu'en certains rêves, lui apparut tout un éblouissant avenir. Elle était séduite, elle, fille de pêcheur, par la situation de fortune et de rang social où la placerait cette

brillante union... Cependant, elle hésitait un peu, troublée, grisée, interdite...

— Acceptez-vous, Henriette? demanda Gontran avec une tendresse passionnée.

— Mais, monsieur le marquis, balbutia-t-elle... j'étais si peu préparée... je suis à tel point troublée par l'honneur que vous me faites...

Il lui prit ses doigts mignons, dont il baisa les ongles roses, et s'agenouillant à ses pieds :

— Voulez-vous réfléchir jusqu'à demain? interrogea-t-il d'un accent persuasif.

— Je ne sais vraiment que répondre, dit-elle très émue... Que pensera-t-on de moi si j'accepte?... Avez-vous communiqué vos intentions à votre ami?

— Oui, certes, et Gérard m'approuve fort.

— Ah!... il vous approuve?... murmura-t-elle, surprise.

— Cela vous étonne, Henriette?... Il m'a fait les plus grands éloges de vous, de votre beauté, qu'il admire; de vos sentiments, qu'il honore. Nulle femme, dit-il, n'est aussi digne que vous d'être marquise d'Aubrelle.

Henriette, visiblement ébranlée, hésitait encore. Les paroles de Gérard la décidèrent. Sans chercher à pénétrer la pensée délicate

qui les avait dictées au jeune homme, elle accepta l'offre de Gontran, lui témoignant, avec un délicieux embarras, combien la touchaient et sa déclaration et sa démarche.

Il l'attira sur sa poitrine, et... fut-ce hasard ?... en voulant la baiser au front, il rencontra sous ses lèvres la bouche de la jeune fille.

Le marquis d'Aubrelle eut une vision qui lui fit oublier celles qui l'avaient harcelé durant sa route. Il éprouvait par tout le corps un bien-être ineffable, quelque chose comme une caresse idéale, une ardente éclosion d'amour...

— Je suis trop heureux pour parler, dit-il. Je reviendrai demain... Au revoir, Henriette, je m'en vais avec votre image adorée dans le cœur...

Il alla prendre congé de sa vieille amie, qui lui serra les mains avec effusion.

— Revenez tous les jours, lui recommanda-t-elle d'une voix altérée.

Il partit.

Henriette courut à sa chambre et souleva les rideaux de sa fenêtre. Gontran se retourna, lui sourit, envoya du bout des doigts un dernier baiser dans une salutation et disparut derrière un pli du sol.

La jeune fille se prit alors la tête à deux mains,

rit comme une folle, puis éclata tout à coup en sanglots.

Gérard, resté seul, avait pleuré de rage.

Henriette pleurait de joie.

— Je serai marquise !... s'écria-t-elle d'une voix vibrante, d'un air triomphant.

Les impressions du cerveau dominaient toujours en elle les impressions du cœur.

— Ce bon Gérard !... quelle générosité de sentiments !... Voilà le véritable amour ! soupira-t-elle avec une reconnaissance fortement mélangée d'égoïsme... Oh ! du reste, ajouta-t-elle, un amour d'enfance... C'était plutôt de l'amitié... avec quelque exagération de tendresse.

Blottie dans un fauteuil bas, les jambes croisées et les mains jointes sur son genou, Henriette plongeait un regard dans sa vie.

— Une petite coureuse, ramassée sur la plage, devenir marquise !...

Elle avait des tressaillements de plaisir, des transports d'allégresse.

— Eh bien ! poursuivit-elle en redressant la tête, qu'ont de plus que moi les filles titrées ?... J'ai reçu la même instruction avec moins de préjugés et plus de libres recherches ; j'ai les mêmes principes, les mêmes manières...

Que me manquerait-il pour être leur égale ?...

Leur noble origine?... Mais qui demande au papillon, dont les couleurs brillantes s'irisent au soleil, de quelle chrysalide il est sorti?... Il vient au jour des imbéciles dans les couches royales : valent-ils le bâtard abandonné qui se fait un nom célèbre ?...

Henriette se renversa sur son fauteuil, dans une posture méditative.

— Elles ont la fortune, reprit-elle, c'est vrai; mais...

La jeune fille se leva, sous l'impulsion d'une pensée d'orgueil, et se plaça devant une grande glace, de trois quarts, faisant saillir ses admirables formes dans un hardi mouvement de corps.

— Mais, acheva-t-elle fièrement, combien ont ma beauté?...

Un moment elle conserva cette superbe attitude de défi. Ses yeux étincelaient dans le velours des cils, comme deux étoiles jumelles dans les profondeurs d'une nuit sombre; ses narines aux ailes délicates se dilataient, frémissantes; ses lèvres se relevaient aux commissures, semblables aux pétales humides d'une fleur de grenadier; sa gorge ondulait, accusant des trésors de grâces sous l'étoffe légère du corsage.

D'un geste nerveux, elle dénoua sa splendide

chevelure, qui tomba lourdement en masses luisantes d'un noir bleuté. Au même instant, un rayon de soleil, tamisé par les rideaux, l'enveloppait d'une lueur fauve.

Henriette sourit à son image. Elle était ravissante.

— Ah! murmura-t-elle, Mme de Farguy me vantait ses cheveux!... Et les miens?... Je pourrais m'en vêtir!...

Ils lui descendaient aux jarrets.

— Ah! ah! comtesse, poursuivit elle gaiement, vous disiez hier qu'il était bon d'entrer dans le mariage par la porte de votre amie?... Eh bien, j'y passerai par cette porte, et sous le même nom, et sous le même titre... Moi aussi, je serai marquise d'Aubrelle!...

Elle rassembla dans ses deux mains son abondante chevelure, la tordit et l'enroula sur sa nuque, souriant toujours.

Le souvenir de Gérard lui revint. Elle aurait bien voulu lui tenir ses promesses. Mais comment?...

— On verra! dit-elle d'un air et d'un ton énigmatiques.

Et de longues perspectives, d'où s'élevaient au ciel des gazouillements mystérieux, s'ouvrirent devant sa pensée, sur l'azur infini...

— Je serai marquise!... je serai marquise!... répétait-elle tout haut, de sa voix mélodieuse.

Et continuellement cette phrase revenait, comme un motif de valse, dans son esprit plein d'idées sautillantes.

Elle descendit communiquer son bonheur à sa noble hôtesse, qui, préoccupée, écouta sans l'interrompre.

Toute à sa joie, Henriette ne s'aperçut point de cette anomalie dans les habitudes de la bonne vieille, ordinairement très expansive.

— Qu'en pensez-vous, chère comtesse? demanda-t-elle sans se douter qu'elle répétait l'interrogation de Gontran à Gérard.

— Pauvres enfants!... soupira Mme de Farguy.

Puis, se recueillant de nouveau :

— Je souhaite me tromper... pensa-t-elle avec inquiétude .. Oh! mais je l'interrogerai demain!... Je ne veux pas que deux vies soient brisées par ma négligence!...

Son fin sourire avait fui sa bouche décolorée.

X

LA TRAHISON D'HENRIETTE

La vieille comtesse eut le sommeil agité, traversé de cauchemars. Tous les époux mal assortis dont elle se plaisait à faire l'énumération, défilèrent par couples autour de son lit et vinrent s'asseoir, grimaçants, sur sa poitrine angoissée.

Deux, plus forcenés que les autres, se livrèrent, debout à ses côtés, à une interminable scène de pugilat, puis, soudain, pris de vertige, exécutèrent sur son corps une danse échevelée.

Aussitôt réapparurent tous les autres couples, qui la trépignèrent dans un galop infernal... Mme de Farguy fit un tel effort pour se dégager, qu'elle se réveilla. Une sueur froide lui coulait du front. Elle se dressa sur un coude, l'air hagard, tout oppressée, et promena ses mains sur sa couverture pour bien se convaincre que son émotion était le résultat d'un rêve.

Une clarté d'aube filtrait à travers les per-

siennes et les épais rideaux. La comtesse sonna. Décidément il lui fallait, pour la paix de sa conscience, une explication nette, catégorique. Elle devait la vérité tout entière au fils de son amie et, dût-il en souffrir, elle la lui dirait.

Dès que sa femme de chambre l'eut habillée, la comtesse se fit rouler auprès d'Henriette, qui dormait, le visage rose dans la blancheur de ses draps, les cheveux frisottés sous la dentelle de son bonnet, la bouche épanouie comme une fleur rouge de géranium au fond de laquelle seraient enchâssées des perles fines. Parfois, un souffle plus fort gonflait son sein et dilatait ses narines, de légers soubresauts secouaient son beau corps de vierge, et le sourire montrait quelques perles de plus...

— Elle rêve aussi, pensa la comtesse ; mais de qui rêve-t-elle ?

Henriette sentit que quelqu'un était là. Brusquement elle ouvrit les yeux.

—Ah ! c'est vous, madame ?... interrogea-t-elle avec inquiétude... Déjà levée ?... Seriez-vous malade ?...

— Non, mon enfant, répondit la comtesse, et je suis sans excuse d'interrompre votre sommeil... tout peuplé d'agréables songes, je crois ?...

La jeune fille eut une vive appréhension, qu'elle couvrit d'un masque indifférent.

— Ai-je parlé ? demanda-t-elle sans apparence de trouble.

— Oh ! du tout; seulement vous aviez une telle expression de béatitude !... Je jurerais qu'il y avait un bel amoureux devant votre sourire.

Henriette, rassurée, détendit ses traits.

— Ma foi, oui ! je rêvais, dit-elle avec calme; mais... c'est curieux... je ne me rappelle plus rien... il ne me reste qu'un délicieux souvenir de la chimère envolée.

— Je regrette de vous avoir ravi quelques minutes de félicité, ma chère enfant... elles sont si rares dans l'existence !... remarqua Mme de Farguy d'un ton sentimental nuancé de scepticisme.

Puis, se soulevant sur les poignets, elle rehaussa son torse contre le dossier de son fauteuil.

— Tenez ! ajouta-t-elle, c'est précisément à la préoccupation de votre bonheur que vous devez ma visite matinale.

Henriette attendit, intriguée par ce début.

— Oui, mignonne, poursuivit la comtesse, je voudrais que vous fussiez une marquise d'Aubrelle aussi parfaitement heureuse que la dernière. Pour cela, vous le savez, certaines conditions... certaines garanties... sont indis-

pensables... Voulez-vous me promettre une confession sincère ?

Henriette rougit un peu.

— Interrogez, madame, répondit-elle.

Fixant sur la jeune fille un regard aigu, Mme de Farguy l'attaqua subitement, comme on porte un coup droit.

— Je serai franche, Henriette, dit-elle : je redoute que vous donniez votre main à qui n'appartient pas votre cœur.

Henriette eut dans les yeux une lueur froide d'acier poli.

— Voilà ce qui vous préoccupe, madame ? répliqua-t-elle d'une voix assurée.

La vieille inclina sa tête blanche.

— Vous aviez un rendez-vous avant-hier? reprit-elle en appuyant sur chaque mot.

— Oui, madame.

— Et ce n'était point avec le marquis d'Aubrelle.

— Non, madame, c'était avec Gérard, mon ami d'enfance et l'ami de M. Gontran.

Une expression de douce surprise anima la physionomie de la comtesse.

— Nous avons fait une bonne promenade au bord de la mer, poursuivit la jeune fille, comme nous en faisions autrefois chaque jour et comme, j'espère, nous en ferons souvent encore.

— Bien ! bien ! chère belle, dit la vieille, en-

chantée... Je vous prie de me pardonner ce coup d'œil dans votre conscience... Gontran est un peu mon fils et, vous comprenez, je souhaite l'assurer, autant que possible, contre les risques du mariage... Une Compagnie d'assurances à fonder !... ajouta-t-elle en se reprenant à sourire.

Henriette lui tendit la main.

— Oh ! madame, soupira-t-elle avec des inflexions séduisantes, confondez-nous dans la même affection ; soyez notre mère à tous deux !...

Mme de Farguy l'attira sur sa poitrine et la baisa tendrement au front.

— Chère Henriette, dit-elle, soyez toujours une digne épouse pour Gontran, et mes bénédictions ne vous manqueront pas.

Rassurée par la déclaration de la jeune fille, Mme de Farguy, dont la pénétration habituelle fut mise en défaut par tant de candeur, jugea tout à fait inutile de signaler à Gontran une innocente promenade qu'il eût trouvée très naturelle.

Et pourtant, — que de fois, hélas ! la destinée de l'homme dépend d'un seul mot ! — si la comtesse eût parlé, peut-être le marquis eût-il deviné la véritable cause des singularités de Gérard.

Alité depuis trois jours, le malheureux, qui

recevait toutes les confidences de son bienfaiteur, se cachait sous les couvertures pour ne pas hurler de rage. Il était devenu sombre, taciturne, irritable à l'excès. Chaque fois que Gontran l'approchait, Gérard fronçait les sourcils et détournait la tête.

Le marquis d'Aubrelle attribuait cette humeur noire à la violence du mal.

— Affection nerveuse, disait le médecin.

— Affection du cœur, imbécile ! pensait Gérard.

Et dans son esprit roulaient mille idées de vengeance.

— Rétablis-toi bien vite, lui répétait Gontran, qui le soignait en ami dévoué ; je ne saurais être heureux quand tu souffres... et ta maladie est en ce moment le seul obstacle à mon bonheur... Tu verras quelle place nous te ferons à notre foyer !... Car, après mon mariage, nous vivrons encore ensemble, marchant côte à côte à travers les fêtes et les plaisirs... Mais tu seras toujours libre... Tu habiteras dans notre hôtel un pavillon indépendant... A ton choix, tu auras la vie de garçon ou de famille... Nous serons trois à nous aimer. . puis quatre... puis...

Le marquis souriait pendant que Gérard, le

visage caché dans ses draps, grommelait de furieuses menaces.

— Il lui faudrait un autre séjour et des distractions, dit un matin le docteur.

Gérard, cette fois, fut de son avis... Pour quelques semaines, c'était la délivrance... Ensuite, selon les événements, il prendrait telle ou telle décision.

Il partit pour Séville.

Gontran supposait qu'au grand soleil d'Espagne s'éclairerait l'imagination ténébreuse de Gérard. Il se disait qu'à Séville, dans la fraîcheur des patios dallés de marbre où frémissent comme des ailes les éventails ouverts, où retentissent les castagnettes et les guitares, il se dériderait aux pieds des Andalouses dont les reins ont des souplesses de panthère et les yeux noirs la profondeur vertigineuse de l'infini.

Mais Gérard regarda passer les Sévillanes, si jolies sous la mantille, si provocantes dans leurs allures; il écouta les joyeuses sérénades, traversa les divertissements de cette vie insouciante, respira cette atmosphère chaude, dont les parfums troublants excitent à l'amour... et il n'éprouva que de l'ennui...

Après plusieurs mois de farouche isolement, Gérard revint avec ses idées de représailles.

Durant son séjour en Andalousie, sa pensée avait sans cesse tourné dans le même cercle. De parti pris il avait irrité ses souffrances, n'admettant nulle excuse à ce qu'il appelait la trahison de Gontran et d'Henriette, sourd à la voix qui, du fond de sa conscience, lui criait son injustice aux heures de calme. Plus son erreur le rendait malheureux, plus il s'entêtait à la garder. Il trouvait un âpre plaisir à ses tourments, peut-être parce qu'il les devait plus à son amour pour Henriette qu'à son aversion pour le marquis. Les cerveaux les mieux équilibrés ont de telles extravagances.

A Marennes, Gérard écrivit ce billet, très étudié dans son laconisme :

« Chère amie d'enfance,

« J'arrive, et c'est toi que je veux revoir la
« première. Pour ne pas se rouvrir dans la
« villa d'Aubrelle, mes vieilles blessures ont
« besoin du baume de ta parole. J'invoque
« ton secours, ô toi que j'appelle du doux nom
« de sœur. Demain, à trois heures, je serai à
« la grotte. Je t'y attendrai jusqu'au soir, sûr
« que tu viendras. »

Il relut attentivement ces lignes, en pesa tous les termes, et, n'ayant rien trouvé qui pût trahir la nature de ses sentiments

il signa, mit l'adresse et jeta le pli à la poste.

— Elle acceptera le rendez-vous, murmura-t-il avec un renflement de narines.

Et c'est avec la certitude de la trouver à la grotte de Gargantua qu'il s'y fit conduire en barque le lendemain. Elle n'y était cependant pas encore. Il attendit avec confiance. A trois heures un quart, il l'aperçut marchant d'un pas rapide. Gérard la regarda, troublé. Tout son sang lui reflua au cœur. Il paraissait très pâle dans l'ombre de la galerie... Une mystérieuse attraction émouvait ses sens .. de brûlants désirs lui montaient au cerveau... Il se roidit et ne bougea point.

Au-dessus des flots bleus, dorés à la crête, des nuages roses, poussés par des bouffées d'air salin, glissaient dans la splendeur du ciel. Le jeune homme leur sourit tristement.

Tout à coup, Henriette poussa un cri. Gérard l'enlaça d'une étreinte passionnée, la haussa jusqu'à ses lèvres, puis, soudain, le front creusé d'une ride, il détourna son visage et, sans effleurer de sa bouche la jeune fille interdite, il la laissa glisser à terre.

— Non, dit-il, je devrais te haïr !

Frappée de stupéfaction, elle le considéra de ses grands yeux noirs où tremblait une larme.

— Explique-toi, mon ami, dit-elle; en accourant saluer ton heureux retour, je ne supposais pas recevoir un tel accueil.

Il eut un éclat de rire déchirant comme un sanglot.

— Ah! tu ne me comprends pas? riposta-t-il... Et moi, crois-tu donc que je te comprenne?... Qu'es-tu? Comment te définir, à moins de te nommer Enigme?... As-tu un cœur, parjure!... Réponds, Henriette... Hier, tu prétendais m'aimer... Aujourd'hui, tu répètes à l'autre les mêmes mensonges... Et demain, sur qui se reportera ton affection?... Demain, sans doute, comme aujourd'hui, comme hier, tu n'aimeras que toi... toi seule, égoïste!... Celui qui toujours aura tes préférences, c'est celui dont la fortune te promettra le plus de plaisirs!...

Henriette se redressa fièrement.

— Mais, s'écria-t-elle, tu m'insultes, Gérard!... As-tu la fièvre? Es-tu fou? Voyons! mon ami, calme-toi, reviens à la raison.

— Le sang me bout dans les veines, c'est vrai, répliqua-t-il, mais toutes mes paroles expriment des pensées parfaitement mûres, que j'ai tournées et retournées plusieurs mois dans mon esprit... Tu te fâches parce qu'elles te déplaisent?... Tu prends des airs hautains à

la veille d'être marquise... Et puis?... Moi qui te connais d'enfance, je lève les épaules et dis son fait à la fille de pêcheur qui me paraît oublier aussi facilement son origine que la foi jurée.

Elle lui prit les mains, qu'il retira vivement.

— Cessons de jouer aux charades, dit-elle; que me reproches-tu?

— Ce que je te reproche?... Tu me le demandes?... As-tu donc oublié les promesses que tu m'as faites dans cette grotte, à la place où nous sommes!... « Je suis à toi! je t'appartiens! » m'affirmais-tu... Et vingt-quatre heures après, tu acceptais l'offre de mariage du marquis d'Aubrelle, et dans huit jours tu seras sa femme!...

— Mais, Gérard, n'as-tu pas toi-même approuvé cette union?

Il laissa tomber sur elle, de haut, un regard sarcastique.

— En effet... et tu ne t'es pas demandé pourquoi?... répondit-il d'un ton amer... et tu t'es hâtée d'y croire, parce que tes protestations d'amour n'étaient qu'imposture, hypocrisie!...

Il fit un geste écrasant.

— Comédienne, va! s'écria-t-il avec indignation.

Henriette pleurait.

— Gérard, mon ami !... supplia-t-elle.

— Ah ! poursuivit-il, les beaux rêves que j'avais faits !... Sans doute ils étaient trop beaux pour ne point susciter de jaloux. Mais fallait-il, hélas ! que les deux êtres que j'affectionnais le plus au monde me les broyassent dans le cœur ?...

— Gérard, tu te trompes.

— C'est toi qui me trompes !

— Gérard ! Gérard ! je t'aime toujours ! soupira-telle de sa voix musicale.

Le jeune homme eut un terrible accès de colère.

— Tu m'aimes, malheureuse ? riposta-t-il d'un ton énergique... Oh ! ne profane pas ce sentiment sublime qui nous grandit, nous épure, nous élève au-dessus de tous les êtres créés !...

-- Je t'aime, te dis-je ! répéta-t-elle avec passion.

— Mais lui ? repartit-il d'une voix saccadée... Tu ne l'aimes donc pas, lui ? Tu l'épouses donc sans l'aimer ?...

Il la repoussa d'une main brutale.

— Oh ! tiens, va-t-en ! continua-t-il, blême de rage, va-t-en ; car, s'il en était ainsi, tu serais la dernière des femmes, je te mépriserais !

Henriette, haletante, fixait sur Gérard ses yeux fascinateurs.

— Je l'aime, dit-elle, mais autrement et moins que toi

Elle s'approcha d'un mouvement de chatte caressante :

— Près de toi, Gérard, poursuivit-elle, je suis troublée jusqu'au fond de l'âme... Quand ta main frôle la mienne, quand ton regard me pénètre de son fluide irrésistible, une douce chaleur se répand dans mes veines et de délicieux frissons courent à la racine de mes cheveux...

Henriette frémissait, l'éclair aux prunelles, en prononçant ces ardentes paroles.

— Près de Gontran, ajouta-t-elle, j'ai le calme d'une sœur.

Et la flamme de ses yeux s'était soudainement éteinte à ces derniers mots.

Gérard eut une expression de joie diabolique. Il saisit Henriette et l'enleva de nouveau d'un puissant effort ; mais, cette fois, il la maintint à la hauteur de ses lèvres.

— Il peut être le mari, s'écria-t-il, moi, je suis l'amant !

La tête renversée sur l'épaule du jeune homme, les paupières mi-closes, elle le couvrait d'un long regard d'amour. Il y avait comme un rayon de lumière dans l'épaisseur de ses cils bruns.

Ivre de passion, Gérard l'étreignit à la faire

crier, puis, d'une bouche avide, la baisa follement au cou.

Sous ce baiser, qui fut presque une morsure, Henriette tressaillit comme sous l'empreinte d'un fer rouge.

— A toi pour l'éternité! murmura-t-elle, défaillante.

Le torrent gazouillait dans son lit, la mer expirait sur la plage avec d'harmonieux soupirs, et, dans la feuillée, des tourterelles roucoulaient en battant des ailes...

Deux notes suaves se fondirent dans ce doux murmure. On entendit deux voix langoureuses se répéter tout bas :

— Gérard!... Gérard!...

— Henriette, mon adorée!...

Les vagues, flambant au soleil comme un ruissellement de vivantes émeraudes, se roulaient sur le sable fin avec d'exquises modulations d'orgue, de voluptueuses mollesses semblables à des pâmoisons d'amour...

XI

LA VENGEANCE DE GÉRARD

Gontran d'Aubrelle n'avait plus rien à souhaiter : il aimait Henriette et s'en croyait aimé, le jour de leur mariage approchait, et Gérard était revenu radieux, avec sa belle humeur et sa bonne santé d'autrefois; guérison morale et physique attribuée par le marquis aux charmes des Andalouses.

Parfaitement heureux, Gontran d'Aubrelle voulut étendre son bonheur à toute l'île. De grandes affiches annoncèrent dans chaque village les réjouissances qui seraient données à l'occasion de ses noces. Toute la population y était conviée. On ne s'abordait plus, sur les routes et les places publiques, qu'en parlant des attraits du programme :

SEPT HEURES DU MATIN

SALVES D'ARTILLERIE

UNE HEURE

Mariage célébré par Mgr PIE dans la Chapelle de la Villa

DEUX HEURES

COURSES AUX ANES

QUATRE HEURES

Courses en sacs, mât de Cocagne, jeu du Baquet et du Colin-Maillard, avec têtes grotesques.

CINQ HEURES

BAL CHAMPÊTRE

HUIT HEURES

RETRAITE AUX FLAMBEAUX

Par la fanfare de la Rochelle avec le concours des sapeurs-pompiers de Saint-Pierre et du Château

DIX HEURES

FEU D'ARTIFICE DE RUGGIERI

Illumination féerique du Jardin, Feux de Bengale, etc., etc.

L'annonce de ces fêtes fit un tel bruit, que, la veille, un reporter parisien débarqua dans l'île. C'était un brave garçon aussi modeste que consciencieux. Il ne tenait qu'à lui d'être le lion de la journée. Il préféra garder sa liberté d'allures avec le plus strict incognito. Le marquis

d'Aubrelle lui-même n'apprit sa venue que le surlendemain, en lisant son article. Le numéro qui le contenait, colporté de maison en maison, se vendit à plusieurs milliers d'exemplaires. On le montre encore avec orgueil aux étrangers. On se le lègue de père en fils. Il fait partie des archives locales.

Reproduisons cette esquisse de mœurs qui tient à notre récit.

FÊTES DE LA VILLA D'AUBRELLE

LE RÉVEIL

« *Saint-Pierre d'Oléron, mardi matin.*

« Boum !

« — Hein ? plait-il? qu'est-ce donc ?

« Boum !...

« — Sommes-nous au Palais-Royal ?

« A peine réveillé, nous nous frottons les yeux, nous regardons, nous écoutons... Boum! boum! les coups se succèdent. Mais il n'est que sept heures, ce ne peut être le légendaire canon-bijou qu'allume le soleil à midi..... Nous ouvrons notre fenêtre, Saint-Pierre déroule son joli panorama sous nos regards. Alors, nous nous rappelons le programme des fêtes : *A sept heures, salves d'artillerie.*

« — Ah! ce que nous entendons, c'est. . c'est

l'artillerie?... Que voulez-vous? il ne faut pas lui en vouloir: elle ne se compose, à Saint-Pierre, que d'un seul canon, et le pauvre petit tonne le plus possible de sa voix de bronze, qu'il enfle comme un bébé criant à l'écho!...

« Un radieux soleil épanouit ses rayons d'or dans l'azur. Portes et fenêtres s'ouvrent à la claire lumière. Les gens lèvent le nez et regardent le ciel, la bouche souriante. Peu à peu, les rues s'emplissent d'un bourdonnement de ruche. Quelques ânes, qui doivent courir sur l'hippodrome, arrivent au trot. Les fouets claquent gaiement. Les drapeaux déployés aux façades flottent au souffle d'un bon vent de sud-est qui, balayant les nuages, siffle à travers les cheminées et nous garantit, à moins d'une saute imprévue, un de ces beaux jours où tout est joie et chansons dans la vibrante chaleur de l'atmosphère. Un immense soupir de soulagement, après les craintes de pluie, s'exhale des poitrines. L'allégresse est générale. Les élégantes, qui ne semblaient, depuis la veille, guère plus à l'aise qu'un fakir allongé nu sur des pointes de clous, préparent enfin leurs riches toilettes, merveilles de coupe et d'harmonie, que signeraient nos plus habiles faiseurs du bout de leurs ciseaux.

« Des hommes de corvée ont aplani deux

routes mettant Saint-Pierre et le Château, les deux chefs-lieux, en communication avec la pointe Gatseau. Attelés de vaches, les quelques chariots de l'île (il n'y a qu'une voiture, celle du marquis d'Aubrelle!) transporteront les petits pieds délicats.

NEUF HEURES

« Les paysans arrivent, la plupart en blouse. Ceux qui savent lire sont occupés à déchiffrer les enseignes, avec le mouvement de lèvres d'une bigote égrenant son chapelet.

« Les paysannes se promènent, très roides, pour ne pas froisser leurs atours ni déranger les plis symétriques contractés dans la grande armoire aux senteurs de lavande. Elles ont des jupes de couleur vive et des coiffes délicieuses, dont les rubans frémissent par derrière, pareils à d'énormes ailes de papillons.

« Tout ce monde va partir en troupe pour la villa d'Aubrelle.

« Monté sur un bon cheval, nous allons prendre de nouvelles notes au Château.

ONZE HEURES

« *Château d'Oléron.*

« Les pompiers défilent, superbes, tambour et clairon en tête, les ventres alignés, quoi

qu'on en dise. Leurs casques polis éblouissent. Ils passent, à la fois modestes et crânes, astiqués et brossés comme de vieux soldats. On se ferait la barbe dans chacun de leurs boutons.

ONZE HEURES UN QUART

« La fanfare de la Rochelle, qui vient de débarquer, défile à son tour. Alors, comme une vague suit la vague, la foule se précipite à flots pressés. De toutes les rues déborde la mer humaine. Elle afflue sur la route, déjà pleine d'un fourmillement de têtes, et s'écoule, rapide, houleuse, vers la pointe Gatseau.

« Dans les maisons, hâte excessive. Les dames, debout devant leur armoire à glace, mettent la dernière main à leur toilette. Elles sont excitées, nerveuses. Les filles de chambre, surmenées, la sueur aux tempes, sont sur les dents. La fièvre est partout.

« — Fanchette, je vous demande des épingles depuis une heure; est-ce que vous les fabriquez?

« — Je les cherche, madame.

« — Ma pauvre fille, où donc avez-vous la tête?... Et ce nœud, voyez : comment va-t-il? Le trouvez-vous convenable?...

« — Mais, madame...

« — Taisez-vous, un tel nœud est ridicule... Défaites-le tout de suite, il me déshonorerait! »

« Du couloir, les maris crient qu'on n'arrivera jamais à temps... Les dames répliquent... Les maris ripostent... Les enfants pleurent... Les chiens aboient...

« Ah! les fêtes publiques ne sont pas des fêtes de famille!

« Enfin, l'on part... et l'on arrive quand on peut.

UNE HEURE

« *Villa d'Aubrelle.*

« Mgr Pie célèbre le mariage. Il nous a été impossible de pénétrer dans la petite chapelle, bondée de monde; mais nous avons vu les époux.

« Le marquis d'Aubrelle est un des hommes les plus distingués de notre époque. On dirait un portrait de grand seigneur détaché d'une toile de Van-Dyck.

« Sa jeune femme est d'une beauté merveilleuse. Nous, blasé, qui voyons tous les jours à Paris les plus jolies créatures du monde, nous n'avons pu retenir à son aspect un cri d'admiration, qu'elle nous a pardonné, sans doute. Elle est ainsi vêtue : couronne en fleurs d'o-

ranger et de mimosa ; long voile de dentelle ; robe et souliers en satin blanc ; devant de la jupe bouillonné ; au-dessus de chaque bouillon, légère guirlande de boutons d'oranger ; corsage, manches et traîne garnis de dentelle au point d'Alençon ; boucles d'oreilles en fleurs de mimosa.

« Nous avons remarqué, parmi la nombreuse assistance, M. Gérard, l'intime ami des mariés, et M. Elie Murat, un tout jeune marin dont les traits de courage ne se comptent plus.

« Un spectateur plus favorisé que nous, qui réussit à glisser un regard entre les têtes, nous dit qu'on a roulé dans la chapelle une vieille impotente, la comtesse de Farguy, qui eut autrefois une réputation d'esprit dans les salons parisiens.

DEUX HEURES

« De la chapelle, les mariés se rendent à l'hippodrome, admirablement situé entre la forêt de pins, d'un vert sombre, et l'Océan pailleté d'or.

« La fanfare de La Rochelle salue leur arrivée à la tribune d'honneur.

« Le marquis sourit à la foule qui les acclame.

« La marquise est un peu rêveuse...

« A quoi rêvent les mariées ?...

LES TRIBUNES

« Les drapeaux aux couleurs nationales, réunis en faisceaux, sont d'un bel effet. Chaque poteau porte un cartouche aux initiales entrelacées des époux. Tous les bancs sont garnis. Délicieux spectacle, bien fait pour mettre au front des poètes de longues rêveries... Que de jolies têtes brunes et blondes ! combien de formes sculpturales, splendides ! quels regards profonds, ardents, à reflets métalliques ! quels sourires ondoyants, plus indéfinissables qu'un mystère, épanouissement à la surface de l'âme féminine !... A voir les toilettes si délicatement nuancées, on se confirme qu'en toute femme est une artiste. La composition d'une aquarelle n'est pas plus difficile. Se vêtir ainsi, c'est prouver un véritable talent de coloriste.

« Çà et là, dans les groupes, comme une ombre au tableau, paraît une tache noire : c'est un spécimen du sexe laid.

LES COURSES AUX ANES

« Pas de chance : la saute de vent s'est produite. Le ciel est couvert, largement brossé de pluie à l'horizon : n'importe ! les visages sont gais, les éclats de rire ne demandent qu'à partir. Un mât de cocagne se dresse, frotté de suif et

couronné d'objets séduisants. Un gigot est l'appât du jeu de baquet Suspendu dans un tonneau sans fond, un canard tend le cou au sabre. Cinq ou six ânes, presque tous montés par des hommes en costume grotesque de roi d'Yvetot, prennent place au point de départ. La journée sera drôle.

« *Course face en avant*, (*galop*). Les voilà partis; ils parcourent la « carrière », mais pas sans se permettre de mauvaises farces, les capricieux aliborons!

« Celui-ci, qui refuse d'avancer, las de coups de trique, se couche sous son jockey;

« Celui-là, poussé par derrière, s'arc-boute et rue à chaque pas;

« Cet autre tourne sur lui-même, comme un chien qui s'efforce de se tuer une puce à l'extrémité de l'épine du dos;

« A l'un qui ne galope pas assez vite, un pompier enfonce son canon de fusil quelque part. Heureusement, il ne tire pas!...

« Quelques jockeys sont à califourchon sur la croupe, à la racine de la queue, burlesques centaures soudés... à l'opposé.

« Les spectateurs se tordent, la bouche fendue comme une entaille de cimeterre.

« Une centaine de gamins courent à travers les concurrents, les bras en l'air, la raillerie aux

lèvres, bruyants et gais comme des merles mauvis.

« Le vainqueur arrive, enfin, devant les tribunes, et nous constatons que, pour un âne qui possède une trompette de Renommée dans le larynx, il jouit modestement de son triomphe, sans en faire part aux échos.

« *Deuxième course, face en arrière* (*galop*). — La bouffonnerie s'accentue. Les cavaliers, maintenant, ont les narines au-dessus de la croupière. Ils peuvent voir si les ânes perdent quelque chose en route.

« Dans certaines de nos provinces, on promène ainsi devant les maisons les maris que battent leurs femmes.

« La plupart des têtus coursiers s'obstinent à prendre la diagonale. Ils trottinent parmi le public, avec lequel ils semblent jouer une joyeuse partie de barres.

« Le propriétaire de l'un de ces comiques animaux court en tête, tenant la corde, et comme, sans doute, il a les poches pleines d'avoine, sa bête le suit au grand galop. Soudain, le jockey tombe... Tant pis! le maître ne cesse de courir, l'âne de le suivre, et le jockey, frottant son endroit meurtri, s'élance derrière eux...

« L'hilarité gagne tout le monde. On voit

sauter en l'air les boutons de gilets et de corsages!

« *Courses de haies.* — Encore les mêmes farces. Plus rétifs que Pégase monté par un mauvais rimeur, les aliborons se soucient médiocrement de franchir les obstacles, et surtout la banquette irlandaise. Il faut les tirer par la bride et les pousser par derrière. Quelques-uns s'assoient et branlent la tête, les oreilles basses. On les pique, on les assomme; inutile barbarie, ils ne bougent pas. Le plus fataliste des mahométans n'est pas plus résigné qu'eux. Ils ne songent même point à donner le coup de pied que les hommes copient parfois, prétend le dictionnaire de l'Académie!

CINQ HEURES

« Nous ne parlerons ni des courses en sacs, ni du mât de cocagne, ni des autres jeux qui chatouillent les rates et provoquent des éclats de rire homériques.

« Les tribunes se vident avec un papillotage de couleurs et de nuances qui se mêlent, se fondent, contrastent en oppositions singulières, au hasard de la palette, comme dans une pochade de peintre.

« Le marquis et la marquise d'Aubrelle, ac-

compagnés de leur inséparable ami, M. Gérard, vont donner un coup d'œil au bal champêtre, qui a lieu sur l'une des vastes pelouses du jardin.

LE BAL CHAMPÊTRE

« A-t-on jamais vu rien de plus froid, de plus compassé qu'un bal de cour ou d'ambassade ! Des diplomates rhumatisants, à crâne pelé, s'avancent les uns vers les autres, en traînant le pied, se saluent, reculent, s'entre-croisent avec un sérieux et des sourires de commande qui font autant de peine à voir qu'un vieux visage maquillé. Parlez-nous donc des bals sur la pelouse, des danseurs qui, sans façon, suivant la devise des chevaliers de la Jarretière, enlèvent les jeunes filles rieuses, difficilement effarouchées, et les font tourbillonner à cinquante centimètres du sol, dans un galop vertigineux. Avec la gêne, pas de plaisir ! Les paysans ne voient pas de mal à s'amuser un brin. Ils bondissent si haut qu'ils peuvent, battant des entrechats, pilant l'herbe jusqu'en ses plus profondes racines. Ils sont tout ruisselants, qu'ils sautent encore. Danser bien, qu'est-ce que cela ? mais danser longtemps, à la bonne heure ! Voilà qui pose un campagnard. Il a des muscles, ce garçon ! Elle a des jarrets, cette rustaude ! Ah ! ah ! ils ne sont pas élevés dans les serres chaudes de nos villes !

Ils sentent l'ail, c'est possible; mais cette odeur vaut bien celle du patchouli. Ils ont un teint de noisette grillée, les intempéries leur ont tanné la peau, sans doute; mais ils ont une santé de fer. Voyez comme ils s'en donnent à cœur-joie.

« Désopilante scène, qui nous rappelle la joyeuse kermesse de Rubens!...

LA RETRAITE AUX FLAMBEAUX

« *Huit heures du soir.* — Une lueur douce, un peu blanchâtre, pareille à l'éclat naissant des aurores boréales, apparaît soudain du côté de la villa. Bientôt une marche, vivement attaquée par la fanfare de la Rochelle, envoie à l'espace son rythme harmonieux; des pas résonnent, des casques piqués d'étincelles brillent : c'est la retraite.

« Nous en avons vu beaucoup; aucune ne nous a plus entièrement satisfait que celle-ci.

« Ne sont-elles pas d'un ravissant effet, ces tulipes de feu qui semblent fleuries sous un rayon de la lampe d'Aladin? Et ces lanternes vénitiennes, aux lumières multicolores, qui se balancent gracieusement au-dessus des têtes? Ne sont-elles point encore une heureuse trouvaille, ces fusées qui paraissent jaillir avec les notes et, dans la nuit sombre, à hauteur des maisons, sans éclater, laissent tomber une étoile

bleue? Et ces cartouches de bengale qui grésillent dans des torchères, contournant de vapeurs lumineuses la foule noire, grouillante, vaguement dessinée, au-dessus de laquelle, portés sur les épaules, se détachent en vigueur, comme des anges dans une gloire, des bambins émerveillés ?

« Mêlés à la foule, le marquis d'Aubrelle et M. Gérard se promènent au bras l'un de l'autre.

« La toute gracieuse marquise et la comtesse de Farguy regardent d'une fenêtre, douces images de la femme qui entre dans la vie et de celle qui en sort... l'illusion et l'expérience groupées dans un cadre de verdure, sur un fond éclairé...

LE FEU D'ARTIFICE

« Les feux d'artifice sont tous « brillants » (nous avons là-dessus un vieux cliché que nous laisserons sur le marbre). Celui de ce soir a failli être bel et bien noyé. Le ciel nous prodigue l'eau. Les pompiers nagent... dans leur élément. Amassé à l'horizon, un orage fond sur l'île. Les parapluies ouverts produisent, à la lueur des fusées, l'effet d'une gigantesque végétation de cèpes. Les groupes ont l'aspect d'énormes plantes ombellifères. Bientôt une pluie d'étoiles et de flammes se mêle à la pluie tombée des nues, un cri d'admiration s'échappe des

poitrines, et la pièce finale, le bouquet pyrotechnique, s'éteint dans un déluge d'eau...

LES ILLUMINATIONS

« Hélas ! elles étaient commencées. Des lanternes vénitiennes et des lustres clignotaient au vent. Nous nous disions : « Voici l'heure de la féerie, du magique embrasement ; cette nuit semblera tirée des Mille et une de Sheerazade.

« Hélas ! l'averse a tout éteint : les lustres, les lanternes et notre rêve...

« Hélas ! hélas ! la merveilleuse floraison ne brillera pas aux arbres des allées !... »

Ici s'arrêtait le compte rendu.

Nous allons le compléter en quelques lignes.

Les réjouissances finies, la foule écoulée, tout rentra dans l'ombre et le silence. Dans le fouillis de verdure de la villa d'Aubrelle, il n'y eut bientôt qu'une fenêtre éclairée : celle de la chambre nuptiale.

Gérard, très pâle, l'observait. Il se dissimulait derrière un massif d'arbustes, comme si les ténèbres n'étaient pas assez épaisses pour le couvrir.

Enfin tout s'éteignit. La fenêtre devint sombre. Il eut un rire convulsif.

— Je suis vengé !... gronda-t-il, les dents serrées, les yeux sillonnés d'éclairs.

DEUXIÈME PARTIE

XII

LA LUNE DE MIEL

Le marquis d'Aubrelle adorait sa femme.

Après un voyage en Russie, où les avait accompagnés Gérard, les nouveaux époux s'étaient installés à Paris, dans leur hôtel de la rue de Lille.

Gontran en avait fait transformer toute une aile pour l'appartement de sa chère petite marquise. L'ameublement, de style Louis XV, était d'un grand luxe et d'un goût exquis. Celui du boudoir était en bois de rose et palissandre incrusté de nacre et capitonné, comme les murs, le plafond et les croisées sous galerie, de satin de soie vieil or avec boutons amarantes. Deux

amours joufflus, portant une couronne de marquise et le chiffre d'Henriette, formaient le fronton du canapé, de la chaise longue, des fauteuils et du prie-Dieu. La cheminée, en agate nuancée de jaune et de rouge pourpre, était garnie d'une pendule et de candélabres en cristal de roche avec chiffre et couronne en topazes. Des œuvres d'art remarquables se voyaient un peu partout, reproduites par des glaces de Venise à cadre d'or ciselé. Des jardinières en quartz hyalin jaune, débordant de fleurs rares, se découpaient dans l'embrasure lumineuse des hautes fenêtres, sur la blancheur des stores en tulle brodé.

Ce boudoir communiquait, par une porte secrète, avec une vaste serre où les rhododendrons, les camélias, les fleurs les plus belles, les plus éclatantes, s'étalaient partout, harmonieusement groupés sous des palmiers et des arbres-fougères dont les larges feuilles projetaient des ombres vertes dans la douce lumière tamisée par le vitrage. Jailli d'une cavité souterraine en cascade qui tombait de roc en roc, à gros bouillons, un frais ruisseau serpentait dans la mousse, à travers les massifs, gazouillant sur le galet et baignant les longues pattes d'ibis et de flamants roses endormis la tête sous l'aile. Des poissons étranges, qui donnaient l'impression du rêve,

glissaient sans bruit dans l'onde limpide, soulevant, à petits coups de nez, des paillettes d'or qui montaient à la surface, puis disparaissaient comme s'éteint une bluette. Nombre d'oiseaux multicolores voltigeaient librement, pareils à des fleurs animées, parmi la végétation luxuriante, qu'ils remplissaient de suaves mélodies. Des colibris scintillants, semblables à une danse de feux follets, butinaient çà et là.

Au dessus de la cascade, dissimulé par des stalagmites, était le *buen retiro* de la mignonne marquise, parqueté en lignite jayet veiné de calcaire spathique, de Sibérie; charmante retraite que Gontran appelait « nid d'amour » et dont toute l'ornementation était en pierres fines, depuis les panneaux de la porte, en calcaire ruiniforme de Florence, jusqu'aux patères des draperies orientales, en quartz améthyste. On y remarquait des supports en anthracite compacte et des socles en gypse alabastrite incolore, sur lesquels grimaçaient des magots en pagodite rose; des vases en fluorine lamellaire, zonée de violâtre et de limpide; des coupes en agate héliotrope et jade néphrite vert pâle; enfin, sur une table en quartz agate variée, jaspée rougeâtre, un coffret en ambre jaune de miel.

Ici étaient groupées les plantes curieuses : le cactus senilensis, coiffé de cheveux blancs; le

cyclamen, dont la racine, pilée et mise en pastilles, passait jadis pour souveraine contre les philtres les plus redoutables ; la dionée, dont la feuille — qui a les contractions d'un estomac — se ferme sur une mouche ou sur un morceau de bœuf et ne s'entr'ouvre qu'après en avoir enlevé toute la substance humide et nutritive ; et encore, parmi cent autres dont le nom nous échappe, cette plante épineuse d'Egypte d'où les Athéniennes tiraient le pædérote, rouge qui, détrempé avec du vinaigre, appliquait sur la peau la plus jaune le teint frais d'un enfant.

Du poétique nid, les jeunes mariés jouissaient de la vue d'un paysage des tropiques, avec sa merveilleuse diaprure et le délicieux ramage de ses hôtes emplumés, sans l'inconvénient des ardeurs solaires et des fièvres terribles particulières à cette effervescente nature.

Que de fois ils s'oubliaient là, durant des heures, les mains dans les mains, penchés l'un vers l'autre, les cheveux et les souffles confondus, Henriette rêveuse, la pensée ailleurs, Gontran tout au bonheur de la posséder, lui disant à l'oreille des paroles plus douces que le chant des oiseaux ! Il l'aimait avec la passion d'un amant et la sérénité d'un époux. Il l'aimait de cet amour solidement ancré dans le cœur, que n'ébranlent point les tempêtes du monde, qui

survit à l'âge mûr, à la décrépitude, à l'outrage, à la mort; amour complet, infini, qu'emporte l'âme dans l'éternité...

Comme le boudoir de la marquise, la bibliothèque du marquis communiquait avec la serre. C'était une grande salle gothique dont tous les meubles : entre-deux, bureau, fauteuils, et la boiserie s'étendant au plafond, étaient admirablement sculptés. La cheminée, monumentale, supportait deux immenses lampes et une colossale pendule dont le sujet représentait un lion terrassant un boa. Les sièges, les portières et les rideaux des profondes fenêtres étaient en drap grenat rehaussé d'applications en velours de la même couleur.

Cette bibliothèque contenait tous les chefs-d'œuvre publiés jusqu'au dix-neuvième siècle. On y trouvait des curiosités bibliographiques chèrement acquises : un Ptolémée bien conservé; un Code arabe de 1409; deux bibles : la première, imprimée à Mayence, par Jean Gutenberg, en 1452; la seconde, en langue grecque, marquée du sceau de l'empereur Cantacuzène; les *Offices* de Cicéron, de 1465, imprimés sur vélin; l'Apulée de 1469; un manuscrit sur papyrus et parchemin des *Sermons* de saint Augustin; un des huit exemplaires de la deuxième édition flamande du *Speculum huma-*

næ salvationis; le Suétone de 1470; l'Ammien Marcellin de 1474; des manuscrits palimpsestes; des parchemins hébreux, persans et chinois de la plus haute antiquité; les *Métamorphoses* d'Ovide, de 1767, avec les gravures d'Eisen; les *Contes* de Lafontaine, avec les gravures de Fragonard, etc., etc.

Toutes les heures qu'il ne donnait pas à sa femme et à son ami, Gontran les consacrait à l'étude.

Logé dans un pavillon indépendant, à l'extrémité du jardin, Gérard venait parfois travailler avec son bienfaiteur.

Souvent, après s'être assuré qu'une lecture absorbante retiendrait jusqu'au soir le marquis, Gérard passait chez la marquise.

Il allait avec eux dans le monde.

Henriette eut tout de suite conquis le faubourg Saint-Germain. Dans ces anciennes familles, où l'on adopte si difficilement les parvenus, elle avait été reçue sans la moindre curiosité désobligeante. La haute réputation du marquis l'avait entourée d'une auréole de noble grandeur. S'il l'avait jugée digne de porter son nom, c'est qu'elle devait être vraiment supérieure Aussi l'avait-on acceptée sans songer à la discuter.

Et, réellement, à l'école de sa bienfaitrice,

Henriette était devenue marquise jusqu'au bout des ongles. Peut-être l'excellente mère de Gontran avait-elle rêvé d'en faire une femme exceptionnelle pour le bonheur de son fils. Sous ses paroles avait quelquefois percé le désir de l'avoir pour bru. La sainte créature ne soupçonnait pas ce qu'il y avait de tempêtes, de jets de passion contenue au fond de ce tempérament si calme à la surface. Elle qui n'avait eu, dans sa chaste existence, que son double amour d'épouse et de mère, pouvait-elle supposer qu'élevée dans de pieux sentiments, Henriette dût un jour planter le canif dans le contrat conjugal?... Non; et, du reste, personne encore ne le supposait : les plus sceptiques eussent souffleté l'insolent qui se fût permis d'exprimer un doute sur la marquise d'Aubrelle. La jeune femme allait, le front haut, entourée de respects et d'hommages, partout suivie d'un discret murmure d'admiration. Grâce à elle, le vieux faubourg Saint-Germain se reprenait à vivre. Elle le rajeunissait, elle en était l'âme.

Que d'hommes enviaient son mari!...

Séduite par l'éclat des fêtes, grisée par l'encens des louanges, la coquette marquise souhaita ne plus retourner à la pointe Gatseau, dans cette atmosphère d'ouragans où sans cesse grondait la menace et planait la mort.

A peine formulé, le désir de l'enfant gâtée eut un commencement d'exécution. Le marquis commanda le déménagement de sa splendide villa. Meubles et musée furent transportés à l'hôtel de la rue de Lille, et personne, pas même un jardinier, pas même un concierge, ne resta pour protéger contre l'envahissement des dunes et l'assaut des ouragans, les lieux enchanteurs où se sont passées les premières scènes de ce drame. La fée qui seule eût pu les animer, leur retirait sa baguette protectrice : le marquis les abandonnait à la destruction.

Durant un mois, le « tout-Paris » des lettres, des sciences et des arts, visita l'incomparable galerie de l'hôtel d'Aubrelle, les journaux en décrivirent les merveilles, puis, la curiosité publique satisfaite, il fut question d'autre chose...

Un soir qu'Henriette et Gontran étaient dans leur « nid d'amour », aspirant les fortes senteurs des plantes exotiques, l'esprit bercé par le sonore ruissellement de la cascade et le tendre ramage des oiseaux, la mignonne marquise posa sa jolie tête sur l'épaule de son mari, les yeux brûlants de cette flamme qui glissait entre ses longs cils comme un rayon de troublante chaleur.

— Gontran, dit-elle, un peu rouge, de sa

voix aussi pure qu'un son de cristal, je suis mère.

L'heureux marquis eut un ravissement qui lui mit le front dans les espaces bleus, le ciel dans le cœur. Il s'agenouilla devant elle, lui baisa les pieds, la pressa d'une amoureuse étreinte, promenant ses lèvres sur les cheveux, les paupières et la bouche de sa bien-aimée femme, qu'il remerciait de l'avoir rendu père. Ensuite, il alla, tout courant, annoncer la bonne nouvelle à son ami. Gérard lui saisit les mains, et, tous deux agités par la même émotion, ils se regardèrent longtemps sans rien dire...

Pendant la grossesse d'Henriette, le marquis eut pour elle ces attentions délicates, cette touchante sollicitude, cet inaltérable dévouement de toute minute, qui est la plus sûre preuve d'amour de l'homme. La nuit, il se penchait vers elle pour écouter son souffle; il se levait pour la regarder dormir.

La marquise accoucha d'une fille. Gontran en eut une joie immense. Un autre, dans l'intimité de sa pensée, eût préféré peut-être un garçon, — les pères ont de ces faiblesses pour leur premier-né ; -- mais, si naturel que soit ce désir, le marquis était doué, pour l'avoir, d'une cons-

cience trop scrupuleuse, de sentiments trop élevés.

Il idolâtrait sa petite Yolande, jolie comme un amour, ou plutôt comme sa mère, dont elle avait le fascinant regard.

Lorsque la fillette eut six ans, Gérard voulut en être le précepteur. Il l'instruisait en l'amusant.

— Tiens ! lui disait-il, voici, pliés en quatre, des bouts de papier sur lesquels sont écrits des noms de pays, de villes et d'hommes célèbres dont je t'ai déjà raconté l'histoire ; je les place dans cette corbeille, tu vas en tirer un : voyons si tu te rappelleras ce que je t'en ai dit... Oh ! je suis sûr que tu n'as pas oublié mes leçons, je le lis dans le coin de ton œil...

Stimulée par ces bonnes paroles, piquée au jeu, Yolande, dont l'intelligence égalait la beauté, acquérait rapidement et sans fatigue des connaissances que n'ont pas encore, d'habitude, des élèves d'un âge beaucoup plus avancé.

Gérard l'aimait follement ; à tel point, que le marquis en était presque jaloux.

Dix années de bonheur s'écoulèrent.

Selon les époques. M. d'Aubrelle, la marquise et leur fillette vivaient à Paris ou voyageaient. Leur ami ne les quittait pas. Ils parcoururent

ensemble la Russie, l'Italie, la Suisse, la Hollande, la Suède, l'Espagne et le Portugal.

La présence de Gérard permettait à Gontran de faire des études dans les bibliothèques et les musées. Pendant qu'il prenait des notes, Gérard promenait Henriette.

Durant ces dix années, les deux amants profitèrent d'une liberté sans entraves pour tromper odieusement l'honnête homme qui les avait comblés de faveurs, les affectionnait de toute son âme, avait en leur loyauté la plus entière confiance.

Ils n'étaient pas retournés à l'île d'Oléron, malgré les avertissements de la comtesse de Farguy sur la marche envahissante des dunes. Après avoir couvert le jardin, la montagne de sable menaçait la villa.

Gontran songea tout à coup au tombeau de sa famille à jamais disparu.

Un caprice d'Henriette le lui avait fait oublier; une caresse de la sirène l'en consola.

— Je t'aime tant, dit-il, que j'en deviens sacrilège !....

Et chaque jour, en effet, il l'aimait davantage. Et — singularités du cœur humain ! — Henriette, qui avait apprécié le caractère si noble de cet homme si grand, l'aimait aussi quand le démon de la chair ne la poussait pas dans

les bras de Gérard. Elle avait alors pour son mari des tendresses ineffables qui le transportaient d'aise. Et lorsque, les voyant embrassés, la gentille Yolande accourait, les bras tendus, leur criant de sa fraîche voix de fauvette : « Et moi ! et moi !... » ils formaient un groupe délicieux d'où se dégageait, comme d'une *Sainte-Famille* de Raphaël, un rayonnement de céleste bonheur.

Soudain, un terrible orage éclata dans cet azur.

Un matin, le marquis d'Aubrelle trouva sur le bureau de sa bibliothèque une lettre d'écriture inconnue.

D'où venait-elle ? — Aucun timbre ne maculait l'enveloppe.

Gontran l'ouvrit; elle était anonyme.

Une main mystérieuse l'avait posée là.

Cette lettre fut un coup de foudre.

XIII

LA LETTRE ANONYME

Le marquis d'Aubrelle hésitait devant cette lettre ouverte. C'était la première qu'il recevait sans signature. Qu'avait-on à lui révéler qui nécessitât un tel mystère?

Cette lettre anonyme lui produisait l'effet d'une menace sortie de l'ombre.

Il sonna.

— Bruno, dit-il au laquais qui souleva la portière, avez-vous quitté l'hôtel, ce matin ?

— Non, monsieur le marquis, répondit le valet, je n'ai pas bougé du vestibule.

— Alors, c'est à vous qu'on a remis la lettre déposée sur mon bureau ?

Le laquais eut une franche expression d'étonnement.

— Je n'ai point reçu de lettre, dit-il, et n'ai pu, par conséquent, la déposer sur le bureau de M. le marquis.

Gontran regarda le valet d'un air sévère.

— Qui donc, demanda-t-il, est entré dans ma bibliothèque ?

— Mais, monsieur le marquis, balbutia le laquais, intimidé par ce ton qui contrastait singulièrement avec la bienveillance habituelle de son maître, personne n'a pu s'introduire sans passer par le vestibule... et j'étais là.

— Cependant, vous en conviendrez, Bruno, cette lettre n'a pas pénétré jusqu'ici toute seule.

Bruno réfléchissait.

— A moins, remarqua-t-il, qu'on ne soit entré chez M. le marquis par le pavillon qu'habite M. Gérard...

Gontran congédia le laquais d'un geste.

— Après tout, se dit-il, pourquoi ne lirais-je point cette lettre ? Elle contient, sans doute, comme toute épître anonyme, quelque petite infamie dont je regretterai de ne pouvoir tirer vengeance sur la joue de son auteur masqué, mais l'honneur des miens étant au-dessus de toute attaque, les insinuations, si perfides soient-elles, glisseront sur mon épiderme et tomberont, émoussées, à mes pieds.

Surmontant sa répugnance, le marquis ramena ses yeux sur l'écriture menue, inclinée de gauche à droite, évidemment contrefaite, qui, d'abord, de ses mille pattes, dansa dans la rétine du lecteur troublé.

Etait ce une écriture d'homme ou de femme ? Un expert n'eût su le dire.

Tout, dans cette lettre, était énigmatique...

En voici le contenu, coupé des soupirs douloureux d'une terrible angoisse :

« Monsieur le marquis,

« Vous êtes un homme dans toute la force du mot ; aussi vais-je vous parler sans réticences, sans ménagements, comme on parle à un homme de votre caractère, vous prévenant, toutefois, que mes révélations vous frapperont en plein cœur, dans vos affections les plus tendres. Affermissez donc votre courage, malheureux époux, infortuné père, et lisez ! »

Le marquis d'Aubrelle se leva, horriblement pâle, la main crispée sur ce foudroyant début.

— Bah ! murmura-t-il, me laisserais-je émouvoir par une odieuse calomnie ?...

Il reprit :

« Votre femme et votre ami vous trompent ; Mme la marquise et M. Gérard continuent effrontément, cyniquement, dans votre demeure, des relations nouées huit jours avant votre mariage, dans la grotte de Gargantua. »

Tout palpitant d'indignation, le marquis froissa le papier et le foula sous le talon de sa botte. Le sang lui battait aux tempes Il se promena les bras croisés, la tête inclinée sur sa poitrine, les yeux enflammés de fureur.

— Infâme !... infâme !... grommelait-il d'une voix âpre.

Mais la jalousie l'avait mordu au cœur ; il ramassa la lettre et poursuivit :

« Il se peut que, doutant de la vérité de ces premières lignes, vous ayez la tentation, très naturelle, du reste, de jeter cette lettre au feu. Mettez-la plutôt de côté, dans un tiroir ; écrivez ensuite à la comtesse de Farguy, la vieille amie de votre sainte mère ; demandez à cette bonne créature, outragée comme vous, si, dans un coin de sa mémoire, n'est pas resté le souvenir de l'émotion que lui causèrent d'abord les rendez-vous coupables et qu'eût l'adresse de dissiper bientôt Mlle Henriette ; et si sa réponse est affirmative, comme j'en ai la certitude, reprenez alors cette lecture. »

Le marquis haletait. Il dénoua sa cravate et, d'un geste brusque, du bout des doigts, déchira son col de chemise pour mieux respirer ; puis il continua :

« Faut-il pour vous convaincre, monsieur le marquis, suivre jour par jour l'adultère caché sous votre toit ? Non, ce serait barbare ; je vous épargnerai cette inutile torture. Voulez-vous un fait, cependant ?

« Une après-midi que vous étiez sorti de votre

bibliothèque plus tôt que d'habitude, vous trouvâtes la marquise très agitée dans son boudoir. Elle courut à vous, les cheveux dénoués. Son pouls était rapide, son œil brillait d'un éclat fiévreux. Elle se prétendit indisposée. Vous la crûtes sur parole et, la mettant vous-même au lit, vous eûtes la... bonté de veiller cette fausse malade jusqu'au matin...

« Mais vous n'aviez donc pas remarqué le jet de lumière verte qui pénétrait, avec une bouffée de parfums, par la porte secrète du boudoir?... M. Gérard s'était sauvé par là!... »

— Malédiction!... c'est vrai! rugit Gontran, qui se rappela tout à coup la porte entrebâillée sur la lueur blafarde de la serre.

Le malheureux étouffait. Il ouvrit une fenêtre et, plongeant son visage livide dans l'air frais du jardin, en aspira plusieurs gorgées. Puis il revint à la lettre, qu'il parcourait lentement, ligne à ligne, comme il eût avalé goutte à goutte un poison corrosif.

« Je n'ai la prétention de vous donner ni des conseils ni des leçons, monsieur le marquis, mais je crois que si vous aviez été moins parfait, moins exempt de faiblesses, vous vous seriez plus occupé de la marquise, vous auriez surveillé davantage votre ami. Une jeune et jolie femme,

qui aime les plaisirs, ne doit pas être négligée. Elle exige des soins assidus, et, quand elle est d'une nature ardente, il est dangereux de la laisser seule avec ses passions ou... avec un sigisbée. Or, chez vous comme en voyage, monsieur le marquis, vous passez à l'étude un temps qu'en sa logique d'épouse gâtée Mme la marquise juge lui appartenir.

« Cette faute vous a valu plus d'une irréparable offense.

« Souhaitez-vous que je précise ? Un exemple vous prouvera l'exactitude absolue de mes renseignements.

« L'année dernière, au début de votre voyage en Suisse, vous êtes restés huit jours à Genève. Sur ces huit jours, vous en avez personnellement consacré quatre à la visite des établissements auxiliaires de l'instruction publique.

« Le premier jour, vous avez vu la Bibliothèque et ses beaux manuscrits, ses éditions rares et curieuses du quinzième siècle, ses précieuses collections historiques, ses médailles, ses tableaux, et les miniatures provenant du trésor de Charles le Téméraire. Vous avez eu là, monsieur le marquis, des jouissances intellectuelles de premier ordre ; mais Mme la marquise et M. Gérard en eurent ailleurs qui ne sont point

à dédaïgner. Tandis que vous examiniez d'intéressants autographes et les tablettes de cire de Philippe le Bel, ils s'embrassaient, eux, sur les hauteurs du Salève, dans ce splendide paysage qui a pour horizon les Alpes et le Jura. »

Gontran d'Aubrelle suspendit un instant sa lecture pour marcher à grands pas. Il avait le regard fixe, les poings serrés. Une ride profonde se creusait entre ses sourcils violemment contractés.

— Qui donc m'écrit cela ? grommela-t-il d'un ton rude. Certes, ce ne peut être l'un des coupables... Mais, alors... alors, conclut-il, c'est un confident !... Il y a quelqu'un, dans le monde où j'accompagne Mme d'Aubrelle, qui hausse les épaules sur mon passage, en riant de ma naïve crédulité !... Et qui sait combien se moquent de ma sotte confiance !.. Ah ! les misérables !... les misérables !...

Il se rassit devant la lettre et reprit, frémissant de tout son corps :

« Le deuxième jour, vous étiez à l'Observatoire, riche en instruments de précision ; Mme la marquise et M. Gérard étaient à la campagne Diodati, où Byron écrivit *Manfred* et le troisième chant de *Childe Harold*. Pendant qu'à l'aide des télescopes vous abaissiez le ciel, ils

s'y élevaient, eux, dans d'amoureuses extases.

« Le troisième jour, vous étudiiez, au Musée académique, le très complet assortiment de la minéralogie des Alpes; Mme la marquise et M. Gérard se récréaient aux Délices, sous les ombrages où Voltaire promena son sourire.

« Le quatrième jour, enfin, vous preniez note à l'Arsenal de l'immense épée à deux mains trouvée, en septembre 1515, sur le champ de bataille de Marignan; des fléchons de la bataille de Sempach (1386); du guidon conquis à la bataille de Boringe, le 1er janvier 1591; des quatre échelles italiennes de l'Escalade (1602), etc., etc.; Mme la marquise et M. Gérard se témoignaient leur amour, comme en certaines pages de la *Nouvelle Héloïse*, à Bossey, où Jean-Jacques Rousseau vécut enfant. »

Le marquis d'Aubrelle pantelait, les lèvres pincées, les narines vibrantes. Chaque mot s'enfonçait comme une hache dans sa poitrine. Cet homme, d'une fermeté de Spartiate, se sentit défaillir... Il pleura!...

La lettre continuait ainsi:

« Dois-je multiplier les preuves? Partout, en Russie, en Italie, en Hollande, en Suède, en Espagne, en Portugal, ce fut la même chose. Un soir, dans une petite ville de l'Estramadure,

Mérida, vous faillîtes les surprendre en flagrant délit. Recueillez bien vos souvenirs.

« L'alcade vous avait conduit dans une grande salle sans plafond, remise ou magasin à bois, vous ne saviez trop, car on n'y voyait pas clair.

« Au milieu, sur une petite table, fumait un velon, et à la lueur de cette fumée, — car, vraiment, la flamme était imperceptible, — un jeune homme lisait de cette voix monotone, chantante, à fausset de cigale, dont la nature gratifie les extrêmes méridionaux. Il lisait un journal pris dans une liasse de feuilles politiques ou satiriques, arrivées le jour même par la poste.

« Assis sur des bancs, enveloppés de manteaux bruns, immobiles comme des statues, une trentaine d'ouvriers écoutaient dans le plus profond silence. Quelques-uns fumaient la cigarette avec une grâce étonnante. On ne distinguait de leur figure, au-dessus de la cape et dans l'ombre du chapeau, que deux prunelles ardentes, deux éclairs ! Parfois, quand le velon faisait un effort, on voyait luire des lames de navajas transformées en cure-dents.

« Vous étudiâtes longuement ce tableau pittoresque, surpris d'entendre ces hommes illettrés, venus là pour s'instruire, selon leur propre terme, sur les « choses d'Espagne »,

souligner tous les bons passages d'un murmure approbateur, saluer chaque trait d'un franc éclat de rire; et vous reprîtes, pensif, le chemin de votre posada.

« Que vîtes-vous en rentrant?... Rappelez-vous tous les détails... analysez-les un à un et figurez-vous la scène, quelques minutes auparavant...

« Vous comprenez, n'est-ce pas, aujourd'hui?... »

Le marquis se brisait les ongles sur son bureau. Ces révélations l'assommaient. Son désespoir était navrant.

— Oh! les lâches!... les monstres!... fulmina-t-il; quelle perversité!...

Il essuya ses pleurs et poursuivit :

« Oui, vous comprenez tout. Vous vous expliquez, maintenant, l'humeur sombre de Gérard pendant sa maladie. Vous appeliez cela de la maussaderie, et vous l'attribuiez à la fièvre. C'était de la haine. Il vous exécrait. Le bienfaiteur, l'ami, le sauveur, n'était plus rien à ses yeux. Il ne voyait en vous que l'homme qui lui volait Henriette! »

La lettre finissait par ces lignes cruelles, qui retournaient le poignard dans la plaie :

« Quelques mois plus tard, — sa vengeance assouvie, — il souriait au mari de sa maîtresse...

« Et maintenant, il donne des leçons à la belle Yolande, leur fille à tous trois !... »

Gontran poussa un cri de douleur et de rage. Ce qu'il éprouvait serait impossible à décrire. Il lui semblait qu'on lui déchirait les entrailles, qu'on lui arrachait le cœur de la poitrine. Il voyait rouge. Qu'allait-il faire ? Il ne savait pas, il se sentait comme un écroulement au cerveau. D'abord, il avait bondi d'un élan de tigre ; puis, chancelant, il était retombé sur son siége. Il se tenait la tête à deux mains. Il s'efforçait d'être calme. Il voulait froidement prendre une décision irrévocable. Il jugeait, au fond de sa conscience, les deux misérables qui l'avaient marqué de l'outrage suprême.

Poignante était la torture de cet homme souffleté dans ses sentiments les plus chers : dans son amour, dans son amitié, dans son adoration pour celle qu'il croyait sa fille et qui, sans doute, était celle de l'autre!... Ah! s'il avait pu douter!... Mais non, la lettre était si précise, qu'elle réveillait dans sa mémoire des souvenirs de petits faits qui lui avaient autrefois paru sans conséquence et qui, à cette heure de mortelles angoisses, étaient autant d'accusations... Tout le passé défila devant lui. Il se rappela ses noirs pressentiments lorsqu'il allait, dans l'éblouissante nature, demander la main

d'Henriette. Il se rappela même, textuellement, sa plaisanterie lorsque, par crainte du diable, Henriette, alors petite fille, n'osait, à la suite de Gérard, entrer dans la grotte de Gargantua. « *Oui*, *oui*, avait-il répliqué, *gardez-vous toujours du diable de la grotte*, *surtout quand il a les traits de Gérard!* » Ces mots prophétiques flambaient sous son crâne en caractères de feu. C'est là qu'avait eu lieu la trahison... Et le séducteur, l'amant, c'était le protégé du mari!...

— Ah! Gérard, s'écria le marquis d'Aubrelle abreuvé d'amertume; voilà donc tes nobles témoignages de reconnaissance!... Traître! tu as souillé la femme de ton ami... et Yolande, cet ange blanc et rose, aux yeux profonds comme le ciel, tu l'as tuée dans mon cœur!... Pauvre chère Yolande! son babil d'oiseau ne me réjouira plus... ses lèvres n'effaceront plus les traces de fatigue sur mon front sillonné de rides.. Hélas! sa présence, désormais, allumerait la colère dans mon œil... Elle, malheureuse innocente, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie; elle, sur qui reposaient mes plus douces espérances, mes plus beaux rêves d'avenir; ma Yolande... ma joie!.. ne sera plus, pour celui qu'elle nommait son père, qu'un objet de répulsion!...

Un sanglot, longtemps contenu, lui souleva

la gorge et retentit dans le silence de la bibliothèque.

— Elle est un fruit d'adultère ! reprit-il d'une voix étranglée ; je la jetterai hors de moi, dussé-je m'arracher l'âme avec elle !

Il se prit de nouveau la tête à deux mains et s'ensevelit dans son extrême affliction...

Une heure après, quand il se redressa, sa physionomie était implacable.

XIV

L'ARRÊT

Un coup de timbre fit accourir Bruno. Le laquais se présenta, la mine effarée, ne sachant trop si l'ordre qu'il allait recevoir n'était celui de quitter à l'instant même l'hôtel. La lettre déposée mystérieusement dans la bibliothèque le préoccupait d'autant plus, qu'il n'était coupable d'aucune négligence dans son service. Ce fut donc d'une main tremblante qu'il souleva la portière en drap grenat, qui mit dans sa pâleur des tons rouges du plus bizarre effet. Mais l'air et la voix parfaitement calmes de son maître le rassurèrent tout de suite.

De sa puissante volonté le marquis avait refoulé dans le fond de son être les bouillonnements de sa terrible colère. Il se possédait complètement à cette heure. Il était sûr qu'aucune parole indigne de son caractère ne lui échapperait. Il avait le masque impassible d'un juge.

— Bruno, dit-il, allez avertir Mme la marquise que je souhaite lui parler.

D'un regard furtif le laquais s'était assuré que la lettre, objet de ses craintes, était ouverte sur le bureau.

— Madame la marquise, répondit-il, est au jardin avec mademoiselle Yolande.

— C'est bien; j'attends.

Bruno s'inclina très-bas et disparut.

La marquise, en effet, jouait au jardin avec sa fille. Elle avait alors vingt-neuf ans : c'est dire qu'elle était dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté. Un statuaire l'eût modelée pour le piédestal d'une déesse de l'Olympe, dont elle avait les splendides contours; mais, au lieu de la majesté froide des statues antiques, la marquise d'Aubrelle avait cette élégance d'allures, cette gentillesse moderne, cette fleur de jeunesse et de vie qui charment les yeux et le cœur.

Délicieusement jolie était Yolande avec son intelligente et spirituelle tête brune encadrée d'abondants cheveux châtains qui tombaient en boucles folles jusqu'au milieu du dos. Son nez avait une forme exquise; ses grands yeux noirs étaient frangés de cils épais qui projetaient une ombre chaude sur les joues délicatement rosées; fraîche et rouge était sa bouche entr'ouverte sur des dents d'une blancheur de perle. Le menton,

un peu gras, dont la ligne pure se rattachait au cou, d'un galbe parfait; de mignonnes oreilles, chef-d'œuvre de fine ciselure; des mains et des pieds d'une petitesse rare, complétaient l'admirable ensemble de la gracieuse fillette.

Elle courait, rieuse, sur le sable des allées, dans la douce chaleur d'un soleil d'avril. Une enivrante odeur de sève et de lilas pénétrait l'air. De petites feuilles d'un vert tendre mouchetaient les branches grêles des arbres, dans la tête desquels chantaient une multitude d'oiseaux. Les fleurs printanières ouvraient leurs corolles aux caresses des rayons. Des papillons, aux fraîches couleurs finement nuancées, voltigeaient, de leurs ailes plus délicates que les pétales, dans la tiédeur de l'atmosphère où flottaient des parfums de miel.

Cachée derrière le piédestal d'une statue de l'Aurore, qui resplendissait sur le velouté de la pelouse, au-dessus d'un massif de plantes grasses, la marquise appelait Yolande, qui s'élançait dans toutes les directions, les cheveux épars, simulant de ne pouvoir la trouver.

Attiré par les éclats de rire de la joyeuse enfant, Gérard vint partager ses plaisirs, la saisit bientôt et la porta, tout essoufflée, à sa mère.

Les deux amants l'embrassèrent ensemble sur

les cheveux et, dans les boucles soyeuses, leurs lèvres se joignirent.

Yolande reprit sa course; la marquise et Gérard restèrent au pied de la statue. L'Aurore jetait des fleurs de marbre au-dessus de leurs têtes. Amère dérision ! elle semblait couvrir de la froide jonchée le tombeau de leur amour.

— Oui, répétait Gérard, je t'aime!... Je t'aime de toute ma pensée, de toute mon âme... Tu m'es entrée dans le cœur, je te porte en moi... Le jour, je m'enivre de ta présence, de tes baisers, et quand vient le soir, fermant les paupières sur ton image, pour la garder dans ma prunelle, je continue d'être avec toi, je te parle dans mes songes, je te glorifie, je t'adore, ô ma chère divinité !...

— Crois-tu que nous sommes heureux ! s'écria la marquise exaltée. La confiance de Gontran nous a faits libres et nous place au-dessus des soupçons.

— N'importe, dit Gérard, j'aurais préféré t'avoir toute à moi. J'avais rêvé, jadis, ce que serait notre existence à deux. J'ignore si j'aurais pu réaliser ce rêve d'homme riche; mais je l'avais si longuement caressé durant une nuit sans sommeil, qu'il me paraissait possible...

— Voyons, raconte-moi ton rêve, mon bien-aimé, murmura la marquise ravie.

— L'hiver, commença Gérard, nous aurions vécu à Paris... Paris, la capitale du monde, la ville de l'intelligence et des plaisirs .. Paris, cette grande lumière qui flamboie dans le ciel européen... Paris, avec ses théâtres, ses musées, ses boulevards, ses jardins, ses foules cosmopolites, ses ruissellements de gaz sur les merveilles du génie universel .. Paris, la séduction irrésistible, la féerie perpétuelle !...

Le jeune homme s'échauffait en parlant.

— Je t'avais composé, poursuivit-il, un appartement revêtu de tapisseries de haute lisse, couvert de tissus de l'Inde, garni de meubles d'Aubusson et de tentures des Gobelins, orné d'œuvres d'art incomparables et de royales fantaisies, tout parfumé de fleurs exotiques réunies en gerbes énormes dans de grandioses vases de Sèvres ; et tu eusses régné là, plus éclatante que les fleurs, plus admirable que les chefs-d'œuvre d'art, doublement souveraine, de par l'amour et de par la beauté...

Ce brillant mirage séduisait la marquise, comme si son mari ne lui eût pas donné tout ce que rêvait l'amant.

— Au printemps, continua Gérard, nous aurions habité la Suisse, nous faisant un nid dans un chalet artistement historié, découpé comme une dentelle ; sous les hauts pins où les

souffles des Alpes éveillent des harpes éoliennes ; près du Léman, dont les eaux si transparentes et si bleues se confondent à l'horizon avec le ciel et s'embrasent au soleil couchant...

Ce langage coloré, ces paroles chatoyantes, charmaient Henriette, dont la bouche sensuelle souriait.

— Nous aurions passé l'été sur le bord de la mer, ajouta Gérard, et, couchés sur un lit de mousse, l'esprit bercé par les molles ondulations des vagues, le visage fouetté par les brises salines et la poussière d'écume des eaux tordues, nous eussions, en de longues extases, contemplé cette immensité qui vit, respire, a ses palpitations, ses colères, ses emportements, ses tendresses, ses enlacements amoureux, ses lassitudes voluptueuses...

Les deux amants se brûlaient du regard, s'oubliant dans leur plaisir extrême...

Sans se douter de son rôle, Yolande veillait pour eux. La voix de la fillette les tira des nuages.

— Maman, cria-t-elle, Bruno désire te parler.

La marquise et Gérard s'éloignèrent un peu l'un de l'autre, sans affectation. Le laquais arriva.

— Monsieur le marquis, dit-il, fait demander

à madame la marquise si elle veut bien passer dans la bibliothèque.

— J'y vais, répondit-elle.

Puis, se tournant vers Gérard :

— A bientôt, ajouta-t-elle en lui donnant une bonne poignée de main accompagnée d'un gai sourire.

La marquise entra, radieuse, dans la bibliothèque.

— Me voici, Gontran, dit-elle avec volubilité; je jouais au jardin avec notre chère Yolande et M. Gérard, qui la poursuivait dans les allées... Vous avez à me parler, mon ami? Je vous écoute. Mais, avant tout, un baiser de mon bien-aimé seigneur.

Elle s'avança vers lui, le front tendu ; mais, tout à coup, remarquant la pâleur de M. d'Aubrelle la marquise s'arrêta.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle, très inquiète ; seriez-vous malade ?..

Il la couvrait d'un regard sévère jusqu'à la dureté.

— Au nom du ciel ! s'écria la marquise tout émue, expliquez-vous !...

Sans prononcer un mot, M. d'Aubrelle lui désigna la lettre.

— Eh bien ! qu'est-ce ?... balbutia-t-elle, de plus en plus troublée.

D'un geste lent il lui tendit la foudroyante accusation. Elle prit le papier d'une main tremblante et lut d'un mouvement irréfléchi, avec une obéissance passive. Dès les premières lignes ses traits se décomposèrent. Une pâleur mortelle envahit son visage. La bouche même se décolora. Elle sentait tomber de haut sur elle le regard aigu de son mari. Sa poitrine se soulevait en violentes ondulations. Un frisson de fièvre la secouait ; des gouttes de sueur froide perlaient à ses tempes. La malheureuse haletait, le pouls vibrant, les yeux secs. Machinalement elle poursuivait sa lecture. Comprenait-elle ? .. Vaguement... Elle avait une impression de cauchemar... Elle se voyait rouler dans l'abîme... Elle se jugeait perdue...

Soudain, ses jambes fléchirent, elle tomba sur les genoux, un sanglot lui déchira la poitrine, des larmes jaillirent de ses yeux...

M. d'Aubrelle la regardait toujours, les bras croisés, effroyablement calme. Ce n'était plus un homme, un mari que la marquise avait devant elle : c'était la Justice même.

Un silence terrible pesait sur eux ; ils entendaient battre leurs cœurs.

La coupable tendit les mains avec une expression de douloureuse attente.

— Pitié ! supplia-t-elle .. l'horreur de mon action me fait mourir de honte !

Gontran considérait, inflexible, cette femme courbée sous le poids de ses fautes, le front dans la poussière du tapis.

— Grâce ! implora-t-elle, brisée, éperdue... J'étais folle... poussée par l'aiguillon des mauvais instincts... vaincue par la fougue des sens...

Deux ou trois fois le marquis parcourut la salle de long en large. Elle le suivit, se traînant sur les genoux, les mains jointes. Le silence de M. d'Aubrelle l'écrasait; elle eût préféré des élans de colère, des coups de cravache sur la figure.

— Pardon, Gontra', gémit-elle, la voix coupée de sanglots... pardon... Bourrelée de remords, l'adultère vous crie miséricorde !...

Le marquis restait impassible : on eût dit un dieu d'airain.

— Relevez-vous, ordonna-t il brusquement.

— Non, répondit-elle; je ne suis qu'une misérable; ma place est à vos pieds... Ne me repoussez pas, Gontran... Je rachèterai mon crime abominable par toute une vie de pénitence... Vous ne me regarderez plus... je m'isolerai dans un coin, n'importe où... jusqu'à ce que, jugeant ma faute assez expiée et mon repentir digne de pardon, vous me rappeliez...

pour vous bénir... car je n'ose dire : pour vous aimer!...

— Relevez-vous, répéta-t-il d'un ton impérieux.

Elle obéit ; mais, pour se tenir droite, elle fut obligée de s'appuyer contre un fauteuil.

M. d'Aubrelle saisit avec des pincettes la lettre anonyme tombée sur le tapis et la tint dans la cheminée, au-dessus de la flamme, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que la cendre.

Comme le lion qui surmontait la pendule, il abattait le serpent.

La marquise observait tous les mouvements de son mari. Elle eût donné son sang, sa vie, pour racheter jusqu'à la moindre de ses fautes et pouvoir se réfugier dans les bras de cet homme extraordinairement fort dont elle avait à jamais brisé le cœur.

Gontran vint se replacer en face d'elle.

— Madame, dit-il d'une voix grave, tous rapports entre nous sont devenus impossibles.

Elle chancela, cramponnée au fauteuil.

— Le même toit, poursuivit M. d'Aubrelle, ne peut désormais nous abriter.

La marquise, anéantie, ouvrait de grands yeux fixes, et ses lèvres blêmes frémissaient, collées aux dents.

— Gontran! s'écria-t-elle tout à coup, infli-

gez-moi le châtiment que je mérite; broyez-moi sous votre talon comme un reptile qui a mordu la main de son bienfaiteur; je vous bénirai jusqu'à mon dernier souffle, car vous avez été toujours pour moi le meilleur des maris lorsque j'étais pour vous la plus indigne des femmes... Frappez l'adultère... tuez-la !.. je vais écrire que je me donne volontairement la mort. . Mais, je vous en prie, ne me jetez point dans la rue. . Oh ! ce n'est pas pour moi que je le demande... c'est pour notre bien-aimée Yolande .. Au nom de notre fille, Gontran, je vous sollicite... j'implore votre clémence !...

M. d'Aubrelle gardait un sang-froid imperturbable.

— Notre fille!... répliqua-t-il en se redressant de toute sa taille... La vôtre, voulez-vous dire, madame?...

Il la dominait de sa haute stature et de l'élévation de son grand caractère. La marquise courba la tête.

— Du reste, ajouta-t-il, qu'elle soit la mienne ou non, je ne peux ni ne veux m'en assurer. Yolande vous suivra.

Atterrée, la marquise n'osait plus ni parler ni penser... Le vide se faisait autour d'elle, sans espoir de salut... Elle tombait, entraînant dans sa chute profonde l'innocente Yolande.

— Il faut qu'une séparation de corps soit prononcée, continua M d'Aubrelle; mais comme je ne veux pas que la mère ait à rougir devant son enfant; que le déshonneur marque au visage celle qui fut ma femme et qui porte encore mon nom; ce n'est pas moi qui formerai la demande, ce sera vous, madame.

Elle poussa une exclamation de pénible surprise.

— Oui, poursuivit Gontran, vous-même! Et pour que les torts soient en apparence de mon côté, je vous soufflèterai devant témoins ou, pour mieux dire, je simulerai l'acte; car, plutôt que de vous frapper, je me couperais le bras!

Ces paroles, froidement prononcées, glacèrent la marquise, dont les dents claquaient.

— Quant à votre fille, reprit M. d'Aubrelle après une courte pause, soyez sans inquiétude sur son avenir : je l'assurerai largement.

Il se tut, et le silence recommença, plein d'anxiété.

Inclinée sous les arrêts de son mari, la marquise étouffait ses sanglots. M. d'Aubrelle était debout, immobile.

— Allez, madame, dit-il, et tenez-vous prête, avec votre fille, à partir sur mon ordre.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas mal

assuré, s'appuyant à tous les meubles. Du seuil, encore une fois, elle supplia le marquis du regard. D'un geste ferme il la repoussa. La coupable disparut en trébuchant.

Gontran d'Aubrelle était seul, enfin !... Ses muscles se détendirent, alors... ses yeux se voilèrent de pleurs... et de ses lèvres tremblantes s'échappa cet aveu d'une amère sublimité :

— Et pourtant... je l'aime !...

Mais sa faiblesse ne dura qu'un instant. Il recomposa sa physionomie, glissa dans sa poche un revolver et sortit par la porte de la serre.

XV

RÊVE D'AMOUR

Le pavillon de style néo-grec qu'habitait Gérard au fond du jardin de l'hôtel d'Aubrelle, était presque entièrement dissimulé par de grands arbres aux troncs festonnés de lierre, qui le couvraient de leurs longues branches noueuses. On ne l'apercevait qu'en arrivant à la porte même, au brusque tournant d'une allée tracée parmi d'épais massifs. C était une retraite délicieuse pour Gérard, et pour la marquise un lieu de rendez-vous d'autant plus appréciable qu'il avait une sortie sur la rue. Souvent Mme d'Aubrelle y venait du dehors. Elle se plaisait à surprendre son amant, à passer avec lui, tandis qu'on la croyait au Bois, des heures de passion folle.

Gérard était jeune encore : il n'avait que trente-cinq ans. Le marquis d'Aubrelle en avait cinquante. N'est-ce point une excuse, aux

époques de morale relâchée ? Et de tout temps, au reste, les maris outragés n'ont-ils pas été le sujet inépuisable des railleries de la foule ?

Quand donc une littérature honnête fera-t-elle justice de ces aberrations séculaires en élevant au dessus du ridicule les maris de la grandeur de Gontran d'Aubrelle. ?

Etonnante était la noblesse de cet homme, la puissance d'âme de ce héros qui prononçait l'arrêt de sa femme coupable sans lui adresser un reproche, sans rien lui dire de ce qu'elle fut, de ce qu'il avait fait pour elle.

Nous nous sommes épris de ce caractère; nous voudrions le dessiner si grand qu'il débordât de ce livre, pareil à ces portraits de chevaliers qui semblent crever leur cadre trop bas pour leur haute taille et le dominer de toute la tête.

Quelques-uns de nos lecteurs admireraient peut-être davantage le marquis s'il pardonnait. Tel n'est point notre avis. Nous l'admirons davantage, nous, dans son implacable justice, parce qu'il a la surhumaine force de condamner celle qu il aime ; parce qu'en la frappant, il s'ouvre au cœur une incurable blessure; parce qu'en l'éloignant à jamais, il s'isole dans la tristesse des amers souvenirs.

Au reste, nous n'avons nullement la prétention d'avoir composé cette conscience.

Le marquis d'Aubrelle a existé sous un autre nom, et tel nous l'avons observé, tel le décrit fidèlement notre plume...

Pendant qu'il courbait sous son regard la marquise repentante, Yolande continuait à courir sur le sable des allées, et Gérard, assis sur un fauteuil bas, dans l'embrasure de la fenêtre du pavillon, allumait un cigare de la Havane.

La fenêtre était ouverte, de sorte que le soleil, les effluves printanières et le chant des oiseaux emplissaient la chambre de parfums, d'harmonie et de rayons.

Bientôt Gérard se renversa, les jambes croisées, et, d'un œil distrait, suivit les spirales bleues de son cigare. Son visage exprimait une douce satisfaction. Il souriait à son bonheur, au rêve ailé, d'une immense envergure, qui s'élevait lentement de son cerveau dans l'infini rose de l'éther.

Vêtue de pourpre, la couronne royale au front, le sceptre en main, reine de la Beauté, sa bien-aimée Henriette s'élevait avec le rêve, dont elle était le point esthétique, et derrière elle, lui faisant cortége, toutes les femmes qu'avait vues Gérard dans ses voyages, montaient, en costume

national, depuis les favorisées du sort, les Européennes parées des tissus les plus fins, jusqu'aux pauvres sauvagesses à l'état de nature. Les couleurs des étoffes papillotaient, les gazes légères flottaient, les pierreries étincelaient dans une ondulation magique de souplesses félines. C'était un enchantement.

Les Françaises, si spirituellement jolies, dont le sourire eût damné Faust ; les Espagnoles, si gracieuses sous la mantille, derrière les frémissements de leur éventail ; les Turques, dont les yeux brûlent ; les Italiennes aux passions délirantes, aux baisers fous ; les Anglaises à la chair de rose appétissante comme un filet de mauviette ; les Allemandes, blondes et chaudes comme le soleil ; et combien d'autres encore allaient se prosterner humblement devant la beauté sans pareille, la Vénus de Gérard !...

Les femmes russes, surtout, par le nombre et l'étrange variété de leurs brillants atours, fixèrent la pensée du jeune homme. Elles se détachaient une à une, en pleine lumière, dans le silencieux glissement de leur fantastique ascension.

Elles s'élevaient, souriantes, comme de bonnes fées sur un rayon de lune :

La marchande, couverte de diamants et ha-

billée d'une robe d'étoffe splendide garnie de dentelles d'or ;

La Finnoise, ainsi costumée : culottes sous une tunique en forme de chemise, chargée de broderies et de clinquant ; tablier ornementé de faux corail, de verre, de monnaie de Guinée et de bandes multicolores réunies par le travers ; ceinture agrémentée de nombreuses bossettes en fer blanc, que retiennent des rubans noués en flocons, tandis que d'autres, passés dans ses boucles d'oreilles, flottent sur ses épaules, frôlant les colliers de perle étalés sur son sein.

La Moquechaine qui s'entortille les jambes avec des courroies ou des linges, se coiffe d'un haut bonnet garni de chaînettes, de coquillages et de grelots, et porte un costume enrichi de broderies, de houppes, de plaquettes, de boutons de cuivre, d'anciens kopecks d'argent, de jetons et de coraux...

Venaient ensuite :

La Jakoute, coiffée d'une peau de tête d'animal dont les oreilles sont diversement ornées ;

La Tatare, aux cheveux et sourcils teints, aux mains et aux pieds peints en jaune rouge, vêtue de larges caleçons et d'une robe de soie rayée, ouverte par devant et garnie aux manches de parements à fleurs d'or ;

La Samoyède, dont les culottes, le surtout

bordé de magnifiques pelleteries, les bas qui servent de souliers, enjolivés de fourrures, tous les habits, enfin, sont en drap et en peau de jeunes rennes;

La paysanne d'Ingrie, dont la remarquable parure se compose de colliers et de boucles d'oreilles ; d'un col et de manches de chemise brodés avec un soin étonnant de couleurs infinies et semés de grains de verre imitant le corail et l'émail ; puis, au lieu de jupons, de trois tabliers de drap : deux sur les hanches, croisés par derrière, et l'autre devant, décoré de coquillages ou monnaie de Guinée ;

L'élégante d'Astrakan, qui porte un anneau à la narine droite ;

La Tscherkesse, dont le genre de beauté n'est pas ordinaire : plus elle a la taille fine et le ventre proéminent, plus ses compatriotes l'admirent...

Gérard en était là de sa vision, lorsqu'un léger mouvement qu'il fit pour se déplacer sur son fauteuil, bouleversa toutes les figures, qui, soudain, s'évanouirent. Aux femmes russes succédèrent tous les peuples du vaste empire des tsars, qui montèrent à leur tour dans les splendeurs azurées rendre hommage à la marquise-reine, assise sur un trône d'éblouissante lumière. Gérard les regarda défiler par groupes :

Les Trouchmens, coiffés d'un bonnet bordé de poil noir et vêtus d'habits cramoisis bordés d'une tresse d'or ou d'argent ;

Les Tatars, dont le pardessus à manches taillées en pointe, les larges culottes, les bas de cuir ou les demi-bottes, rappellent les costumes orientaux ;

Les Toungouses, dont les vêtements garnis de crins sont parsemés de houppes de poil, et dont la coiffure est une tête de chevreuil, avec oreilles et cornes ;

Les Kirguis, ainsi costumés : habit d'étoffe rouge garni de poil de loutre, larges culottes, demi-bottes à talons hauts, bonnet conique à rebords en forme de gondole...

De ces peuples si divers, qu'un effort colossal avait réunis dans une seule main, Gérard avait gardé un impérissable souvenir ; aussi se reproduisaient-ils, vigoureux de dessin et de couleur, dans les spirales de fumée qu'envoyait sans cesse le jeune homme à la marquise déifiée trônant dans une prodigieuse apothéose.

Continuellement montaient de nouvelles tribus :

Les Arméniens, chaussés de pantoufles retroussées en bec, coiffés d'un bonnet à angles droits bordé de peau d'agneau, vêtus de grandes culottes et de deux robes : celle de dessus en drap,

celle de dessous à basques, garnie de petits boutons ;

Les Tscherkesses, coiffés d'un bonnet en forme de potiron, chaussés de pantoufles bordées d'une broderie, habillés de culottes à jarretières de cuir et d'un surtout d'étoffe épaisse ;

Les Baschkirs à la tête en pain de sucre, aux yeux en trou de vrille, aux oreilles en plat à barbe; laids bonshommes coiffés d'un bonnet conique garni d'un retroussis de poil, et vêtus, par-dessus une robe rouge bordée de fourrure, d'une pelisse en peau de cheval, dont la crinière est cousue dans le dos;

Les Tartares en cafetan, aux cheveux rasés sous une calotte de couleur, coiffure compliquée, pour ceux d'entre eux qui n'ont pas visité la Mecque, d'un chapeau blanc et pointu, semblable à celui de notre légendaire Pierrot ;

Les Kouriles, coiffés d'un chapeau de jonc, vêtus de peaux d'oiseaux aquatiques et de chiens de mer; curieux êtres qui commencent, quand ils veulent se marier, par avoir un commerce clandestin avec leur amante, l'enlèvent lorsqu'elle est enceinte et la refusent si elle n'enfante pas.

La curieuse procession n'en finissait plus. Parvenus au pied du trône, les groupes s'in-

clinaient très bas devant la marquise et s'évaporaient aussitôt dans l'espace étoilé.

Gérard souriait toujours à sa reine idéale, lui lançant, de seconde en seconde, dans ses jets de fumée, de nouveaux admirateurs :

Les Mongols, dont les épouses portent deux pendants d'oreilles, tandis que les jeunes filles n'en ont qu'un ;

Les Kalmouks, qui divisent les femmes en deux classes : la viande blanche (femmes nobles) et la viande noire (femmes du peuple) ;

Les Lapons, qui tirent tout du renne : viande, lait, vêtements, lit, fil, outils ;

Les Finnois, qui font chaque jour cinq repas gargantuesques et boivent l'eau-de-vie avec la passion effrénée des nègres de l'Afrique équatoriale ;

Les Morduans, qui fiancent leurs rejetons très jeunes, en échangeant leurs tabatières comme témoignage de l'acte, et manifestent un profond mépris pour les femmes stériles...

La physionomie du rêveur exprima tout à coup la gaieté, car il venait d'apercevoir, inclinés devant la marquise, les Samoyèdes, aux yeux desquels un accouchement laborieux est un signe certain de l'infidélité des femmes ; peuple bizarre qui ne donne un nom qu'à ses enfants mâles, et seulement après leur cinquième

année, revêt les morts de leurs plus beaux habits et les coiffe d'un chaudron ..

Un éclat de rire de Gérard dissipa la gigantesque apothéose dans laquelle il avait mis toutes les nations du monde aux pieds de son idole. Il jeta son cigare, se replongea dans son fauteuil et se reprit à songer à la marquise d'Aubrelle, qui pourrait bien venir continuer le duo d'amour interrompu...

Soudain retentit la voix fraîche de la mignonne Yolande.

— Papa ! papa ! criait-elle d'un accent joyeux, ne marche pas si vite, je te rejoins.

Gérard tressaillit à cet appel de la gentille enfant; sa Yolande à lui ; sa fille, qui ne l'avait jamais nommé père...

— Papa! papa! cria-t-elle encore, me voici!...

Mais, sans répondre, le marquis d'Aubrelle entra dans le pavillon et ferma brusquement la porte derrière lui.

XVI

LE RÉVEIL

Gérard, pressentant un malheur, se leva d'un bond.

Le marquis d'Aubrelle était déjà dans la chambre, le revolver au poing.

— Monsieur, dit-il, vous m'avez odieusement outragé, vous me devez une réparation.

Gérard devina que Gontran avait tout découvert. Il ne chercha point à nier.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis à vos ordres.

— Votre vie, à cette heure, est entre mes mains, poursuivit M. d'Aubrelle, comme s'il n'avait pas entendu la réponse.

Le jeune homme s'inclina.

— Vous allez me promettre... me jurer, continua le marquis, ou je vous fais sauter immédiatement la cervelle... d'exécuter à la lettre les instructions que je vais vous donner.

Gérard était un homme intrépide, résolu, qu'aucune menace ne pouvait effrayer, aussi releva-t-il vivement la tête, révolté par ce ton de commandement absolu; mais, peu à peu, sentant son indignité, il se courba sous le regard de flamme du marquis.

— Tout d'abord, reprit M. d'Aubrelle, vous sortirez de ce pavillon; aujourd'hui même; d'ici à une heure, entendez-vous ?

Le jeune homme approuva du geste.

— Mais, ce soir, j'aurai des amis à dîner; vous viendrez.

Gérard secoua la tête.

— Je le veux! dit le marquis d'une voix impérieuse.

Blessé au vif, Gérard fronça les sourcils. Une lueur tragique brilla au fond de ses prunelles. Gontran, impassible, le considéra de haut.

— Vous arriverez un peu en retard, ajouta-t-il; à six heures dix minutes. Vous me trouverez avec Mme d'Aubrelle dans le grand salon; vous le traverserez sans vous arrêter et, entrant aussitôt dans la salle à manger, vous affirmerez à mes convives que vous avez été témoin de ce fait incroyable : M. le marquis Gontran d'Aubrelle souffletant sa femme.

Gérard se recula, la bouche plissée, les yeux

étincelants, et, regardant en face son tyrannique interlocuteur :

— Non, monsieur, s'écria-t-il, je ne m'abaisserai point à cette infamie !

Gontran haussa dédaigneusement les épaules.

— C'est à moi, répliqua-t-il d'une voix sourde, que vous osez tenir un tel langage ?... Vous appelez ce que je vous ordonne une infamie, et vous vous insurgez, comme si vous n'en aviez pas commis d'autre ?...

Pris d'une violente colère, le jeune homme marcha, les poings serrés, vers son bienfaiteur immobile.

— Ah ! rugit-il, prenez garde, vous dépassez la mesure !

M. d'Aubrelle, très froid, attendit, fermement décidé, si Gérard levait la main, à l'étendre roide mort d'un coup de revolver. Gérard s'arrêta devant ce calme terrible.

— De quel terme qualifiez-vous votre conduite à mon égard ? reprit M. d'Aubrelle avec amertume. N'est-ce point une infamie, et la plus vile des infamies ?... Répondez, monsieur !

Le coupable comprima les élans de rage qui le jetaient sur l'homme auquel il devait toutes les jouissances de la vie.

— Répondez donc ! insista le marquis. Trou-

vez, au moins, une excuse à vos ignobles trahisons !

Gérard respirait d'une haleine sifflante, dévorant sa colère et sa honte.

— Il me répugne, poursuivit Gontran, de m'étendre sur un pareil sujet... Voyons, monsieur, finissons-en. Jurez d'exécuter mes ordres.

— Je m'y refuse, repartit Gérard extrêmement pâle.

— Jurez ! répéta le marquis d'un ton bref.

Le jeune homme se taisait, écrasé sous cette humiliation. Son cœur battait à lui rompre la poitrine; il se mordait les lèvres jusqu'au sang et déchirait de ses ongles la chair de ses mains crispées.

— Jurez, reprit pour la troisième fois Gontran ; jurez, monsieur, ou je vous brûle la cervelle.

— Eh bien ! tuez-moi, dit Gérard, je suis las d'une existence qu'empoisonne aujourd'hui le remords... Je vous ai trompé, je vous ai trahi, vous, le meilleur des hommes, vous qui ne m'avez fait que du bien... tuez-moi, c'est justice... percez d'une balle mon cœur déloyal... Tenez ! monsieur, je vais au-devant de votre arme...

Le marquis l'arrêta d'un geste hautain.

— Assez de paroles inutiles, interrompit-il avec un accent de dégoût... Je ne vous demande

ni des aveux ni du repentir... pas même votre misérable vie, que je préfère livrer à votre conscience... Ce que je vous demande, monsieur, c'est un serment.

L'ami perfide se rappela tous les bienfaits de cet homme et, de nouveau, courba la tête. La situation le dominait.

Il jura.

— Ce soir, à six heures dix minutes, répéta M. d'Aubrelle en sortant.

Gérard se laissa retomber sur son fauteuil, anéanti.

— Pauvre Henriette !... soupira-t-il d'une voix brisée.

Quelle chute après l'apothéose !

Gérard avait une immobilité de statue..

Peu à peu sa pensée se détacha de son corps et l'emporta de nouveau dans les régions lointaines.

De toutes les nations qu'il avait parcourues avec le marquis et la marquise d'Aubrelle, aucune n'avait laissé dans son souvenir les fortes impressions de la Russie. Etait-ce parce qu'elle offrait, plus que les autres pays, un frappant contraste avec nos institutions et nos mœurs ? N'était-ce pas plutôt parce que Henriette l'avait choisie pour son voyage de noces ?...

Quoi qu'il en soit, Gérard errait par l'imagi-

nation à travers les immenses solitudes où se rencontraient ça et là les peuplades qu'il venait d'évoquer dans un rêve dantesque.

Mais, cette fois, la marquise n'était plus l'héroïne de sa vision; le marquis en occupait le premier plan.

Cérard entrevoyait le but que se proposait M. d'Aubrelle en exigeant de lui la déclaration qui l'avait d'abord révolté jusque dans les profondeurs de son être, et, maintenant plus que jamais, il admirait la puissance morale de cet homme extraordinaire qui pouvait, dans sa main de fer, broyer l'indigne épouse et l'infâme ami, et qui les laissait vivre sans condition, librement, en se donnant même aux yeux du monde les apparences de tous les torts.

Après avoir centuplé leurs remords par une telle élévation de procédés, le marquis d'Aubrelle les condamnait à l'existence Ainsi comprise, l'expiation était terrible pour les coupables.

Dans l'esprit de Gérard, Gontran prenait des proportions épiques. Le jeune homme le revoyait dans des aventures périlleuses, étonnant de courage et de sang-froid, toujours maître de lui, à l'occasion formidable justicier.

Quelques paroles, à peine articulées, échappèrent au rêveur.

—Que ne m'a-t-il châtié comme le bandit Woronzow? murmura-t-il dans un soupir de regret.

Ce nom prononcé à voix basse, évoqua dans la pensée du jeune homme une scène émouvante, déjà vieille de dix ans, qu'il vit se dégager peu à peu des ombres du souvenir et se dessiner enfin dans un tableau net et lumineux, avec toute la réalité de l'hallucination...

« La neige tombe à gros flocons, et dans la nuit grise, sur le sol d'une blancheur aveuglante, glisse un traîneau de maître emporté dans une course folle par trois chevaux rouans. La crinière flottante, le cou tendu, la tête haute sous l'élégante douga bariolée de vives couleurs où tinte une sonnette, l'animal du milieu trotte si fort, qu'on lui voit le dessous des sabots. Lancés ventre à terre, les deux autres bondissent, le cou ployé, la tête en dehors, et de leur bouche qui ronge le frein, de longs filets d'écume s'échappent et se confondent avec la neige sur leur poitrail fumant.

« Un cocher à grande barbe, aux cheveux coupés d'oreille à oreille sur la nuque, conduit la troïka. Chaussé de bottes vertes et coiffé d'un bonnet de fourrure, il porte par dessus une large culotte liée avec des cordons au-dessous des genoux, une chemise rouge boutonnée vers

l'épaule gauche et un cafetan en peau de mouton serré à la taille par une ceinture de cuir.

« Enveloppés de chaudes pelisses, à demi couchés sur le traîneau, trois voyageurs causent avec abandon. Ces trois voyageurs ne sont autres que le marquis et la marquise d'Aubrelle, accompagnés de leur ami Gérard.

« Un silence lugubre règne autour d'eux, troublé seulement par les notes argentines de la sonnette, le souffle saccadé de l'attelage et le sifflement aigu de la bise fouettant l'espace. Parfois, hurlent des loups affamés.

« Tous les replis du sol disparaissent sous la neige, qui tombe sans cesse, immaculée, éblouissante, avec le papillotage d'un tourbillon de phalènes s'ébattant autour d'un globe lumineux. On ne devine la route qu'aux saules qui la bordent, comme toutes les grandes voies de communication, d'après un ukase d'Alexandre Ier. Partout, dans le cercle restreint de l'horizon, s'étale une monotone blancheur que labourent çà et là les aquilons, l'éparpillant comme un duvet de cygne.

« Ainsi qu'un panorama mouvant, le paysage semble glisser derrière les voyageurs. C'est à peine s'ils entrevoient au vol les maisons en rondins peintes à la colle et les églises byzantines à coupoles brossées de couleurs vives ou recouver-

tes de cuivre doré, quelques-unes en fer-blanc, la plus haute, celle du milieu, surmontée d'une grande croix grecque en fer percée à jour.

« De loin en loin, d'affreux cahots leur indiquent le passage de ponts infernaux en bois de sapin des plus primitifs.

« Les chevaux dévorent l'espace comme un tourbillon, vertigineusement, et parfois, de leurs naseaux, le sang jaillit.

« Tout à coup, à la lisière d'une forêt, ils font un écart et se cabrent ; un paysan les arrête.

« — N'avancez pas davantage, crie-t-il ; Woronzow, le bandit, vient de passer.

« — Eh bien, brave homme, réplique le marquis d'Aubrelle, laisse-nous passer comme lui.

« — La bande de Woronzow, insiste le paysan, se compose de *brodiages*, et des plus cruels, dit-on . . . Ces serfs échappés des mines massacrent et pillent, enlèvent les femmes des nobles, les violent et les abandonnent ensuite, atrocement mutilées. Vous feriez mieux de rester avec nous, ajoute-t-il en désignant des feux de bivac qui brillent à quelques pas.

« Au centre d'une cinquantaine de charrettes disposées en forteresse, parmi d'épais buissons dont les aiguilles de givre étincellent aux flammes, des paysans couverts de grossiers manteaux de drap de Frise, chaussés de bottes d'écorce

de tilleul et ceints d'une écharpe de laine cramoisie, accrochent des marmites à des faisceaux de pieux liés par le haut. Assises sur des sacs de tille (1), leurs femmes et leurs filles, vêtues de robes de serge rouges, les jambes entortillées de bandes de flanelle, préparent le thé dans les samovars, bouilloires de luxe pour ces pauvres vagabonds. Tête nue, la chevelure poudrée comme une aubépine en fleurs, des enfants affublés de vieux surtouts de chalis fond vert, posent horizontalement un anneau sur le sol, et dans la pénombre, avec de francs éclats de rire, plus bruyants que des passereaux, entament une partie de swika (2).

« Attachés aux troncs robustes de chênes tout ruisselants de lueurs fantastiques, des bœufs mangent ou ruminent dans l'attitude du repos.

» Cette caravane se compose de familles de serfs achetées par un prince.

« En plein dix-neuvième siècle, sous le règne de l'autocrate Nicolas, on trafique des hommes comme d'un vil bétail. Vendus sans la terre, on les déplace. Cela s'appelle *une expropriation de chair humaine*.

« La population russe se divise en deux gran-

(1) Etoffe de fibres d'arbustes.

(2) Jeu qui consiste à lancer une clavelle en fer dans un anneau de même métal, posé à terre.

des classes : d'un côté, les nobles et les fonctionnaires figurant dans la hiérarchie ; de l'autre, les *muschiks*, artisans, bourgeois et paysans résignés aux coups, qu'on traite de *sukkin sin*, fils de chienne.

« Tous les muschiks ont un maître. Ils sont serfs. Ceux qui prennent la fuite pour échapper à leurs despotes, se nomment « chasseurs de pain ». Ils préfèrent les privations d'une vie errante, et même les travaux forcés dans les mines de la Sibérie, à l'esclavage qui les courbe sous une main de fer. Repris, ils reçoivent cent coups de fouet.

« Souvent les lois barbares transforment un paysan inoffensif en criminel. Les brodiages ont une férocité de tigre. Ils se vengent en sauvages de la société qui les martyrise de siècle en siècle, de génération en génération, sans trêve ni merci.

« Tels sont ceux auxquels commande Woronzow.

« Néanmoins, après avoir considéré le campement de la caravane, le marquis d'Aubrelle sourit de la naïve invitation du paysan.

« — Merci, mon brave, merci, dit-il ; mais nous avons des armes : fouette, cocher !

« Le traîneau pénètre dans la forêt. De longs hurlements sortent de l'épaisseur des brous-

sailles. La neige tombe toujours, fouettée par le vent qui mugit dans les branches.

« Soudain, trois hommes apparaissent.

« L'un, gaillard à carrure athlétique, vêtu d'un armiak, — surtout en camelot très long à taille et sans collet, — est coiffé d'un chapeau roux en forme de quille retournée, qu'ornementent une grande boucle et, près du bord, un ruban noué autour de la partie pointue.

« Le second, escogriffe sec, nerveux, dont les muscles doivent avoir les enlacements du boa, porte une culotte de peau sous une chemise bleue rayée, et par-dessus, une pelisse taillée sur le corps d'un loup.

« Le troisième est Woronzow, de stature colossale. Très brun, le teint olivâtre, il a la tête en toupie du Tatar des montagnes. Son front est écrasé, son nez en bec de vautour prodigieusement long, sa bouche grande, tirée aux coins par un rictus de fauve flairant sa proie. Ses oreilles sont larges, ses yeux petits, sillonnés de lueurs froides, ses dents clairsemées et pointues, ses cheveux et sa barbe noirs, emmêlés sur les épaules et la poitrine. Coiffé d'un bonnet fait de la peau d'une tête d'ours, il porte, comme les Toungouses, un vêtement garni de crins et parsemé de houppes de poil de diverses couleurs.

« Les deux premiers malfaiteurs ont saisi les

chevaux à la bride. Woronzow, d'un coup de carabine, a foudroyé le malheureux cocher.

« Debout, un revolver à chaque main, M. d'Aubrelle riposte.

« La marquise s'est évanouie dans les bras de Gérard.

« — Couvre-la de ton corps, dit Gontran, je me charge de la défense commune.

« Et il s'en acquitte si bien, en effet, que déjà les deux brigands postés devant la troïka gisent sur la neige ensanglantée.

« Le second coup de Woronzow a raté.

« — Maudite neige qui gâte mes amorces ! gronde le scélérat furieux.

« Alors, il tire de sa ceinture un poignard qu'il brandit avec une sauvage véhémence.

« M. d'Aubrelle, qui ne veut perdre aucune balle, le laisse approcher et, presque à bout portant, lui décharge son revolver dans les côtes.

« L'assassin tombe et roule.

« — Misérable ! je t'éventrerai ! s'écrie-t-il avec un accent de terrible colère.

« D'un bond il se redresse et court vers le traîneau.

« Avec un admirable sang-froid, d'un autre coup de revolver, le marquis lui fait une nouvelle blessure.

« — Je t'enlèverai la chair par lambeaux ! rugit le monstre pantelant.

« — Viens donc ! réplique le marquis en l'empoignant à la gorge et l'acculant, sous la pointe d'un couteau de chasse, au tronc d'un énorme chêne.

« Autour du traîneau se sont allumées des prunelles ardentes. Attirés par l'odeur du sang, les loups s'apprêtent à l'assaut.

« Fort heureusement, les serfs campés à la lisière de la forêt ont entendu le bruit de la lutte. Armés de fourches et de bâtons, ils accourent et repoussent bravement les bêtes fauves.

« Tout à coup retentissent des cris aigus, d'affreux hurlements d'homme mêlés aux hurlements des carnassiers :

« Le marquis d'Aubrelle vient de passer la lame de son couteau de chasse au travers du corps de Woronzow. Il a cloué le bandit au chêne !...

« Les serfs acclament l'héroïque marquis, et, subitement, la scène disparaît dans la neige soulevée par un vent impétueux.

« On ne voit plus ni la route ni les arbres ; rien que du blanc, un blanc absolu qui, par un effet bizarre, donne l'impression de profondes ténèbres. Les loups bondissent, affolés, la

gueule sanglante, dans la violence du tourbillon... »

De petits coups retentirent à la porte; Gérard tressaillit et se retourna brusquement.

C'était Bruno.

— M. le marquis, dit le laquais, m'a commandé de venir prendre les ordres de monsieur; monsieur désire-t-il que je lui fasse ses malles?

Ces mots ramenèrent Gérard au sentiment de la réalité.

— Ah! oui, oui... faites, répondit-il, tout à sa pensée... Voici mes clefs... Vous laisserez mon frac; je dîne encore ce soir chez le marquis d'Aubrelle...

— Où devra-t-on transporter les effets de monsieur?

— A l'Hôtel international.

— Les ordres de monsieur seront ponctuellement exécutés.

Nulle autre parole ne fut échangée. A partir de ce moment, Gérard s'isola si complètement dans sa conscience, que ses malles furent enlevées sans qu'il s'en aperçût.

Une voix, néanmoins, d'une douceur extrême, le tira de son douloureux recueillement.

— Ami! disait-elle; ami!...

Gérard eut un éclair dans les prunelles.

— Ma Yolande!... mon enfant!... s'écria-t-il, très ému, le pouls convulsif.

Et, pressant la fillette sur son cœur, la baisant avec une fiévreuse exaltation, il l'inonda de ses larmes.

— Ma bonne chère Yolande!... reprit-il avec des inflexions caressantes... Oh! combien je t'aime!... combien je te bénis d'être venue!... Tu ne sauras jamais tout le bonheur que j'éprouve à te regarder, à te tenir dans mes bras, à te caresser en écoutant ton babil d'oiseau!... Ma mignonne!... mon adoré petit ange!... Oh! que je t'embrasse encore!... Demain, hélas!... Mais qu'as-tu? tes paupières sont rouges... Tu as pleuré?... N'est-ce pas, ma Yolande, tu as pleuré?...

— Oui, comme toi, mon excellent ami... comme maman, qui sanglote depuis ce matin... et peut-être comme papa, qui refuse de me voir... Qu'est-ce que vous avez donc tous?...

— Ce que nous avons, ma chérie? Moi, je m'en vais... pour quelques jours... et, si courte qu'elle soit, toute séparation, pour ceux qui sont unis comme nous, est un déchirement...

— Tu t'en vas! répliqua la fillette d'un ton de reproche, et je n'en savais rien? Pourquoi?

— Parce que je craignais de t'affliger... parce

qu'il m'est trop pénible de voir couler tes pleurs... parce que...

Yolande le considérait, les yeux noyés.

— Mon cher ange!... s'écria Gérard d'une voix altérée, en essuyant sous ses lèvres les paupières de l'enfant, qu'il enveloppait d'un chaud regard d'amour paternel.

— Penseras tu quelquefois à ton ami?... Ne l'oublieras-tu point?... interrogea-t-il avec une expression d'ineffable tendresse.

— Tu me le demandes!... repartit-elle en lui jetant les bras autour du cou.

Il la dévora de baisers, étouffant ses soupirs.

— Adieu!... balbutia-t-il... adieu, ma Yolande idolâtrée... je t'emporte dans mon âme!...

Puis il la poussa doucement dehors.

— Cours vite auprès de maman, dit-il, on viendrait peut-être t'arracher à mon affection.

— Et qui l'oserait? riposta-t-elle avec un superbe accent de défi.

Gérard la serra de nouveau contre sa poitrine, lui couvrit les cheveux de baisers et de larmes, la contempla longuement d'un regard avide, et rentra brusquement.

Il se prit alors la tête à deux mains et gémit de douleur.

— Oh! murmura-t-il, si j'avais le droit de lui donner mon nom!... de l'appeler ma fille!...

XVII

DÉSHONNEUR VOLONTAIRE

Des tapisseries de haute lisse, d'une composition sévère, entrecoupées de panneaux ornés d'attributs de chasse, couvraient les murs de la vaste salle à manger de l'hôtel d'Aubrelle. Les meubles étaient en vieux chêne sculpté, les sièges tendus en cuir de Cordoue avec initiales et couronne gaufrées. Ça et là, sur des consoles, aux clartés du lustre et d'un grand feu pétillant, reluisait, en tons gais, l'harmonieuse gamme des porcelaines les plus renommées du Japon : les Satzouma, les Kiyoto, les Kanga, les Hizen.

Sur la nappe damassée Louis XV s'allongeaient des files de bouteilles aux ventres rebondis, aux cols effilés, où l'or, le rubis, l'émeraude des vins et des liqueurs étoilés de lumière, éclataient sous les facettes des cristaux. C'était

une joie pour l'œil ; cela mettait aux moins friands un sourire dans l'estomac.

Autour de la table étaient réunis sept convives: un prince, trois ducs, un comte et deux barons. Ils portaient tous des noms historiques, les plus beaux noms de France.

Une place était inoccupée, celle de Gérard.

Le marquis et la marquise d'Aubrelle dissimulaient sous les dehors d'une grâce aimable d'affreuses tortures que ne soupçonnaient point leurs invités. Ah ! s'ils avaient pu lire dans ces âmes ulcérées, comme se fût vite éteinte l'animation qui se traduisait en brillantes saillies dès le commencement du repas !

M. d'Aubrelle avait une verve intarissable. Les traits lui partaient des lèvres, acérés, vibrants comme des dards. Il avait tout de suite amené la conversation sur le divorce, qui préoccupait alors l'opinion publique, et ses convives, qui le croyaient toujours le plus heureux des maris, riaient de ce qu'ils appelaient ses paradoxes étincelants.

Parfois, à la dérobée, la marquise lui jetait des regards de poignante supplication ; mais, sans paraître les remarquer, il continuait sur le même ton de spirituelle raillerie.

— Mes amis, dit-il, permettez-moi de vous

citer, à l'appui de ma thèse, une scène de haut goût qui eut pour théâtre l'île d'Oléron. La marquise me pardonnera certainement quelques expressions qui ne sont pas tout à fait de notre monde; car je me hâte d'ajouter, comme précaution oratoire, que je raconte l'anecdote d'après la vieille comtesse de Farguy.

Mme d'Aubrelle, qui ne savait ce qu'elle allait entendre, s'inclina, très pâle, et il y eut autour de la table ce léger mouvement de corps des auditeurs qui prennent leurs aises pour mieux écouter.

Le marquis commença :

« — La veille du jour fixé pour leurs noces, un jeune homme et une jeune fille de la campagne ne voulaient plus se marier ensemble. Mais le contrat étant passé, et tous deux ayant entendu dire que les frais seraient payés par celle des parties qui provoquerait la rupture, ce fut à qui rejetterait la faute sur l'autre.

« Ils se rendirent avec leurs proches chez le notaire, où mutuellement ils s'accusèrent avec une extrême violence.

« — C'est elle qui refuse! affirma le fiancé.

« — C'est lui! répliqua la luronne.

« — Mais tu l'as dit devant témoins!

« — Allons donc! c'est toi, je le prouverai.

« Il gesticulait comme un possédé; elle ripostait, les poings sur la hanche.

« — Mais puisque je désire t'épouser! reprit-il avec fureur.

« — C'est faux! repartit-elle, écumante.

« — Je le jure sur ma vie éternelle!

« — Et moi, je jure, sur le saint-sacrement, que tu ne m'acceptes pas pour ta femme.

« — Ah! par exemple!

« — Oui, tu me dédaignes, insolent!

« — Ne changeons point les rôles; tu certifiais, tout à l'heure encore, devant la porte de l'étude, que tu ne voulais point de moi pour mari!

« — Plaît-il? Au contraire, je t'ai toujours voulu!

« Ils s'étaient rapprochés et se parlaient bouche à bouche, les yeux flamboyants de colère, semblables à des gallinacés qui vont jouer du bec et des ergots.

« — Eh bien! mariez-vous! s'écria le tabellion impatienté.

« Chacun des énergumènes fit un bond en arrière.

« — Mais non, puisqu'elle refuse! beugla le paysan.

« — Impossible, puisqu'il me repousse! vociféra la campagnarde.

« Et le même dialogue, recommençant sur un ton plus haut, dura jusqu'à ce que le notaire eût enjoint aux étranges fiancés d'aller ailleurs se mettre d'accord.

« Le résultat fut obtenu.

« Ces deux êtres, qui se détestaient, s'unirent parce qu'aucun d'eux ne voulut payer seul les frais du contrat... »

Mis en gaieté par cet original début, les convives du marquis lui donnèrent à peine le temps de respirer et d'avaler un verre de bourgogne.

— Après? après? s'écrièrent-ils en chœur.

M. d'Aubrelle reprit :

« — Vous devinez, chers amis, quelle existence de galériens fut celle des deux époux. Un mois après, ils se séparèrent. Quinze jours plus tard, le mari avait une maîtresse, la femme un amant.

« Mais ce que vous ne devinez pas, c'est la suite.

« Au bout d'un an, deux adultérins leur naissaient à quelques semaines d'intervalle.

« Or, il advint que la maîtresse du mari, n'ayant pas de lait, porta son enfant au père.

« — Tu l'as fait, dit-elle, nourris-le; moi, je ne le peux pas.

« L'homme, qui ne tenait pas à dépenser son

magot en nourrice, se grattait la nuque, fort ennuyé. Tout à coup, une idée le dérida. Il n'en avait peut-être jamais eu d'autre ; mais celle-là, marquée au coin du génie, suffisait pour le sortir de la foule et le désigner à l'attention publique. Cette idée étonnante, superbe, absolument neuve, la voici :

« — Je vais trouver ma femme, dit-il.

« La maîtresse eut un tel soubresaut de surprise, qu'elle faillit lancer son enfant au plafond.

« L'homme haussa les épaules et sortit.

« En le voyant arriver, l'épouse coupable trembla pour son adultérin, qu'elle serra, d'un mouvement instinctif, contre sa poitrine gonflée de lait.

« Du premier mot, il la rassura.

« — Veux-tu que je te pardonne ? demanda-t-il.

« — Ça m'est égal, répondit-elle.

« — Ne fais pas l'imbécile. Tu as mis au monde un garçon qui n'est pas de moi, puisque nous sommes séparés depuis un an, et tu sais que...

« Elle l'interrompit d'un geste véhément.

« — Ah ça ! voyons, repartit-elle, mais il me semble que ta fille n'est pas la mienne, non plus !... J'ignore la loi... je ne suis qu'une femme... une ignorante qui ne sait ni lire ni

écrire... mais, la justice du bon sens avant tout.. J'ai un garçon, tu as une fille... qu'avons-nous à nous reprocher ?...

« — Rien; je ne te reproche rien.

« — Ah!

« — Non, je te propose un arrangement, voilà tout.

« — Parle, alors.

« Le mari continua sans hésitation :

« — Je suis venu te dire : passons l'éponge sur nos fautes; qu'il n'en reste rien de rien dans notre pensée.

« — Oui, oui, répliqua la femme; mais à quelle condition ? Voyons ! cartes sur table, tout de suite.

« — Tu vas voir, c'est tout simple... J'ai une mignonnette petite fille qui grandirait aussi rapidement qu'une pousse d'églantier si elle avait ce qu'a de trop ton joli petit garçon.

« — Après ? je ne comprends pas encore.

« —Attends donc... Sa mère a les seins vides, tandis que les tiens ruissellent à te mouiller toute la poitrine...

« La femme le regarda bien en face.

« — Et tu voudrais, n'est-ce pas ? que j'allaitasse ton enfant ! dit-elle avec un clignement d'œil.

« — Je voudrais?... non, pas précisément,

répondit-il sans embarras; je souhaiterais, ce qui revient presque au même.

« Elle réfléchit une minute.

« — T'engagerais-tu, si je le faisais, reprit-elle, à me laisser toujours tranquille?

» — Sans doute; par serment ou par écrit sur feuille timbrée, à ton choix.

« La jeune femme lui tendit la main.

« — Eh bien! tope! marché conclu, dit-elle.

« L'acte fut paraphé le soir, entre deux bouteilles, et puis...

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable... »

« A dater de ce jour, ils vécurent tous quatre sous le même toit: le mari et sa maîtresse, la femme et son amant, — les nourrissons couchés dans le même berceau.

« — Moralité, concluait Mme de Farguy: le divorce. »

Un éclat de rire, longtemps contenu, salua la fin de cette historiette aussi plaisante qu'étrange, narrée avec une chaleur sous laquelle on n'eût pu supposer un froid de mort.

La pendule marquait six heures huit minutes; M. d'Aubrelle regarda la marquise d'un air impérieux.

— Oui, ajouta-t-il sans la perdre de vue, dans

le mariage, le divorce est la moralité de l'immoralité.

Mme d'Aubrelle sentit que ses larmes allaient jaillir ; elle se leva vivement et sortit.

Les convives exprimèrent la crainte de l'avoir blessée par la hardiesse de leurs propos.

— Je vais voir, dit Gontran.

Il trouva la marquise agenouillée dans le salon. Elle sanglotait, les mains crispées, les bras tordus. Ce que la malheureuse femme endurait d'horribles souffrances depuis quelques heures, ne saurait se décrire.

Elle voulut parler et ne réussit qu'à pousser des cris rauques. Son souffle court sortait péniblement, comme un râle. Elle tremblait de tout son corps, sous un frisson de fièvre. Ses lèvres étaient pâles et ses pommettes rouges. Dans sa noire pupille, agrandie par le trouble, brûlait une flamme dévorante. Elle essaya de tendre les mains et s'affaissa dans sa douleur...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, ma pauvre fille !...

Gontran d'Aubrelle était ému devant cette femme tombée qu'il aimait encore, qu'il ne pouvait s'arracher du cœur. Tant d'humiliation l'attristait. S'il n'eût écouté que la voix des sentiments, peut-être eût-il relevé la coupable ; mais la froide raison protestait. Au dernier des ou-

trages il fallait une inflexible rigueur. Le marquis se cuirassa d'indifférence.

— Lamentez-vous un peu plus fort, dit-il d'un ton glacial, on admettra plus facilement que je vous frappe.

Elle le regarda d'un air égaré.

— O Gontran !... Gontran !... balbutia-t-elle, suffoquée, se peut-il que vous me parliez ainsi !.. Se peut-il qu'une faute, si grave soit-elle, n'obtienne pas votre pardon, lorsque la femme qui l'a commise — la vôtre, Gontran ! — vous crie son repentir et ses remords... lorsqu'elle vous offre sa vie en expiation !... Car je vous renouvelle ma demande, vous suppliant de m'exaucer... Tuez-moi, mon ami. . je baiserai la main qui me donnera la mort... mais pardonnez en tuant !... Comprenez-vous ce supplice : vivre des années avec votre malédiction sur ma tête ?... Non, vous ne devez le comprendre, car vous ne croyez plus à mon amour... vous ne sauriez y croire après mon infamie... Et cependant, — Dieu m'en est témoin ! — je vous aime aujourd'hui plus que jamais, Gontran... je vous aime avec la volonté de vous rendre en bonheur tout le mal que je vous ai fait... je vous aime avec une admiration passionnée... je vous aime avec fougue, avec foi... de toute mon âme !...

La marquise se releva, le regard étincelant à travers ses pleurs.

— Ah ! Gontran, si tu voulais !... s'écria-t-elle de sa voix harmonieuse, aux accents persuasifs ; si tu voulais oublier et recommencer avec moi cette existence que j'ai follement empoisonnée, je te prouverais la sincérité de mes regrets et de mes sentiments..., je passerais mes jours à tes pieds, esclave de mes devoirs, t'idolâtrant et comme épouse et comme amante !...

— Il est trop tard, répondit-il froidement.

Mme d'Aubrelle chancela sous la dureté de cette réplique et, subitement, de toute sa hauteur, tomba sur le parquet, évanouie.

Gérard entra, hésitant, livide. D'un coup d'œil il vit la scène et se l'expliqua. Il voulut s'approcher du marquis, se jeter à ses genoux, implorer sa clémence... mais Gontran le reçut avec une telle expression de rudesse que le jeune homme s'éloigna, le front courbé, la démarche vacillante.

— Allez, monsieur, dit le marquis d'un ton âpre ; vous êtes en retard de cinq minutes.

Gérard souleva la portière de la salle à manger. Ses jambes se dérobaient sous lui. Sa langue et ses lèvres étaient sèches.

— Messieurs, balbutia-t-il avec effort, je viens

d'être témoin d'une incroyable brutalité : devant moi, M. d'Aubrelle a souffleté la marquise.

Tous les convives s'exclamèrent en violentes dénégations.

— Monsieur, vous calomniez votre bienfaiteur, s'écria le prince ; vous n'êtes qu'un misérable !

Gérard se cramponnait au dossier d'une chaise, les prunelles flambantes, les traits décomposés.

— Messieurs, dit-il, je certifie...

— Je l'aurais vu, riposta le comte, que je n'en croirais pas mes yeux !

Le marquis parut sur le seuil.

— Et vous auriez tort, dit-il d'une voix profonde, car ma main est encore chaude du soufflet donné.

— Allons donc ! c'est une gageure ! repartirent les gentilshommes.

— Messieurs, répliqua Gontran, qui rougit, parce qu'il mentait pour la première fois, j'affirme sur mon honneur avoir souffleté la marquise. Quant au motif qui m'a fait agir, je n'en dois l'explication à personne.

A cette déclaration inattendue, tous les convives se levèrent et quittèrent aussitôt la table, blêmes d'indignation.

Ce qui se passait au fond de ces natures chevaleresques est facile à deviner.

S'ils avaient pu venger Mme d'Aubrelle sur son mari, chacun d'eux eût provoqué le marquis en duel.

Ne pouvant le provoquer, ils défilèrent devant lui, chacun lançant une parole cinglante.

Le prince parla d'abord.

— Marquis d'Aubrelle, dit-il, jamais notre main ni celle de nos amis ne touchera la vôtre.

Les ducs vinrent ensuite.

— Marquis d'Aubrelle, dit au nom des trois celui qui marchait en tête, nous vous mettons au ban de notre société.

Le comte à son tour se présenta.

— Marquis d'Aubrelle, dit-il, nous ferons le vide autour de votre personne et de votre hôtel.

Les barons s'avancèrent.

— Marquis d'Aubrelle, dit le premier, l'éclat de votre blason, jusqu'à ce jour sans tache, est à jamais terni.

Le dernier ajouta :

— Nous ne vous connaissons plus.

Et ils sortirent, un à un, sans se retourner.

Le marquis subit l'affront jusqu'au bout, tête baissée, impassible.

Lorsqu'il crut tous ses invités dehors, il passa la main sur ses yeux et soupira longuement.

Tout à coup, apercevant Gérard, il se redressa de toute sa taille et, d'un geste superbe, lui désigna la porte.

Gérard obéit à l'injonction et, comme les autres convives, il exprima sa pensée :

— Marquis d'Aubrelle, dit-il, vous êtes un héros !

XVIII

DÉCHIREMENTS

Il restait encore beaucoup de lie au fond du calice bu sans sourciller par le magnanime marquis d'Aubrelle. Il en avala quelques gorgées de plus pendant son procès en séparation de corps. La marquise avait eu beau recommander la plus expresse réserve à son avocat, le maître bavard avait lâché sa langue et chargé le mari de telle sorte, qu'on ne savait plus, à la fin, s'il s'agissait d'un véritable gentilhomme ou d'un portefaix sous un déguisement de grand seigneur.

M. d'Aubrelle, très calme, fit répondre par son avocat qu'ayant reconnu les voies de fait à lui reprochées, il n'avait nullement l'intention de se défendre et de s'opposer à la séparation demandée par la marquise.

L'arrêt fut donc rendu au profit de Mme d'Au-

brelle, qui, depuis quelques jours, habitait, avec sa fille, un couvent de la rue de Sèvres.

Le marquis avait congédié tous ses domestiques, renouvelé toute sa maison. Il ne voulait chez lui personne qui lui rappelât le passé.

Le jour du départ de la malheureuse Henriette, il avait pris dans son secrétaire pour cinq cent mille francs de titres de rentes sur l'Etat et les avait fait remettre à Yolande dans un coffret en vieil argent ciselé, chef-d'œuvre de la Renaissance : double cadeau princier. Mais il avait absolument refusé de voir la mère et la fille. La nuit venue, il s'était enfermé dans l'appartement de celle qu'il avait tant aimée et n'en était ressorti que le matin, le visage sombre, abîmé dans l'amertume de ses pensées. Puis il en avait fait murer les portes. Il se refusait ainsi l'âcre jouissance d'aller rêver, aux heures d'écrasante tristesse, parmi les objets qu'affectionnait la marquise, dans l'atmosphère où il avait respiré le bonheur. Il espérait, en sacrifiant tout ce qui lui rappellerait la coupable, l'effacer peu à peu de son souvenir.

Quelquefois, cependant, il se promenait dans la serre et, dans cette suavité de parfums, dans cette orgie de couleurs des tropiques, dans ces frémissements d'ailes et ce merveilleux concert d'oiseaux de tous pays, dans cette nature aux

folles exubérances toute chargée d'enivrantes effluves, il s'oubliait en des songeries sans fin, évoquant le fantôme de la félicité disparue.

Une époque surtout le transportait dans le monde bleu des étoiles : les mois écoulés entre sa déclaration d'amour à Henriette et leur mariage.

Ah! quel éblouissant avenir s'ouvrait alors devant eux!...

Elle souriait, le regard perdu dans la brûlante prunelle de Gontran.

Ils se parlaient lèvre à lèvre, cœur à cœur.

— Nous serons bientôt l'un à l'autre pour toujours! s'écriait-il avec ivresse... Oh! je te rendrai la vie douce, mon Henriette!... Je te jetterai des fleurs sous les pieds... Ange, je te donnerai le paradis sur la terre!...

Elle, rayonnante, était comme transfigurée.

— Parle, parle, murmurait-elle... Tes paroles arrivent à mon oreille, douces, harmonieuses, semblables à ces vagues mélodies qui font papillonner des rêves étincelants dans la tête et gonflent la poitrine d'ineffables voluptés...

— Mon Henriette!... mon adorée!... balbutiait-il avec passion.

— Gontran!... mon fiancé!... soupirait-elle avec amour.

Ils avaient au visage comme un épanouisse-

ment d'âme, comme une auréole de céleste béatitude.

— Tu m'aimeras bien, dis... et longtemps... et toujours ?... interrogeait-elle, l'humeur gaie.

Puis, d'une voix sévère, avec une menace du bout de l'index, elle continuait :

— Toujours, monsieur, entendez-vous ? toujours !...

— Et toi ? demandait Gontran.

— Moi ?... répondait-elle avec des mines adorables... oh ! moi, c'est différent... Je ne promets rien, parce que...

— Parce que ?...

— Eh bien...

Elle simulait l'hésitation... se décidait à parler... ne voulait plus... et finissait par murmurer un doux aveu à l'oreille de Gontran.

— Ne le répète pas ! recommandait-elle toute rougissante.

— Ah ! tu es un ange ! s'écriait le marquis transporté de joie. Mignonne chérie, j'ai peur de ne point t'aimer assez.

— Je te donnerai l'exemple, ripostait-elle avec un regard éloquent.

Ils se pressaient les mains et s'enivraient de bonheur, absorbés l'un dans l'autre...

Tout à coup, Gontran la prenait dans ses bras,

appuyait ses lèvres sur la bouche fraîche et parfumée de la jeune fille...

O volupté ! sainte volupté qui, d'un seul élan, envoie par-dessus les nues, dans les sphères radieuses, sur l'aile d'un baiser, deux êtres passionnément épris !...

Ils s'oubliaient dans cette amoureuse étreinte qui les ravissait au ciel ; ils se contemplaient avec extase, et, dans ce brûlant délire, les siècles se fussent écoulés sans leur paraître plus longs que des secondes...

Hélas ! pourquoi faut-il retomber sur la terre !

Tout cela n'était donc que mensonge de sa part, à elle ?...

Oh ! la misérable !...

Et le marquis d'Aubrelle, les muscles contractés, fuyait la serre où, si souvent, Henriette avait rejoué cette odieuse comédie.

Il fuyait, mais le mal était en lui ; il l'emportait partout ; et, dans la vaste solitude de son hôtel, il errait comme un lion blessé.

En vain cherchait-il à se distraire ; en vain plantait-il les éperons dans le ventre de son cheval et courait-il, d'un galop précipité, le front au vent, les cheveux épars ; en vain se mêlait-il aux foules bruyantes ; en vain essayait-il de se plonger dans l'étude de ses auteurs favoris, de s'enfoncer dans la méditation des

grands problèmes; en vain tentait-il de reprendre ses travaux habituels; l'idée fixe était là, sans cesse, l'obsédant, le harcelant, le fatiguant. Elle était dans son cerveau comme le ver dans le fruit.

Et toujours seul!...

Après avoir eu des amis et de joyeux dîners; après avoir eu, retentissant en claires roulades, la gaieté communicative de la rieuse Yolande; après avoir eu les plaisirs de la famille et du monde; se trouver soudain isolé dans le silence, abandonné, trompé, saignant!... Ne voir autour de soi que des domestiques qu'on ne connaît pas encore et qui vous épient!... N'avoir personne à qui confier son affliction!... Parler sans autre réponse que celle de l'écho!...

Seul, toujours seul!...

C'est le vide autour de soi, sans appui...

Gontran éprouvait une sorte de vertige. Il est des minutes terribles où les plus forts chancellent.

Quand l'homme sent que tout lui manque à la fois sous les pieds, une dernière pensée, à laquelle il s'accroche, lui vient avant la suprême pensée de Dieu : celle de sa mère. Une mère est fidèle à son enfant. Ils ont vécu tous deux du même sang, de la même vie. Le lien qui les unissait subsiste moralement. S'il souffre, elle

souffre avec lui. Fût-il un monstre, elle ne cesse de l'aimer du fond des entrailles qui l'ont conçu.

Gontran songea à sa mère ensevelie sous une montagne de sable, à l'île d'Oléron. Il l'avait presque oubliée pendant dix années de bonheur factice; il avait négligé de protéger sa tombe contre les envahissements des dunes; il avait failli à son devoir filial pour ne pas contrarier les caprices d'une femme qui l'outrageait!... Ah! quels affreux regrets lui déchiraient le cœur, maintenant!... Sa mère!... sa mère qui l'adorait, qui lui avait transmis les plus hautes facultés, les plus nobles talents; qui lui avait semé dans l'âme les germes de toutes les vertus; une sainte!... Hélas! que n'était-elle encore de ce monde!... Elle serait là, pleurant avec lui, le consolant dans la mesure du possible... Il aurait une poitrine où reposer sa tête...

Oui, sans doute; mais, témoin des poignantes épreuves de son fils, quelle torture eût été la sienne!... Elle qui n'avait qu'un but : le bonheur de Gontran, et qui croyait le lui préparer en élevant Henriette dans le respect des meilleures doctrines!... Mieux valait, peut-être, qu'elle reposât sous la montagne de sable.

Le marquis d'Aubrelle avait encore, là-bas, au Colombier, une vieille amie, la comtesse de

Farguy, qui certainement sympathiserait à ses peines. Il projeta même un instant d'aller la voir; mais il renonça vite à ce dessein. Si bonne, si vraie que soit une amie, et quelque avancé que soit son âge, elle ne saurait remplacer complètement une mère. Il est des choses qu'on lui tait. Il est surtout un sentiment qu'un esprit fier ne veut inspirer à nulle autre qu'à celle qui l'a bercé de ses chants et de son amour : la pitié. Gontran résolut de concentrer ses chagrins et d'agir comme le philosophe Héraclite d'Ephèse se retirant dans les montagnes, parce qu'il trouvait les hommes injustes et corrompus.

D'abord, il eut à soutenir de gigantesques luttes pour ne pas relever le gant que lui jetait la société parisienne. Il se sentait dans le crâne comme un volcan en éruption qui lui faisait craquer les os et jaillir par les fissures — lave fumante — une haine formidable. Puis, peu à peu, les emportements cessèrent, le calme vint et, le jour du procès, absolument maître de lui, il avait une physionomie aussi tranquille qu'étaient bouleversées celles d'Henriette et de Gérard.

Bourrelés de remords, les deux coupables ne s'étaient pas vus depuis l'explosion provoquée par la foudroyante lettre anonyme.

Après le jugement, ils eurent une dernière entrevue.

Elle fut déchirante.

Ils se promenaient dans les allées ombreuses du Luxembourg, près de la fontaine de Médicis. Le jour baissait. A travers les arbres, ils apercevaient le dôme du Panthéon qu'un rayon mourant détachait en rose sur les pâleurs du ciel.

Le jardin était désert. Les étudiants discutaient à table d'hôte; les étudiantes lançaient, dans les restaurants et les brasseries, les fusées de leur folle humeur. A peine quelques gazouillements animaient-ils la feuillée. Ça et là, deux ou trois moineaux babillaient en ramassant les miettes dans le sable et dans l'herbe, puis s'envolaient sur les hautes branches pour n'en plus redescendre.

Henriette et Gérard causaient dans cette demi-solitude. Lui ne savait presque rien du drame qui les avait broyés; elle lui apprit tout.

L'objet de leurs plus sérieuses préoccupations fut la lettre anonyme. Qui pouvait l'avoir écrite? Ils ne savaient. Pour préciser à ce point, il fallait que le délateur les eût suivis partout, pas à pas, mêlé pour ainsi dire à leur existence quotidienne; or, ils avaient voyagé sans domestiques, éloignant toujours les indiscrets.

Peut-être Gérard ne voulut-il pas avouer d'imprudentes confidences glissées à l'oreille de l'un de ces faux amis si nombreux dans les salons parisiens.

Cette hypothèse nous semble être bien près de la vérité.

N'importe, du reste; quelle qu'en fût la cause, la situation existait : Henriette et Gérard se trouvaient pris dans un nœud dont ils devaient s'efforcer de sortir.

Pour le jeune homme, le dénouement était simple, et c'était le seul qui pût apaiser les cris de sa conscience : — la mort.

— Toi, mourir!... murmura-t-elle, très agitée.

— Oui, mon Henriette, repartit-il d'une voix grave, notre bienfaiteur m'a fait grâce; moi, qui me reconnais infâme, je me condamne... Oh! je sais bien ce que tu vas me répondre : « Nous nous aimions!... » C'est une circonstance atténuante pour beaucoup... A mes yeux, qui voient au plus profond de mon être, rien ne me disculpe... Je dois tout, jusqu'à la vie, à ce grand caractère dont j'ai souillé l'honneur; je vais lui payer une partie de ma dette... Je vais mourir, mon adorée, après avoir revu les lieux où s'écoulèrent nos plus belles années ; la Côte-Sauvage, la villa,

l'Océan, la forêt et cette vaste excavation où s'unirent nos lèvres et nos âmes : la grotte de Gargantua... Quelle sera ma mort ? Je n'ai pas choisi, je verrai... Mais je voudrais mourir, avec ton image bénie dans le cœur, d'une manière grandiose, qui fût au niveau de mon amour.

— Tu as raison, dit-elle ; la mort est la seule véritable délivrance... Oh ! que ne puis-je mourir aussi !...

— Toi, mon Henriette, répliqua-t-il vivement, tu dois rester pour notre bien-aimée Yolande...

Puis, la voix et les yeux troublés :

— Pauvre chère enfant ! s'écria-t-il ; mourir sans la revoir... Oh ! tu l'embrasseras pour moi... Tu lui parleras souvent de l'ami qui ne sera plus..., de la tendre affection qu'il avait pour elle..., de ses regrets en vous laissant...

De grosses larmes coulaient de ses paupières.

— O ma Yolande !... ma Yolande !... sanglota-t-il avec un émouvant désespoir... O mon Henriette !... mes deux passions !...

Il serra convulsivement la jeune femme sur sa poitrine ; leurs larmes se confondirent et leurs bouches se rencontrèrent dans un dernier baiser...

— Adieu !... soupira-t-il ; adieu, mon amante idolâtrée !... Au revoir... là-haut !

— Au revoir, balbutia-t-elle, éperdue; moi aussi, je vais à la tombe... la cellule où s'ensevelissent les naufragés de l'amour et de la vie!...

Ils se séparèrent, ou plutôt s'arrachèrent l'un à l'autre, brisés, anéantis...

Une bande de jeunes gens, qui venaient d'entrer, avec des filles au bras, du côté de l'Observatoire, remplissaient la pépinière de longs éclats de rire.

XIX

ENSEVELI DANS LE SABLE

Le vent soufflait avec rage lorsque Gérard débarqua dans l'île d'Oléron Réfugiés à l'intérieur, les oiseaux de mer rasaient les marais salants. Parfois une poussière grésillante, chassée comme des lambeaux de brouillard, enveloppait le jeune homme, qui fermait alors les yeux et retenait sa respiration.

— Un ouragan de sable, se dit-il avec une expression de joie lugubre.

Gérard commença son pèlerinage par la villa d'Aubrelle. Il y arriva sans la voir. Il en touchait les murs, qu'il la cherchait encore. Quels changements depuis plus de dix ans qu'il n'avait visité ces lieux enchanteurs, cette oasis dans le désert, ce paradis terrestre!... Il ne restait plus trace de l'admirable jardin, et le petit palais, qui fut un musée si curieux, était presque enseveli. Les dunes avaient marché,

promenant leur niveau sur l'œuvre abandonnée de l'homme. L'ouragan, qui redoublait de force, soulevant de toutes parts des tourbillons de sable, achèverait sans doute la destruction.

Ce triste pronostic parut satisfaire Gérard.

Assis dans ce paysage désolé, le jeune homme rêva longtemps, les coudes sur les genoux, le menton dans ses mains, sans souci des vents qui l'ébranlaient de leurs furieuses secousses et du gravier qui lui fouettait le visage avec la force et la cuisante douleur d'une charge de sel lancée par une arme à feu.

De toutes les splendeurs passées qu'invoquait son souvenir, tout avait disparu; seule, une image de mort surgissait : le sommet du cèdre qui jadis ombrageait le tombeau de la famille d'Aubrelle.

Là reposaient aussi les neuf matelots et le maître d'équipage Tom rejetés à la côte après le terrible naufrage dans lequel Gérard lui-même eût péri sans le dévouement sublime de celui qu'à cette époque déjà lointaine il honorait et chérissait.

Le jeune homme songeait à tous les malheurs évités s'il avait, lui, onzième cadavre, reposé près des autres.

— Je vais les rejoindre onze ans trop tard, soupira-t-il en se levant.

Il se rendit à la « grotte de Gargantua », qu'il eut de la peine à trouver. Le sable en bouchait à peu près complétement les deux ouvertures. Il parvint, avec beaucoup d'efforts, à se glisser dans la sombre galerie. Le lit du torrent était à sec. La source qui l'alimentait avait-elle tari ? était-elle détournée de son cours ?... Gérard ne s'en préoccupa nullement ; et, néanmoins, cette pensée lui vint tout à coup à l'esprit, que si l'eau n'avait coulé lors de ses rendez-vous avec Henriette, jamais peut-être, — impénétrables desseins de la Divinité ! — il n'eût possédé son amie d'enfance.

Un instant il voulut mourir dans cette excavation où il avait flétri l'honneur d'une vierge fiancée à l'homme auquel il devait les plus respectueux témoignages de gratitude. Cette résolution était logique. Il y renonça.

— Non, dit-il tout haut, ce n'est pas ici le lieu.

Gérard revint, mais avec des difficultés inouïes, quoique abrité par les dunes, car l'ouragan semblait soulever l'île tout entière et la faire voler en tourbillons.

Allait-elle disparaître comme Antioche ?

Le jeune homme s'arrêta vis-à-vis de la villa d'Aubrelle, à la pointe Gatseau.

L'histoire de cette île, qui devait être sa tombe

après avoir été son berceau, traversa d'un jet son souvenir.

Il avait lu, dans la bibliothèque du marquis d'Aubrelle, le mémoire dans lequel messire Le Berton, baron de Bonnemie,— après avoir avoué que tout ce qu'il peut affirmer des premiers temps de l'île, c'est que, jusqu'à la maison de Pons, elle tomba toujours en partage à des princes et à des têtes couronnées, — lui donne, avec des preuves certaines, pour seigneurs ou souverains :

Guillaume 1er, duc de Guyenne et comte de Poitou (910), puis Geoffroy-Martel, comte d'Anjou (990), qui tous deux accordent aux habitants les priviléges d'avoir des terres en propriété, de bâtir des marais salants, de tester et de disposer librement de leurs possessions. Geoffroy, comte d'Anjou, et sa femme Agnès, viennent ensuite (1040) ; la fondation de l'abbaye de Vendôme en est le témoignage incontestable. Ils marient leur nièce Marguerite avec Guillaume Rudel, comte de Blaye, la dotant de deux mille livres de rente assignées sur Pont-l'Abbé, Corme-Royal, Marennes, Saint-Laurent du Gua, Saint-Sornin, Lusat, etc., et fondent, en 1047, l'abbaye Notre-Dame de Saintes, à laquelle ils octroient, outre l'église de Saint-Denis en Oleron, avec ses appartenances, d'autres droits et biens très importants. Cette fondation

suscite même un bruyant procès qu'assoupit une transaction passée, en 1049, entre les parties : Guillaume Rudel, Marguerite et l'abbesse du monastère.

En 1068, le seigneur de l'île est Guy, comte de Poitiers et de Gascogne, duc de Guyenne. Guillaume VIII lui succède en 1086. Puis apparaît, en 1118, Othon, duc de Guyenne, qui concède aux habitants les droits de jurande et de communauté.

L'île change alors de nationalité. Eléonore d'Aquitaine, fille unique de Guillaume X, dernier duc de Guyenne, comte de Poitou et seigneur d'Oleron, ayant fait casser son mariage avec le roi de France Louis VII, épouse en secondes noces Henri II, roi d'Angleterre, qui devient ainsi légitime possesseur de l'île, bâtit le prieuré de Saint-James (aujourd'hui le Château) et confère à la population de nouveaux privilèges qu'augmente Henri III.

Pendant quelques années, Hugues ou Guy de Lusignan, comte de La Marche et d'Angoulême, commande par usurpation à l'île, que lui a donnée puis retirée Edouard, fils aîné d'Henri III, et dont le gratifie abusivement, la veille de l'Assomption, en 1224, le roi de France Louis VIII.

Les forces des Anglais diminuant dans notre pays, l'île est tantôt leur propriété, tantôt la nô-

tre, et, par suite, change souvent de seigneurs. Les rois l'accordent à ceux qui peuvent s'en rendre maîtres, mais seulement à usufruit.

Cet état de choses dure jusqu'à ce qu'elle tombe aux mains des puissants seigneurs de Pons, qui la rendent héréditaire à leur famille et la transportent même à des étrangers. Ainsi, messire Louis Despaigne et, après lui, en 1354, messire Fouques de Matha, sont mentionnés comme sires de l'île d'Oléron.

En 1360, le traité de Brétigny la comprend avec la Saintonge, l'Angoumois, la Marche et la Guyenne, dans la rançon du roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. Mais, prévoyant combien il lui serait difficile de la conserver, Edouard III la concède, en 1368, au chevalier anglais James Dandelée, qu'en expulse, en 1370, l'arrêt des pairs de France, portant confiscation des terres possédées par le roi d'Angleterre et le prince de Galles.

Charles V accorde aussitôt à Renaud, sire de Pons, qu'il veut gagner à sa cause, la jouissance de l'île à valoir sur deux mille livres de rente en assiette. Plus tard, lui ou son fils Charles VI — on ne sait trop — donne une partie d'Oléron au seigneur de Montmor, gouverneur de la Rochelle, ainsi qu'il appert d'un aveu du fief Na-

teau (11 sept. 1373). Mais, en 1380, le sire de Pons ayant fait annuler ce présent par des lettres patentes de Charles VI, l'île « lui fut délaissée pour parfaite ». Dès lors, les seigneurs de Pons s'emparent de tout ce qu'y possède le roi et, maîtres absolus, contraignent les vassaux de les reconnaître.

Plusieurs titres et baillettes, datés du 4 novembre 1440, nous apprennent qu'un certain nombre de fiefs d'Oléron furent, à cette époque, le partage de Jeanne de Pons, dame des Châteliers de Saint-Magrin.

En 1444, Jacques de Pons s'étant allié aux ennemis du roi, un arrêt du parlement de Paris lui confisqua l'île, qu'octroya Charles VII à André, seigneur de Villeguier, par lettres patentes du mois d'octobre 1450, « pour l'avoir, tenir et posséder par lui et ses hoirs, mâles et femelles, descendant de lui en loyal mariage ». Les seigneurs de Villeguier usèrent, à l'instar de leurs prédécesseurs, d'une autorité souveraine ; mais, attaqués par la puissante maison de Pons, ils ne purent se maintenir longtemps. Après quelque résistance par les armes et les procès, il fallut céder au plus fort.

Des arrêts intervenus au parlement de Paris en 1514, 1520 et 1521, déclarèrent l'île domaine royal, ce qui n'empêcha nullement François de

Pons d'en reprendre possession le 20 octobre 1521, et ses hoirs de la garder...

Le premier démembrement de l'île au pouvoir des sieurs de Pons s'était fait en faveur de Jeanne, dame des Châteliers. Le deuxième se fit en 1538, au profit de Toussaint de Rabiaud. Puis vint le troisième... puis... le dernier, à l'avantage de tous, en 1789 !

Le rêveur secoua sa tête alourdie par tant de noms et de dates.

Le sable emplissait l'atmosphère, bornant la vue comme une épaisse vapeur. Gérard ne voyait de l'Océan que la crête écumante des vagues monstrueuses. Impossible à lui de se tenir debout. Couché à plat ventre, il se sentait glisser avec le sol. Le vent sillonnait l'espace avec une telle furie, que le jeune homme, assourdi, n'entendait rien. Parfois, des souffles hurlant comme des fauves, labouraient profondément la plage et soulevaient d'un bloc des monceaux de gravier qu'ils lançaient par-dessus les dunes. D'autres fois, une colonne énorme de grains impalpables montait jusqu'aux nues dans la gigantesque spirale d'un puissant tourbillon, puis se déplaçait dans un glissement de base fantastique et, soudain, s'écroulait comme un des piliers du temple de Gaza sous le prodigieux effort de Samson.

La villa d'Aubrelle disparaissait peu à peu : — de bas en haut, sous les vagues de sable qu'amoncelait autour des murs la formidable poussée des vents ; — de haut en bas, sous l'effondrement des colonnes tournoyantes et l'incessante pluie d'atomes qui tombait sur elle comme la pluie de cendre sur Herculanum et Pompéi. Tous les volets, doublés de tôle, étaient fermés, de sorte que la poussière envahissante ne pouvait pénétrer à l'intérieur que par l'ouverture des cheminées et la vitre brisée d'une lucarne.

La pression extérieure eût certainement disloqué la charpente et fait craquer les murailles d'une maison ordinaire ; mais la villa d'Aubrelle, construite pour résister aux plus furieux assauts des ouragans, était engloutie debout, intacte. La vigne vierge, la glycine, le lierre, le houblon, les cobées, la grenadille et les rosiers, qui avaient grimpé librement jusqu'au faîte en touffes exubérantes, semblaient, sous la couche de poudre grise, une ornementation fleurie dans le stuc. Bientôt, la couche s'épaississant, les plantes s'effacèrent. L'impétuosité de la tourmente croissait. D'horribles sifflements déchiraient l'air. On eût dit une grêle de balles et d'obus traversant les effroyables clameurs d'une bataille.

L'Océan roulait son éclatant tonnerre entrecoupé de chocs pareils à des salves d'artillerie,

et la forêt de pins, violemment tordue, mugissait des plaintes sauvages, étranges, d'immenses soupirs d'orgue colossal.

Fouetté au visage, le gravier produisait la sensation douloureuse de piqûres d'aiguilles. Il s'engouffrait dans les yeux, le nez et les oreilles, imprimant aux muqueuses sa brûlante morsure. Il n'y avait pas dans tout l'horizon une molécule d'air pur. On ne respirait que du sable. Gérard suffoquait dans ce désert bouleversé par des souffles aussi terribles que le simoun.

Vers le soir, la villa n'avait plus de forme distincte ; elle se confondait avec les dunes. Gérard s'élança sur le flanc de la colline qui la recouvrait et, s'aidant des mains et des coudes, enfonçant jusqu'aux genoux, suant, haletant, il parvint à la gravir. Il avait les paupières rouges, meurtries, tuméfiées ; il n'y voyait pas. A tâtons, rampant avec prudence, il chercha la lucarne.

Dès qu'il l'eut trouvée, il se recoucha, car, de cette hauteur, le vent l'eût précipité comme un fétu.

Gérard regrettait de ne pouvoir contempler une dernière fois ces lieux aux souvenirs si chers ; de ne pouvoir adresser, dans un regard d'admiration attendrie, un suprême baiser d'âme à cette Côte-Sauvage où il avait tant couru, tant aimé ! Il n'entendait même pas la mer en courroux y

vomir son écume et ses tristes épaves. Au milieu de cette nature en convulsion, des féroces rugissements de l'ouragan déchaîné, nul bruit distinct, si strident fût-il, ne frappait son oreille. Il avait dans le cerveau comme un vacarme infernal, comme un ébranlement où s'éteignait toute perception et se taisaient les pensées vaguement éparses.

Le jeune homme se recueillit, car il allait mourir.

Péniblement il rassembla ses idées et reconstitua son existence. Le peu de bien et tout le mal qu'il avait faits lui revinrent à la mémoire. Il les pesa dans sa conscience et se trouva bien coupable devant les hommes et devant Dieu.

Non ! ce n'était pas un véhément amour, — il se l'avouait maintenant, à l'heure de comparaître devant Celui qui voit aux plus secrets replis du cœur ; — non ! ce n'était pas une passion fougueuse, un désir effréné qui l'avaient poussé, dans un emportement bestial, à souiller la fiancée de son ami huit jours avant leur mariage ; c'était l'esprit de vengeance, aiguillonné par une indéfinissable jalousie.

Il y avait eu préméditation ; plus encore, guet-apens. Certes, il éprouvait pour Henriette, dès l'enfance, une affection sincère ; mais l'amour,

le véritable amour qu'invoquait la malheureuse marquise pour atténuer l'irréparable faute, Gérard ne l'avait ressenti qu'après la possession. Et, du reste, ainsi qu'il l'avait confessé, l'amour même ne pouvait le justifier. Il devait étouffer le sentiment illicite ou fuir. Sa conduite à l'égard de son bienfaiteur et sauveur, Gontran d'Aubrelle, était plus qu'une insigne perfidie : c'était un crime odieux qui brisait les liens sacrés d'un homme irréprochable et d'une femme adorée, et frappait une innocente enfant...

Gérard leva les bras au ciel et jeta, d'une voix forte, ces paroles dans la tempête :

— Dieu me pardonne et les protège !

Puis il se dégagea de la couche de sable qui déjà l'avait enseveli, se dressa sur les genoux, ouvrit la lucarne, lança des deux mains, éperdument, un baiser à l'espace, et descendit lentement, le front courbé, dans la délicieuse villa bâtie par un aimable poète qui ne se doutait guère qu'après avoir abrité tant de bonheur, ce nid de marbre, de verdure et de fleurs serait un jour le tombeau d'un désespéré...

La pluie d'atomes s'épandait sans cesse.

Toute la nuit, les souffles de l'ouragan soulevèrent des vagues et des tourbillons de gravier...

Le lendemain, il y avait une dune de plus à la Côte-Sauvage.

Quelqu'un qui eût appliqué l'oreille aux flancs de la nouvelle montagne de sable, eût entendu marcher dans ses lugubres profondeurs...

XX

PAUVRE YOLANDE !

Les années s'écoulaient, douloureuses comme les étapes du chemin de la Passion.

La marquise d'Aubrelle continuait à vivre dans le couvent de la rue de Sèvres, dont elle n'était pas sortie depuis sa dernière entrevue avec Gérard, le soir de son procès en séparation de corps.

Sa cellule avait un ameublement très simple, en noyer : le strict nécessaire; sauf, toutefois, une grande glace-applique biseautée et une toilette en porcelaine de Sèvres, cristal de Bohême et vieil argent.

Ses cheveux avaient blanchi ; son visage sérieux était empreint d'une éternelle tristesse ; sa bouche exquise, faite pour le sourire et le baiser, ne laissait plus tomber que des paroles graves; mais sa remarquable beauté n'avait rien perdu

de son caractère si pur ; les chagrins et l'âge avaient respecté sa ferme carnation ; les larmes n'avaient pu ternir l'éclat de ses brûlants yeux noirs.

D'amples vêtements de deuil cachaient ses formes élégantes.

La marquise partageait ses heures entre son mari, auquel, chaque jour, sans se lasser, elle écrivait une lettre déchirante, quoique sûre de ne point obtenir de réponse, et sa fille Yolande, qu'elle instruisait après s'être remise elle-même à l'étude pour rendre plus profitables ses excellentes leçons.

Disons qu'Henriette savait beaucoup, ayant été non-seulement à l'école de la vieille marquise d'Aubrelle, mais surtout à celle de Gontran, dont la haute intelligence fondait sur l'instruction tout l'avenir des sociétés modernes.

— Est-il donc si difficile, s'écriait-il parfois avec amertume, en déplorant les désastreuses querelles des partis ; est-il donc si difficile d'être Français sans aucune de ces épithètes discordantes qui troublent dans la paix du travail, dans les joies de la famille, ce peuple loyal, généreux, en qui vibrent sans cesse l'amour de la patrie et la passion de ce puissant moteur de la vie civile : la souveraine justice ?... Remontons aux causes. Qu'est-ce qui nous divise ? L'igno-

rance. Que l'instruction soit notre lien ! L'instruction règle nos idées, imprime à nos penchants l'impulsion la plus avantageuse à nous-mêmes et, par suite, à tous ; elle apprend que le devoir est l'intérêt général, l'intérêt général le fondement des sociétés ; et, faisant ainsi ressortir l'avantage de la réunion des forces humaines dans un même but, l'honnête et l'utile, elle prépare le salut du monde.

— Ah ! poursuivait-il, dans un magnifique mouvement oratoire, rappelons-nous les talents précieux, les forces vives, les brillants avenirs qu'ont engloutis, dans notre chère France, les discordes intestines, et nous tous qui, par l'incessante étude de ce grand organisme qu'on appelle un Etat, cherchons, pour le vrai bien des masses, la meilleure constitution économique ; nous tous qui voulons sincèrement, du fond de notre être, l'amélioration intellectuelle et physique des classes laborieuses ; nous tous qu'enflamme l'œuvre de la civilisation, le progrès de l'esprit humain ; unissons-nous, liguons-nous pour empêcher le retour de ces violentes secousses, de ces cruels déchirements, de ces ruineuses liquidations sociales. Faisons la lumière dans toutes les questions de droit, dans tous les problèmes de philosophie morale. Répandons-la sur tout et sur tous, dans les faits et dans les

consciences, à pleines mains, abondamment, infiniment !... Projetons-la sous le masque des factieux et sur le cœur pur des grands patriotes qui, dominant nos annales de toute la hauteur de leur fécond génie, marchent, à travers l'égoïsme et les mauvaises suggestions des castes, la tête majestueuse, dans une auréole de rayons !... Dissipons les ténèbres de l'ignorance ; dégageons la vérité scientifique, absolue, des vieilles erreurs accumulées sur notre temps; éclairons le peuple !...

Ainsi parlait-il, conformant ses actes à ses paroles, travaillant de toutes ses facultés, de toute sa fortune, au développement de la culture intellectuelle dans les classes déshéritées de la nation.

Enseignée par Gérard suivant le programme tracé par le marquis d'Aubrelle, Yolande avait tout de suite, dès l'enfance, abordé, sous une forme récréative, les études les plus solides.

Sa petite bibliothèque ne contenait aucun livre qui n'eût pour but d'enrichir ses facultés d'une connaissance utile.

Au lieu de contes absurdes, qui remplissent de chimères les jeunes intelligences et faussent le jugement, le marquis avait placé dans les mains de la fillette des ouvrages sur les propriétés des plantes et les mœurs des animaux; le

récit des merveilles de la nature, bien plus captivant que les beaux mensonges jaillis sous le coup d'une baguette magique ; les explorations scientifiques des voyageurs célèbres, mises à la portée de l'enfance par de charmants esprits dont les noms, comme les œuvres, sont justement populaires; l'histoire des grands citoyens et des masses profondes du peuple, tableaux de sublime héroïsme et de poignantes misères, qui fortifient l'âme et l'emplissent d'un souffle de liberté !

Par ces lectures instructives, et grâce à ce parfait système d'éducation, Yolande possédait, à quinze ans, un fonds de science rare que sa mère accroissait sans peine tous les jours.

Cette fille bien-aimée était pour la marquise un sujet de constantes préoccupations. Quel serait son avenir ?... Yolande avait une grosse fortune ; mais qui la produirait et la guiderait dans le monde, où ne pouvait l'accompagner sa mère ?... N'y serait-elle pas la victime de quelque intrigue habilement ourdie par un traqueur de dots ?... Ces questions, et bien d'autres, se dressaient, noirs spectres, dans l'esprit inquiet de Mme d'Aubrelle.

Yolande était adorable comme une Vierge de Murillo Son entrée dans un salon parisien eût fait sensation. Elle avait la beauté de sa mère et

la suprême noblesse du marquis d'Aubrelle. Sa gorge était délicieusement modelée ; sa taille svelte avait la flexibilité du jonc ; ses mains étaient de petites merveilles ; ses cheveux déroulés l'enveloppaient tout entière.

Elle aussi se préoccupait de sa situation, du changement survenu tout à coup dans son existence, du passage subit d'une vie de fêtes à la morne solitude d'un couvent.

Curieuse comme toutes les jeunes filles, elle cherchait à s'en expliquer les causes, lorsque, un jour, elle entra dans la cellule de sa mère, qui, mandée par l'abbesse, venait de sortir sans prendre le temps de ranger ses papiers et, fatal oubli ! sans retirer sa clef de la serrure.

Une lettre, dont l'encre fraîche luisait encore, était sur la table. Yolande, reconnaissant l'écriture de la marquise, crut pouvoir, sans indiscrétion, en parcourir les premières lignes. Mais, à peine avait-elle commencé, qu'elle s'arrêta, frappée de stupeur.

Elle éprouvait comme un éblouissement. Tout le passé ténébreux qui l'avait tant préoccupée, qu'elle désespérait de connaître, s'éclairait tout à coup d'une vive lumière.

La jeune fille passa ses petites mains blanches sur ses grands yeux noirs et reprit sa lecture.

La lettre était ainsi conçue :

« Voilà cinq ans que, tous les jours, dans des appels restés sans réponse, la femme repentante vous jette ce cri d'âme angoissée : « Gontran, je pleure sur ma faute maudite !... Gontran, pardonnez l'égarement d'esprit qui m'a « plongée dans l'adultère !... Gontran, j'étais « folle... je vous aime !... »

Yolande avait un affreux battement de cœur. Elle se sentait défaillir. Son visage était d'une pâleur mortelle.

Elle se roidit contre l'émotion et continua :

« Ah ! malheureuse que je suis !... avoir trompé, par faiblesse de chair, le plus noble, le plus estimé, le meilleur des hommes !. . N'avoir pas su commander à ma nature ardente, résister à l'entraînement des mauvaises passions !... Oh ! mais j'étais donc née bien vicieuse !... Car, enfin, j'avais eu l'exemple et reçu les conseils d'une sainte... de votre vénérée mère, Gontran, qui m'avait appris à vous chérir pour votre bonté, à vous honorer pour vos vertus. . »

La jeune fille hésitait devant cette franche confession de sa mère. Elle avait des scrupules devant cette conscience ouverte. Cependant elle poursuivit :

« Oui, je me rappelle... Enfant, je me plaisais au vagabondage, à la maraude... j'avais à la fois la paresse et la vivacité du lézard. Pourvu

que je pusse courir sur le sable, puis m'étendre au plein soleil et rêver, le regard perdu dans le mouvement des vagues, j'étais parfaitement heureuse... Je m'amusais du matin au soir avec les petits garçons de mon âge ; on ne me voyait jamais avec les petites filles, je n'en avais pas les goûts tranquilles. Une poupée m'ennuyait. Ses yeux de verre et sa bouche en carton ne me disaient rien. Je lui arrachais les bras et lui cassais la figure. Au plaisir d'attifer un joujou, je préférais grimper aux arbres et bondir du haut en bas des dunes. Ces exercices de force et de souplesse me développaient le corps, et mes sens s'éveillèrent vite au contact des galopins qui, pendant nos promenades, répétaient devant moi des propos d'hommes, appelant les choses par leur nom... Je vous fais ces aveux tels qu'ils me viennent sous la plume, pour vous expliquer mon caractère et mon tempérament.

« J'avais besoin d'une parente sévère qui me surveillât et me redressât sans cesse; je n'eus autour de moi que des indifférents jusqu'au jour fatal où, pour votre malheur, je me trouvai sur votre chemin... Ah! quelles leçons j'eus alors! quelle mère vigilante et tendre!... Je fus dégrossie, affinée avec un inaltérable dévouement, une touchante sollicitude. La gamine se transforma,

devint une demoiselle digne de figurer dans le meilleur monde... Votre sainte mère, Gontran, se complaisait dans son œuvre, qu'elle croyait excellente et qui n'avait qu'une perfection de surface... Hélas! il était trop tard pour effacer le mauvais pli... On ne le voyait pas, il était habilement dissimulé sous un vernis d'élégance et de pudicité; mais je sentais, moi; mais j'étais sûre qu'à un moment de trouble les instincts naturels reprendraient le dessus. Et je ne me trompais point; de funestes événements l'ont trop prouvé..,

« Ah! Gontran! Gontran! la faute qui m'abreuve d'amertume et me torture de remords, provient, soyez-en convaincu, non d'une nature perverse, mais d'un vice constitutionnel aggravé par une négligence d'éducation... Ce que je vous dis là ne me disculpe point, je le sais; je vous parle d'abondance, dans le désordre de mes pensées, cherchant à vous attendrir par des raisons qui d'abord me semblent bonnes et ne résistent pas à l'examen... Hélas! j'ai sur la conscience une infamie que toutes mes larmes — pleurerais-je jusqu'à la consommation des siècles — ne réussiront pas à laver : c'est d'avoir été assez misérable pour devenir votre femme après avoir appartenu à Gérard!... »

Yolande étouffa un cri. Cette lecture la bri-

sait. Elle sanglotait, la gorge serrée, avec un tremblement des lèvres. Son corsage marquait d'un frémissement les violents soubresauts de son cœur. Craignant d'être surprise, elle se tenait debout, appuyée des deux mains sur la table pour ne pas tomber. Elle continua :

« O mon Dieu!... mon Dieu!... quel abominable outrage! Depuis que, retirée du monde, je vis en moi-même, cherchant le mobile de mes actions, scrutant et jugeant mon passé, je courbe la tête, comme si j'avais de la boue au front; je gémis de honte; je me méprise!... Ah! mon ami, — pardon, le mot m'échappe, — si vous me voyiez prosternée dans ma cellule, maigre, les cheveux blanchis, criant mon repentir, priant Dieu de vous toucher de pitié, vous me relèveriez peut-être... Mais que dis-je, insensée!... j'abuse de vos instants; je délire!... Cette lettre décousue, illogique, pleine de contradictions, vous fera hausser les épaules; vous la déchirerez et en disperserez les morceaux au vent avec dédain... Attendez, ne la détruisez pas encore... Plus que deux lignes et j'ai fini...

« Gontran, je t'aime!... Oui, la misérable qui t'a trompé, l'adultère t'aime... elle t'adore, Gontran... sa dernière pensée sera pour toi... ton nom mille fois béni sera sa parole suprême...

« Châtiment terrible, que l'amour sans espoir d'une femme coupable!... »

Yolande ressentit une telle commotion, qu'elle roula sur le carreau, privée de sentiment.

La marquise, en rentrant, devina la cause de cette syncope. Elle se tordit les bras de douleur. M. d'Aubrelle s'était héroïquement sacrifié pour qu'elle n'eût pas à rougir devant sa fille, et sa fille, à cette heure, savait tout! Elle déplora la fatale négligence qui avait livré le secret de sa séparation, se demandant avec effroi comment elle affronterait désormais l'innocent regard de sa chère Yolande.

Mais la pauvre enfant ne devait pas de sitôt regarder sa malheureuse mère. Elle ne sortit de son évanouissement que pour être la proie d'une fièvre cérébrale. Tout son corps brûlait. Elle avait le délire. Tantôt des visions épouvantables la tenaient palpitante, les yeux démesurément ouverts et fixes; tantôt des apparitions célestes la reposaient dans une douce béatitude.

Une nuit, elle adressa un pâle sourire à sa mère, qui, se voyant reconnue, la prit dans ses bras et la couvrit de caresses folles. Mais le sourire avait passé comme un fugitif éclair : la fille ne sentit pas les baisers de la mère!

N'importe; la marquise eut un rayon de

joie dans sa sombre tristesse : elle se savait toujours aimée de son enfant!...

Durant toute la maladie, elle veilla sans prendre une minute de repos, sans dormir. Les mères ont de ces forces fabuleuses de Titans.

Enfin la jeunesse triompha. La convalescence fut longue. Yolande faisait chaque jour avec sa mère plusieurs promenades dans le vaste jardin du couvent. Mais elle n'avait aucune de ces joies que donne le retour à la santé. Elle allait, mélancolique, dans la bonne chaleur du soleil, regrettant que la fièvre ne l'eût point couchée dans la tombe. Dans son cerveau malade encore s'agitaient des pensées sinistres. Elle voulait mourir. Seulement, la pauvrette avait peur d'une mort violente qui convulsionne horriblement le corps et décompose le visage.

Elle eût désiré s'endormir du sommeil éternel en gardant sa grâce et sa beauté...

Elle caressait un rêve pendant ses promenades à travers les fleurs du jardin : c'était d'en faire une ample moisson et d'en parsemer sa petite chambre, puis de rassembler à son chevet, en une gerbe énorme, les plus grandes, les plus éclatantes, les plus parfumées, de se coucher, la tête perdue dans les pétales odorants, et de sortir de la vie sans secousses, sans roideur, en

songeant au passé, si plein de doux souvenirs, à tous ces mille enchantements qui, d'habitude, sont le partage des jeunes filles riches... La poésie de ce pâle visage dans la gerbe mortelle, de ce beau cadavre dans les fleurs, séduisait la triste Yolande.

Une réflexion l'avait retenue jusqu'ici : le désespoir de sa mère, déjà si profondément malheureuse. Elle craignait aussi de jeter le trouble dans la paisible maison qui les abritait. Cependant elle ne renonçait point à son funeste projet ; non, elle le renvoyait au jour où, loin du couvent et de sa mère, elle pourrait disparaître en laissant un doute sur ce qu'elle était devenue. Elle avait même, dans ce but, sous le prétexte spécieux de respirer les brises salines et les odeurs résineuses nécessaires à son complet rétablissement, formé le dessein d'aller voir la comtesse de Farguy, avec laquelle Mme d'Aubrelle n'avait cessé d'être en relations. Mais, auparavant, la jeune fille voulait faire une démarche qu'elle méditait depuis sa maladie : tenter une réconciliation qu'elle jugeait possible.

Un matin que la marquise l'aidait à sa toilette, tressant en fortes nattes son admirable chevelure, Yolande manifesta brusquement le désir d'avoir, le jour même, un entretien avec son père.

— Ton père ! s'écria Mme d'Aubrelle, dont tout le sang reflua vers le cœur.

— Oui, maman bien-aimée, mon père, répondit la jeune fille avec calme.

La marquise, inquiète, la considéra avec sollicitude, appréhendant un retour de fièvre.

— Mais, mon enfant, balbutia-t-elle, tu as lu ma lettre ?...

— Oui, maman, je l'ai lue, repartit Yolande avec la même tranquillité.

— Eh bien ! mais... alors ?...

— Mais quoi, mère chérie ?...

Mme d'Aubrelle ne revenait pas de sa surprise. Elle hésitait, se troublait sous le clair regard de cette âme candide. Tout à coup, elle fondit en larmes.

— Oh ! c'est affreux ! sanglota-t-elle.

Yolande lui prodigua de touchantes caresses.

— Explique-toi, mère adorée, supplia-t-elle avec un son de voix tendre.

La marquise lui saisit les mains.

—Mais, malheureuse enfant, s'exclama-t-elle, ton père... le marquis d'Aubrelle, veux-je dire, doute que tu sois sa fille !...

Evidemment prévue, cette réponse n'ébranla point Yolande.

— Je le convaincrai, répliqua t-elle avec la confiance de ses quinze ans.

— Il refusera de te recevoir !

— Je forcerai sa porte.

— Tu te briseras contre sa volonté d'airain !

— Qui sait ?

Yolande ajouta :

— Que je doive ou non réussir, il faut que cet entretien ait lieu. Il le faut pour toi, mère, qui endures le martyre ; pour lui dont l'impassibilité stoïque couvre certainement d'effroyables tempêtes ; pour moi, votre médiatrice naturelle, qui souffre de toutes vos douleurs...

La marquise, en soupirant, répondit :

— Va, ma Yolande, va, mon amour ; le marquis d'Aubrelle ne saurait renier ton cœur : il est aussi grand que le sien !...

XXI

PAUVRE PÈRE ET PAUVRE FILLE !

Accompagnée d'une sœur écoute, Yolande monta dans un fiacre et se fit conduire à l'hôtel d'Aubrelle.

Pour ne pas inspirer de soupçons, elle pria la religieuse de l'attendre et sonna. La porte s'ouvrit.

Yolande eût désiré passer inaperçue devant la loge du concierge ; mais le vigilant cerbère était à son poste, debout, l'œil attentif, comme une sentinelle.

— Qui demande mademoiselle ? interrogea-t-il aussitôt.

— M le marquis d'Aubrelle, répondit la jeune fille d'une voix assurée, quoique son cœur battît à lui rompre la poitrine.

— M. le marquis est sorti, mademoiselle, dit le concierge.

Yolande s'attendait à cette réponse.

—Voulez-vous demander s'il y est pour moi ? répliqua-t-elle.

— J'affirme à mademoiselle, répéta gravement le concierge, que M. le marquis n'est pas à l'hôtel. Si mademoiselle veut lui parler, qu'elle veuille bien revenir dans une heure.

Elle jugea l'homme sincère.

— C'est bien, dit-elle, je repasserai.

—Mademoiselle veut-elle me laisser son nom ?

— Inutile, repartit Yolande en sortant.

Sa ferme attitude prouvait qu'elle s'était préparée de longue date à cette entrevue décisive. Elle avait l'inébranlable résolution des martyrs. Ayant fait le sacrifice de sa personne, nul obstacle ne pouvait l'effrayer. La pure fille puisait en son âme exaltée, en son cœur débordant d'amour, une force extraordinaire qui devait la soutenir jusqu'au bout.

— Aux Champs-Elysées, dit-elle au cocher de fiacre, en reprenant sa place à côté de la religieuse.

Depuis son entrée au couvent, elle sortait pour la première fois dans Paris. Le grand air et le mouvement de la rue l'étourdissaient un peu, mais rien ne fixait son attention. Les voitures qui s'entrecroisaient avec un bruit de tonnerre ; la foule affairée qui marchait rapidement, en files interminables, sur les larges

trottoirs, pareille à une fourmilière qui fait ses provisions ; la Seine, qui roulait ses moires sous le profil des ponts, où les passants se découpaient en ombres chinoises ; les tours de Notre-Dame, la flèche de la Sainte Chapelle et les tourelles de la Conciergerie, qui s'élançaient au-dessus du pâté bourdonnant des maisons de la vieille Lutèce ; le Louvre, ce palais des rois devenu le palais des arts ; les Tuileries, dont le jardin peuplé de statues retentit du babil des enfants et des oiseaux ; la place de la Concorde, ce chef-d'œuvre, avec ses colonnes rostrales, son obélisque et ses fontaines jaillissantes ; enfin, la promenade des Champs-Elysées, cette merveille que termine au loin, sur la hauteur, l'arc de triomphe de l'Etoile ; tout ce magique panorama gravé — mieux encore : peint dans le souvenir de quiconque l'a contemplé, ne fût-ce qu'un instant, se développa sous les yeux de la pauvre Yolande, sans la distraire de sa mélancolie.

Le rire éclatait sous les arbres, où résonnait la voix étrange de Polichinelle ; les promeneurs rayonnaient de plaisir dans les parfums et la chaude lumière ; les chevaux galopaient, souples, le cou ployé, leur poil ras luisant au soleil ; les carrosses passaient avec une vitesse vertigineuse, lançant des éclairs ; des toilettes éblouissantes, des scintillations de pierreries apparais-

saient dans ce tourbillon, à travers un nuage de poussière blonde ; et la jeune fille, toujours plongée dans sa méditation, regardait vaguement...

Soudain, elle saisit avec force, d'un mouvement nerveux, le bras de la religieuse étonnée.

Un cavalier descendait la grande avenue au petit galop de chasse. Ferme sur ses étriers, le torse droit, le visage grave, le regard perdu devant lui, la barbe et les cheveux blancs, vêtu de noir, il allait, indifférent à tout ce qui l'entourait.

Yolande le considérait, toute pâle, avec des yeux baignés de larmes.

Il passa près du fiacre ; elle se rejeta vivement en arrière.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda la religieuse.

— Mon père !... balbutia la jeune fille.

Puis, se remettant aussitôt par un acte énergique de sa puissante volonté :

— Cocher, commanda-t-elle, retournons à la rue de Lille.

Elle ajouta, dans un profond soupir :

— Pauvre père ! comme il a vieilli !...

Yolande ne dit plus rien jusqu'à l'hôtel d'Aubrelle. Enfoncée dans l'abîme de sa douleur, elle réfléchissait.

Comme la première fois, elle entra seule. Le concierge ne l'arrêta point. Elle traversa la

cour, le pouls vibrant. Entre ces murs où elle avait vécu, les souvenirs s'éveillaient dans sa tête comme une nichée d'oisillons aux lueurs de l'aube. L'émotion lui serrait la gorge; elle se hâta, pour ne pas faiblir devant les domestiques, qui l'observaient. Pas un ne lui était connu. Cette remarque la frappa. Les grands vases et les arbustes qui décoraient le perron étaient également changés. Tout l'hôtel avait été repeint. La jeune fille vit partout comme une intention d'assainissement physique et moral. Moral, surtout.

Un laquais était dans le vestibule.

— M. le marquis d'Aubrelle ? lui demanda Yolande.

— Que mademoiselle veuille me dire son nom, répondit le laquais, j'irai voir si M. le marquis est chez lui.

— M. d'Aubrelle ne connaît pas mon nom, repartit la jeune fille, que ce mensonge fit rougir; mais vous lui rapporterez que je souhaite l'entretenir de choses qui le concernent personnellement, et qu'il ne regrettera point de m'avoir reçue.

Le laquais haussa imperceptiblement les sourcils.

— Je vais voir, dit-il; mais je ne crois pas que M. le marquis soit à l'hôtel.

La réponse ne se fit pas attendre. Le laquais revint, la mine sérieuse, le maintien roide.

— M. le marquis est sorti, mademoiselle, affirma-t-il avec l'aplomb d'un domestique bien stylé.

Yolande ne perdit pas espoir.

— Mais, répliqua-t-elle sans se déconcerter, il vient de rentrer, au contraire !

— Alors, mademoiselle, riposta le laquais avec un sang-froid imperturbable, je me suis mal exprimé. M. le marquis est ressorti, devais-je dire.

La jeune fille voulut lui glisser un louis dans la main ; il refusa, mais simplement, sans affectation de morgue.

— Mademoiselle, dit-il, M. le marquis nous paye d'assez beaux gages pour nous jeter impitoyablement à la porte s'il apprenait que nous nous sommes laissé corrompre. Chacun de nous, du reste, lui est à tel point attaché, qu'aucun sentiment ne nous ferait oublier notre devoir.

Yolande s'assit sur une banquette.

— Soit, murmura-t-elle, j'attendrai qu'il passe. Il faut que je lui parle ; je lui parlerai.

Cette persistance toucha le laquais.

— Mademoiselle souhaite donc, reprit-il, que j'insiste d'une manière toute spéciale ?

Si maîtresse qu'elle fût de ses impressions, la jeune fille, qui revit tout à coup sous sa main le but près de lui échapper, ne put réprimer un tressaillement nerveux.

— Oui, répondit-elle, oui ; dites à M. d'Aubelle que je veux lui faire des communications du plus vif intérêt et de la plus haute importance... Allez ; insistez ; réussissez !...

Elle s'exprimait avec feu, le teint animé, d'une voix mélodieuse et vibrante. Debout, le bras tendu dans un geste dominateur, elle était divinement belle.

Le laquais s'inclina devant cette grâce majestueuse et sortit.

Deux minutes plus tard il reparut, la physionomie souriante, cette fois.

— Veuillez me suivre, mademoiselle, dit-il avec une évidente satisfaction.

Il la conduisit à la bibliothèque et en souleva la portière. Yolande vit M. d'Aubrelle, pensif, se promener la tête inclinée, les bras croisés sur sa poitrine.

La jeune fille eut encore un instant de faiblesse. Il lui sembla que son cœur cessait de battre, son sang de circuler. Ses lèvres, d'une chaude rougeur, pâlirent jusqu'à l'effacement de la bouche.

Elle chancela. Le marquis venait de s'arrêter, l'œil fixé sur la porte. Yolande réagit sur elle-même et, rapidement, entra.

Un vif incarnat, maintenant, colorait ses joues. Des teintes rosées se répandaient sous sa peau d'une blancheur diaphane. Ses petites oreilles se détachaient comme deux touches de carmin sur les frisures de la nuque. Ses lèvres étaient pourpres.

Le laquais avait laissé retomber la tenture.

M. d'Aubrelle et Yolande étaient en présence. Tout de suite le marquis avait reconnu la jeune fille. Une légère contraction des muscles avait seule révélé son trouble.

Il se fit un de ces silences qui, dans l'atmosphère, précèdent les violentes commotions et, dans les scènes de la vie intime, les grandes crises.

Ces deux natures d'élite qui s'adoraient cinq ans plus tôt : elle, l'appelant son père ; lui, la nommant sa fille ; ces deux êtres bons, d'une tendresse infinie, dont les âmes s'attiraient avec une irrésistible puissance, dont les cœurs se fondaient d'amour et les bouches se tendaient aux baisers l'une de l'autre ; ces deux malheureux, ces deux affamés de bonheur familial, restaient là, face à face, immobiles !

Ils se regardèrent longuement. Le marquis

eût voulu la prendre dans ses bras et lui dire : « Cet hôtel est le tien ; demeure ici ; commande ; anime ce triste mausolée ; transforme ce séjour de deuil en un palais d'enchantements où s'épanouissent les fleurs sous tes doigts et tes pieds de fée ; redonne-moi le goût à la vie en me rendant les affections perdues... » Yolande eût voulu lui sauter au cou, le baiser follement, lui dire : « Pardonne, oublie... Point de félicité sans ma mère et moi ; pas même de repos, tu le sais... Allons n'importe où, loin du monde, dans une sauvage retraite, et réparons les fautes passées, renouons les liens rompus, refaisons nos existences brisées... »

Ils pensaient cela tous deux ; mais l'un et l'autre se turent. Chacun s'efforçait de surmonter son angoisse.

M. d'Aubrelle, le premier, reprit possession de lui-même.

— Mademoiselle, dit-il avec ses manières courtoises de grand seigneur, en désignant un fauteuil bas à la jeune fille, ayez la bonté de vous asseoir et de m'exposer le but de votre visite.

Yolande tomba sur les genoux. Deux grosses larmes tremblaient à ses cils. Elle craignait d'avoir trop présumé de ses forces.

— Mon père !... s'écria-t-elle d'une voix altérée.

Le marquis la considéra d'un air de profonde surprise.

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit-il d'un ton de compatissante douceur, je ne saurais être votre père, puisque je n'eus jamais de fille.

Yolande courba la tête, comme assommée par cette déclaration.

— O mon père ! balbutia-t-elle, vous qui m'aviez appris à détester le mensonge !...

— Encore une fois, mademoiselle, répliqua le marquis sans se départir d'un calme absolu, vous commettez une erreur inexplicable. Relevez-vous, je vous prie, et terminons un entretien qui ne saurait durer davantage.

La jeune fille ne retint plus ses larmes. Elle s'attendait à une lutte et s'y était préparée ; elle se heurtait contre un mur.

— Oh ! vous me renvoyez !... s'écria-t-elle. Vous chassez votre Yolande !... Il faut que vous souffriez bien pour me faire un tel mal !...

— Mais, mademoiselle, vous avez une singularité de paroles...

— Oui, vous souffrez, reprit-elle avec exaltation... Oh ! je le vois bien !... et je le sens... Vous pouvez dissimuler aux yeux des indiffé-

rents, de la foule que vous coudoyez au passage, des anciens amis qui détournent la tête pour ne pas vous saluer... car j'ai tout appris de ma mère avant de venir, après avoir surpris le secret de votre séparation... Mais vous ne me cacherez pas vos douleurs, à moi qui suis votre fille... Oui, oui, votre fille... oui, mon père!... Ne doutez pas, ne niez plus... la voix du sang parle haut dans mon cœur... Et, tenez ! j'en suis sûre, ma présence vous émeut... du fond de votre âme remuée sourd un sentiment de compassion... Oh! dites, dites que vous affectionnez encore votre Yolande que vous aimiez tant... quoiqu'elle troublât souvent vos méditations par ses éclats de rire, lorsque, toute rouge, échevelée, elle courait sur le sable... et quelquefois sur les pelouses du jardin... Vous la saisissiez alors dans vos bras et la couvriez d'ineffables caresses, de baisers dévorants... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas, mon père?... Il me semble que c'était hier... il me semble que ce bonheur va recommencer pour nous tous.

Elle s'était traînée sur les genoux jusqu'aux pieds du marquis. Levant alors ses beaux yeux et ses jolies mains jointes :

— Un baiser... supplia-t-elle ; un baiser comme autrefois... mon père !...

Le cœur du marquis saignait ; mais telle était

la fermeté de caractère vraiment prodigieuse de cet homme, qu'il n'en parut rien sur ses traits.

— Mademoiselle, dit-il avec un accent qui atténuait la dureté de la réponse, j'ignore si vous êtes le jouet d'un rêve ou la victime d'une imposture; mais, en vérité, votre conduite, permettez-moi de vous le dire, est au moins étrange.

Yolande s'était emparée de la main du marquis, sur laquelle aussitôt elle avait collé ses lèvres brûlantes.

— Etrange!... repartit-elle; vous trouvez étrange qu'une fille accoure chez son père bien-aimé, qu'elle n'a vu depuis cinq ans, force sa porte et lui crie miséricorde !... Vous trouvez étrange qu'elle gémisse lorsque, après avoir espéré quelques heures de béatitude dans sa vie de tristesse, elle se voit repousser comme une étrangère importune!... Mais, mon père, si vous trouvez étrange une telle conduite, je ne sais plus démêler la vérité de l'erreur, mon jugement se trouble, ma tête s'égare... Ah! que ne m'avez-vous rudoyée, enfant, au lieu de m'attirer sur vos genoux, de me presser sur votre poitrine, de m'embrasser avec l'ardente passion d'un tendre père!...

Jours bénis ! ils sont à jamais gravés dans ma mémoire et dans mon cœur!... Oh! oui, jusqu'à

mon dernier soupir, je me rappellerai les charmantes histoires, toujours pleines d'enseignements, que vous me racontiez alors !... Je serais restée là des mois entiers, blottie contre vous, le regard fixé sur votre bouche, écoutant, applaudissant, répétant sans cesse : Encore ! encore !... Et vous ne vous lassiez pas ! Et continuellement vous improvisiez pour votre petite Yolande des récits d'un charme inexprimable !... Mieux valait me tenir à distance, m'inspirer de la crainte et même un peu d'aversion... Ma blessure eût été moins vive, le coup moins cruel... car, s'il m'avait fallu choisir entre vous et ma mère, — dois-je l'avouer ? — c'est vous que j'aurais préféré, mon père !...

Le mot entra comme une épée, en pleine poitrine. Yolande avait frappé juste au défaut de la cuirasse. Le marquis d'Aubrelle était vulnérable par les sentiments. Le sang lui battit les tempes et lui siffla dans les oreilles. Il fut comme étourdi. Mais cette défaillance ne dura qu'une seconde.

— Mademoiselle, dit-il en dégageant sa main, vous me donnez le regret de n'avoir pas une fille qui vous ressemble.

Yolande comprit que tous ses efforts étaient vains. Elle essuya ses pleurs et poursuivit avec un peu d'irritation :

— Ainsi, vous refusez de me reconnaître, mon père? Vous repoussez mon intercession? Vous rejetez le bonheur que je vous offre?...

— Vous vous êtes certainement trompée d'adresse, répondit-il d'un air convaincu.

La jeune fille blêmit. Une pensée vengeresse lui vint aux lèvres. Le tempérament fougueux de la marquise se réveillait en elle; la colère commençait à bouillonner dans les profondeurs de son être. Elle continua:

— Vous êtes impitoyable, et je vais vous dire pourquoi.

— Mais, mademoiselle, vous vous oubliez, fit observer le marquis avec un bienveillant sourire.

— Vous êtes impitoyable, reprit-elle avec vivacité, parce qu'avant de vous occuper de votre personne, vous songez aux tourments qu'endurent les autres. Il vous est agréable, n'est-ce pas? de lire chaque jour dans les lettres de ma mère le récit de ses épouvantables souffrances? Vous savourez ses remords et ses larmes. Y mettre un terme serait vous priver d'un âcre plaisir. Le spectacle de cette conscience ulcérée vous est une délectation... Ah! quel dommage que vous ne voyiez pas réellement, de vos yeux, le supplice de celle que vous avez longtemps chérie et qui

porte toujours votre nom... et qui vous aime éperdument, follement!...

Il l'interrompit d'un geste négatif.

— Oui, follement, répéta-t-elle ; à en mourir !...

— Mme d'Aubrelle est morte, répondit le marquis avec froideur.

Yolande se leva, l'air résolu, frémissante d'indignation.

— Monsieur le marquis, dit-elle, quand j'ai franchi votre porte, je vous aimais jusqu'à l'adoration. L'insensibilité que vous affectez a tué cet amour. Non, vous ne sauriez être mon père; non, je ne suis pas votre fille. Le marquis d'Aubrelle dont je vous parlais tout à l'heure, avait des entrailles, lui ; j'étais sa Yolande idolâtrée ; il ne m'eût pas causé volontairement le moindre chagrin... Vous, monsieur, vous m'infligez des peines auxquelles je ne survivrai pas... Je sors ; mais sachez bien que je ne suis pas venue chez vous, envoyée par ma mère ; tout au contraire, elle s'opposait à ma démarche, qu'avec raison elle jugeait inutile. Ne supposez pas, non plus, que je regrette autre chose de mon existence passée que les joies intimes de la famille. Je suis — ai-je besoin de l'affirmer ? — au-dessus des misérables considérations de fortune et de relations sociales. Vous m'avez donné cinq cent

mille francs en titres de rentes sur l'Etat, que j'avais acceptés lorsque je vous croyais mon père ; je vous les renverrai. Vous m'avez refusé le pardon de ma mère et la place que je sollicitais dans vos affections ; je ne veux rien autre de vous... Monsieur le marquis, vous ne me reverrez plus ; je vous dis un éternel adieu... Puissiez-vous ne jamais vous repentir de vous être condamné à la solitude !

Cette noble fierté frappa M. d'Aubrelle. Il retrouvait dans Yolande l'un des attributs de son propre caractère... Elle pouvait donc être sa fille !... Dans ce doute perçait l'espérance... Une vague lueur éclairait l'avenir... Il fut tenté de l'appeler à lui, de lui crier : « Viens ! je n'ai cessé de t'aimer ; viens ! je me suis fait violence pour ne pas te presser plus tôt sur mon cœur !... » Mais le fantôme de Gérard, se dressant tout à coup dans son esprit, glaça les paroles sur ses lèvres...

Yolande sortit sans retourner la tête.

Alors le marquis d'Aubrelle, livide, haletant, se prit les cheveux à poignée, et l'on entendit comme un grand éclat de rire dans tout l'hôtel.

C'était un horrible sanglot !

XXII

LA MORT DE YOLANDE

Les émotions de cette entrevue avaient beaucoup fatigué Yolande. Sa santé de nouveau se trouvait compromise. Elle en profita pour insister auprès de sa mère sur la nécessité d'un voyage immédiat à l'île d'Oléron, certaine, disait-elle, que le changement d'air, et surtout celui qu'elle allait respirer dans la forêt de pins, sur les bords de l'Océan, lui rendrait vite les forces sans lesquelles lui manquerait le courage de vivre.

La marquise comprenait bien qu'il fallait à sa chère fille les distractions et l'espace; qu'un plus long séjour lui serait fatal dans l'atmosphère étouffée du couvent; mais elle ne pouvait se résoudre à la voir s'éloigner; elle avait le pressentiment que ce départ serait funeste; que sa bien-aimée Yolande ne reviendrait pas... Quelles que fussent ses appréhensions, elle se

décida néanmoins, car le mal progressait et la jeune fille, alanguie, dépérissait à vue d'œil.

Les adieux furent déchirants. Tout ce qu'il y a d'amour dans un cœur de mère s'épandit en baisers passionnés sur la tête de l'enfant. Deux fois la marquise s'évanouit. Témoin de cette douloureuse scène, l'abbesse fondait en larmes.

Enfin, accompagnée d'une religieuse, Yolande partit pour l'île, emportant une lettre de sa mère à la vieille comtesse de Farguy.

Les voyages se faisaient alors dans ces bonnes diligences bien cahotantes, fort mal rembourrées, où l'on se touchait les coudes et les genoux, de telle sorte qu'on ne pouvait étendre les bras ni allonger les jambes sans courir le risque d'écraser les cors de son voisin de face ou de crever les yeux de ses compagnons de droite et de gauche. L'hiver, on gelait là-dedans. L'été, la poussière et la chaleur vous y suffoquaient.

Que de plaisirs réunis, sans parler des gros dormeurs qui se balançaient sur votre épaule en soufflant une haleine de phoque !... Et les provisions parfumées d'ail qui vous couvraient de papiers gras !... Et les paniers tenus sur les genoux, dont vous aviez une part inévitable !... Et tant d'autres agréments qui rempliraient un volume !... Aussi, dans quel état arrivait-on,

grands dieux ! après un parcours de quelques centaines de kilomètres !

La plupart du temps, il fallait vous extraire de la caisse, à laquelle vous adhériez, et vous apparaissiez, les yeux à fleur de tête, la face congestionnée, les vêtements collés au corps, roide comme si vous n'aviez pas eu d'articulations, absolument ridicule ! — Ce qui n'empêche point nombre de personnes, qui rechignent au progrès, de regretter, avec force gémissements, les bonnes diligences d'autrefois !...

Un pêcheur avait pris Yolande et la religieuse dans sa barque et les avait transportées au Colombier. Chargé des malles de la jeune fille, il les conduisit au gothique manoir de Mme de Farguy. La sœur, devant repartir le lendemain, n'avait qu'un sac de nuit de très petite dimension qu'elle portait elle-même La marche était un délassement pour les voyageuses. Elles se dégourdissaient les jambes avec une satisfaction visible. Mais elles furent tout de suite arrivées.

Yolande n'eut pas besoin de se nommer en se présentant à la comtesse. Dès qu'elle l'aperçut, la vieille impotente, saisie d'étonnement, redressa son torse, cramponnée des deux mains à son fauteuil, tendit sa fine tête encadrée de che-

veux blancs, puis, tout à coup, son œil s'éclaira, sa physionomie devint souriante...

— Vous êtes la fille de la marquise d'Aubrelle! s'écria-t-elle en lui tendant les bras.

— Oh! madame, s'exclama Yolande, qui s'était agenouillée et lui baisait les mains, ma mère vous dit si bonne!...

La religieuse se tenait discrètement à l'écart.

— Je vous demande pardon, ma sœur, si je ne me suis pas plus tôt occupée de vous, lui dit la comtesse; mais cette enfant est un peu ma petite-fille; j'étais l'amie intime de sa grand'mère et vous avez dû remarquer, avec une certaine surprise, que je l'ai reconnue sans l'avoir vue jamais... Veuillez vous approcher, car je ne puis, hélas! me rendre au-devant de vous, et me donner votre main, qu'il m'est agréable de serrer... Nous causerons tout à l'heure.

— Madame, répondit la religieuse, qui craignait de gêner par sa présence les doux épanchements des deux nobles créatures, ayant reçu l'ordre de reprendre la route de Paris dès le lendemain de notre arrivée chez vous, je vous demanderai l'autorisation d'aller me reposer.

— Allez, ma sœur, dit la comtesse en appuyant le doigt sur un timbre; le repos vous est nécessaire, en effet, je ne vous retiens pas davantage. Mais vous devez avoir autant de

faim que de fatigue, n'est-ce pas ? Je vous ferai monter des rafraîchissements... Vous avez entendu, Jenny ? ajouta-t-elle en s'adressant à la femme de chambre qu'elle avait sonnée... Veillez à ce que personne ne trouble le sommeil de ma sœur jusqu'à l'heure du repas.

La religieuse suivit la femme de chambre.

— Et vous, ma chère enfant, demanda la comtesse, vous êtes, sans doute, exténuée après un si pénible voyage ?

— Oh ! moi, repartit Yolande, je n'éprouve plus la moindre lassitude depuis que je suis avec vous, madame.

— Ah ! mignonne chérie !... s'écria la bonne vieille en prenant dans ses mains tremblantes la tête expressive de la jeune fille, qu'elle considéra longuement.

Yolande la regardait aussi de ses grands yeux limpides.

— Comme vous ressemblez à votre mère !... reprit la comtesse. Dire que vous êtes tout son portrait à son âge ne rendrait pas suffisamment ma pensée. Vous êtes plus et mieux : vous êtes elle-même, avec quelque chose de plus affiné.

— Si vous la voyiez maintenant !... soupira la jeune fille.

— Elle est donc bien changée ?

— Oh ! oui, pauvre mère !... Ses cheveux

sont aussi blancs que les vôtres; une ombre sans cesse couvre son front comme un crêpe funèbre; le sourire a fui pour jamais sa bouche, qui a la fixité du marbre... Elle m'a donné cette lettre pour vous, ajouta Yolande en tirant un pli parfumé d'un joli carnet à couverture d'ivoire.

— Plus tard, dit la comtesse en posant la lettre sur une liseuse en bois noir mat, gravé et sculpté à jour.

Elle était rêveuse.

— Henriette infortunée!... murmura-t-elle; combien souvent elle a dû se rappeler mes réflexions sur le mariage!... Elle me trouvait sceptique, alors, et m'eût volontiers qualifiée d'esprit frondeur. L'expérience, sans doute, a modifié son jugement... Il était écrit qu'une fois seulement le ciel bénirait l'union d'une marquise d'Aubrelle... Je ne veux point examiner le cas particulier de votre mère; mais, en général, s'il est tant de femmes coupables, la responsabilité doit en remonter aux hommes, qui nous traitent toujours en mineures, font de nous des poupées, des créatures volages aimant la toilette et les plaisirs, au lieu d'en faire des êtres majeurs, des femmes sérieuses, des épouses instruites, des mères propres à former le caractère et la raison de leurs enfants, à leur inculquer des notions de justice et de morale, à leur donner l'in-

telligence, la probité, la vertu, la sagesse, afin de pouvoir répondre, comme la femme de Léonidas à l'étrangère étonnée que les Lacédémoniennes commandassent aux hommes : « C'est que nous procréons des hommes !... » Voilà, ma chère Yolande, dans sa simple grandeur, ce que doit être le rôle de la femme. Elevée dans ce saint but, ayant conquis par son mérite tous les droits jusqu'ici réservés à l'homme, elle sera la fée du foyer domestique.

Mme de Farguy parlait avec une chaleur communicative. Elle continua :

— Hélas ! les Français, qui passent pour le peuple le plus libéral du monde se laissent distancer, en tout ce qui concerne l'éducation et l'émancipation de la femme, par l'Amérique, l'Angleterre, la Suisse, l'Autriche, la Suède même ! Nos maîtres nous tiennent dans une espèce d'asservissement moral nous reléguant le plus possible dans notre ménage. Mais, en vérité, nos facultés ne valent-elles pas les leurs ? Ne sommes-nous pas souvent supérieures à l'homme, et meilleures dans bien des circonstances ? Qui souffre avec plus de résignation ? Qui lutte avec plus de courage ? Qui fait mieux triompher une cause ?...

La comtesse était inépuisable quand elle développait son thème favori.

— Ah ! poursuivit-elle, je sais combien réus-

sissent, auprès de certaines personnes, les railleries à l'adresse du sexe faible qui veut sortir des limites restreintes que lui a despotiquement assignées le Code. Mais que m'importent les sottes épigrammes de cœurs vides et de cerveaux creux ! Les formules des saint-simoniens et des fouriéristes ne sont pas les miennes. Ce que je veux, moi, c'est une femme morale, d'un esprit cultivé, d'une haute raison, qui soit l'égale de l'homme...

L'entretien dura jusqu'à l'heure du dîner, tantôt sérieux, tantôt enjoué, parfois tendre, mouillé d'une larme, souvent spirituel, avec une pointe de malice. La nécessité du divorce fut rigoureusement démontrée comme une équation par la comtesse de Farguy.

Les exemples ne manquèrent pas aux preuves. Le défilé des époux mal assortis n'en finissait plus... Yolande en avait la chair de poule.

Le lendemain, après le départ de la religieuse, la jeune fille voulut, sans plus tarder, aller à la pointe Gatseau.

Debout sur les dunes, au milieu de cette nature sauvage, en face de ce spectacle sublime : l'immensité des mers fondue dans l'infini des cieux, Yolande ressentait des élans d'enthousiasme, des transports d'admiration, des ravissements extatiques. Ce qu'elle éprouvait, à la

fois violent et doux, commotion et caresse, elle était sans pensée pour l'exprimer. Immobile, béante, elle s'abîmait dans sa grandiose contemplation. L'Océan avait de molles ondulations, d'harmonieux murmures. Chacune de ses vagues se creusait, frangée d'écume, semblable à un berceau enrichi d'émeraudes et bordé de dentelles. La jeune fille eût voulu s'y endormir en écoutant la voix majestueuse et tendre qui remplissait l'espace de son rythme puissant.

Le gouffre avait d'irrésistibles séductions pour un esprit que hantaient des idées de suicide. Les lames roulaient des coquillages nacrés étincelant au soleil sur les moires du sable ; les goëlands et les mouettes se jouaient dans la poussière lumineuse des flots ; les rayons épanouis dans l'azur doraient l'imposant désert ; multitude d'oiseaux babillaient dans les vertes profondeurs de la forêt. La veille, on avait enlevé les épaves ; rien n'attristait le regard dans la vaste solitude. Tout resplendissait, tout chantait, tout conviait à une promenade dans cet horizon superbe où n'apparaissait aucun être humain.

Yolande sourit à l'Océan et continua son excursion à travers les dunes. En vain chercha-t-elle la place de la magnifique villa disparue. Le mausolée au fond duquel Gérard s'était couché pour mourir, était à jamais enseveli. Les colères

de l'ouragan l'avaient effacé de la Côte-Sauvage.
La jeune fille ne put découvrir, non plus, la cime du cèdre qui marquait l'endroit où reposaient les cendres de son aïeul et de son aïeule paternels. Etouffées par l'accumulation du sable, les branches s'étaient desséchées et quelque bergère les avait probablement rompues pour en faire du feu sur la plage.

Du séjour de la famille d'Aubrelle il ne restait aucune trace à la pointe Gatseau. Peut-être même les habitants de l'île n'en avaient-ils gardé nul souvenir. Il en était un, cependant, dont la mémoire devait être fidèle : Elie Murat, le sauveur du marquis Gontran. Yolande se promit de lui rendre visite.

Tandis que la jeune fille se livrait à ses impressions, la comtesse de Farguy relisait la lettre que lui avait adressée la malheureuse Henriette.

« Je vous envoie ma fille, écrivait-elle, et je vous la recommande avec la plus vive instance. Elle est malade, la pauvre enfant ; les distractions et les promenades au grand air lui sont nécessaires ; voilà pourquoi je me suis décidée à m'en séparer. Mais après quelles longues hésitations !... après combien de mortelles angoisses !... Veillez sur elle, ma bonne vieille amie... Songez que je n'ai que ma fille au monde !...

S'il lui arrivait malheur... oh ! je vous le dis et vous me croirez... ce serait ma mort. Elle est le seul lien, maintenant, qui me retienne à la vie.

« Le marquis, vous le savez, n'a daigné répondre à aucune de mes lettres. Il a même repoussé notre Yolande, qui était allée l'implorer, lui répliquant qu'il n'avait jamais eu de fille et que je n'existais plus... La chère enfant vous racontera cette émouvante scène... Cet homme est implacable. Oui, certes. Et pourtant, si dur qu'il soit, je le reconnais, il a raison ; et s'il n'avait pas cette inflexibilité, je l'aimerais moins, peut-être.

« Je le trouve aussi grand que les plus grands hommes de Plutarque. Il est de la taille des demi-dieux... Comtesse, je l'adore !... Je l'adore, quoique sans espoir de renouer jamais notre liaison rompue... Vous voyez, j'avais bien raison de vous dire qu'il ne me restait plus que ma Yolande. Conservez-la-moi, chère comtesse ; rendez-la moi forte, l'esprit délivré de ses sombres rêveries, et je vous bénirai, si vous ne craignez que les bénédictions d'une femme adultère ne vous portent malheur... »

Veiller sur Yolande n'était pas plus facile aujourd'hui pour la comtesse qu'autrefois veiller sur Henriette. Elle pouvait lui donner d'excel-

lents conseils ; mais comment l'accompagner ?... Et, de l'aveu même de la marquise, il fallait à la jeune fille les courses en plein air !...

Yolande suivait, du reste, cette prescription à la lettre. Elle passait dehors les trois quarts de ses journées. La pensionnaire échappée au couvent s'enivrait de liberté comme l'oiseau envolé d'une cage.

Elle vit Murat, qui lui parla du marquis d'Aubrelle avec une émotion très vive.

— Par ma mère, lui dit-elle, je suis de la famille des pêcheurs : voulez-vous m'apprendre à manœuvrer une barque ? Ce me serait un sensible plaisir de pouvoir seule me promener à la voile.

Elie Murat s'empressa de satisfaire à ce qu'il supposait être un caprice de la jeune fille, et tout de suite elle fit l'acquisition d'une petite barque bien légère, admirablement construite, qui filait, inclinée sous la brise, comme une mouette rasant les flots.

Les marins de l'île trouvaient originale cette superbe fille, de nobles manières, qu'ils rencontraient au large et qui les saluait gracieusement d'une inclination de tête et d'un aimable sourire.

Yolande avait repris ses forces et ses couleurs vermeilles. Le grand soleil l'avait un peu brunie.

Ses yeux brillaient, plus noirs ; sa chair avait de beaux tons de pêche mûre.

Ignorant ses promenades en mer, la comtesse se réjouissait de ce prompt retour à la santé.

« Ma chère Henriette, écrivait-elle à la mère, dont les pressantes interrogations décelaient l'extrême inquiétude, notre bien-aimée Yolande a l'exquise fraîcheur d'une rose du Bengale. Vous me l'avez envoyée pâle, affaiblie, un peu fatiguée de l'existence ; je vous la rendrai splendide de formes et de carnation comme un portrait de Rubens. Vous ne la reconnaîtrez plus. Ah ! quelles merveilleuses cures devons-nous à l'air balsamique de notre île ! Combien ont eu raison de le recommander aux malades les médecins de toutes les époques !

« Pour moi, je suis sûre que, dans un autre pays, j'eusse vécu plusieurs années de moins... Mais que vient faire, je vous le demande, ma triste personne dans une question de cette nature ? Maudit égoïsme, va ! Qu'est-ce qu'un nombre quelconque d'années dans la vie d'une impotente de mon âge ? Il est vrai que ma vieille épave échouée sur un fauteuil a maintenant une excuse pour exister encore : sans elle, peut-être, ma mignonne « petite fille » n'eût pu venir à l'île, où elle s'est rétablie comme par miracle... Vous la verrez, Henriette, mais le plus tard

possible, car je voudrais la garder toujours... »

La marquise, en lisant cette lettre, éprouva l'un de ces bonheurs qui vous mettent le front dans les étoiles.

« Dieu soit loué ! répondit-elle, il m'est accordé de ressentir encore de la joie dans cette vallée de misère !... Ma Yolande est guérie, et c'est à vous que j'en suis redevable, excellente comtesse !... Oh ! merci... merci mille fois !... Je vous confonds avec ma fille dans ma pensée et dans mon cœur... Je m'éveille et je m'endors en prononçant vos deux noms ; et dans mes ferventes prières, matin et soir, j'appelle sur vous deux les saintes bénédictions du ciel... »

Pauvre mère ! dans cette apparence d'éclaircie allait éclater la foudre !

Un dimanche matin, Yolande mit à la poste une lettre chargée, très volumineuse, à l'adresse du marquis d'Aubrelle, puis, toute pensive, elle se dirigea vers la petite anse où était amarrée sa barque.

Un pêcheur l'attendait.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai ravagé les plates-bandes de tous les jardins ; votre embarcation déborde de fleurs... Voyez !

Elle pencha la tête, avec un sourire mélancolique, au-dessus d'un épais fouillis de verdure et de fraîches corolles. Les nuances les plus

délicates s'y mêlaient, dans un heureux désordre, aux couleurs les plus vives. Au milieu des pâleurs violacées saillaient des pétales écarlates ; parmi les bleus sombres brillaient des étoiles d'or ; dans les teintes roses et les gris nacrés se détachaient des tons intenses. Il y avait là toute une éblouissante palette devant laquelle se fussent extasiés Johann Breughel et Snyders. Il s'en dégageait des parfums troublants qui montaient dans la tiédeur de l'atmosphère...

— Bien, Jacques, je vous remercie, dit Yolande. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et je veux le fêter agréablement. Détachez la barque, mon ami.

Elle se coucha sur les fleurs, tendit sa voile à la brise et, jetant sa bourse à l'homme, s'élança vers la pleine mer.

Le temps était magnifique. L'Océan se balançait dans une douce somnolence. Maumusson même se taisait, lui qui gronde si fort à la moindre menace de tempête ou de brume. La barque s'éloignait rapidement, pareille à un oiseau fantastique glissant, les ailes déployées, à travers les facettes des vagues. Il n'y avait pas d'autre voile dans tout l'horizon.

Yolande rêvait, le visage perdu dans les fleurs...

Déjà, depuis longtemps, les côtes avaient dis-

paru. Elle était bien seule entre l'Océan, où descendrait son corps, et le ciel, où monterait son âme.

Elle songeait à l'éternité...

Eprouvant quelque lourdeur de tête, elle se redressa tout à coup, instinctivement, par réaction de jeunesse; mais cette faiblesse fut de courte durée.

— Non, dit-elle avec une fiévreuse énergie, je veux!

Et, de nouveau, elle se replongea dans les fleurs et reprit sa grave méditation.

Vers le soir, elle poussa un gros soupir, sa tête s'inclina sur son épaule et ses yeux s'entr'ouvrirent pour se refermer aussitôt...

— O ma mère!... balbutia-t-elle.

Quelques nuages, colorés par le soleil à son déclin, mouchetaient le ciel çà et là, semblables à des plumes de flamants roses qu'une volée de balles aurait dispersées dans l'azur.

La barque n'étant plus dirigée, s'en allait au hasard, la voile flottante, sur l'immensité des eaux....

XXIII

EXPIATION SUPRÊME

La marquise d'Aubrelle attendait chaque jour, avec une impatience de mère, les lettres de sa chère Yolande ou de l'excellente comtesse, qui toutes avaient pour sujet principal, et souvent unique, la santé de sa bien-aimée fille. Ce fut donc avec un doux tressaillement de joie qu'elle brisa le cachet du pli que venait de lui remettre la sœur tourière. Mais, aux premiers mots, une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, sa vue se troubla, son cœur battit violemment sous sa main crispée.

La lettre commençait ainsi :

« Comment, très chère Henriette, vous exprimer ce que je dois vous dire?... Oh! n'allez pas croire que notre bonne Yolande soit malade... Elle était plus robuste que jamais, avant-hier matin, quand elle m'a quittée... et depuis,

rien de fâcheux ne lui est arrivé, je suppose... Pardonnez-moi cette forme dubitative, Henriette... Je sais tout le mal qu'elle vous fera... mais si je vous taisais la vérité, je serais indigne de votre affection et de votre confiance. »

La marquise n'osait parcourir la lettre d'un regard, de peur d'y lire quelque terrible révélation.

Elle poursuivit :

« Où est-elle, notre Yolande chérie ?... Pourquoi ne calme-t-elle d'un mot les poignantes inquiétudes que j'éprouve et qu'elle ne saurait ignorer ?... Elle semblait m'aimer, pourtant, et beaucoup, la mignonne fille !... Alors, que signifie ce long silence de deux jours ?... »

— Elle est morte !... s'écria la marquise en proie à une effroyable agitation. Mon Dieu ! que vais je devenir ?... mon enfant est morte !...

Son œil étincelait du feu de la fièvre ; elle parcourait sa cellule, l'air farouche, criant sa douleur, pareille à une lionne à laquelle on a ravi dans sa cage son dernier lionceau.

Cependant la lettre ne parlait pas de mort. La marquise en reprit la lecture.

« Elle avait, paraît-il, l'habitude d'aller en barque, toute seule, sans que personne m'en eût avertie. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne fît une promenade en mer. Elle ne m'en avait

rien dit, la pauvrette, craignant sans doute — et je l'eusse fait — que je m'opposasse à ce dangereux délassement. J'étais donc sans défiance, moi si perspicace jadis. Avec l'âge, mes facultés ont baissé. Mes jambes inertes ne pouvaient, du reste, me porter dehors. Quant à la faire suivre, Henriette, je n'eus jamais, pas plus pour Yolande que pour vous, il y a seize ans, cette pensée indigne de mon caractère. »

Mme d'Aubrelle s'interrompit un instant pour songer au misérable passé. Des secousses nerveuses ébranlaient son corps; une respiration courte sifflait dans ses narines palpitantes; ses lèvres blêmes étaient serrées; ses paupières n'avaient pas de larmes.

Elle continua :

« Dimanche, jour de son anniversaire, la malheureuse enfant — je tiens le récit d'un pêcheur nommé Jacques — fit remplir de fleurs son embarcation, s'étendit sur cette couche embaumée et se dirigea vers l'ouest. Le soir, je l'attendis en vain. J'ordonnai de courir aux informations; mes gens revinrent sans nouvelles précises. Quelle nuit je passai, quelles furent mes alarmes, vous le devinez, Henriette.

« Le lendemain, le bruit de cette disparition se répandit dans l'île. Jacques raconta ce qu'il en savait. Aussitôt, de toutes parts, les barques

s'élancèrent de la côte et couvrirent de leurs voiles l'espace visible de l'Océan. Une à une elles disparurent à l'horizon. Je m'étais fait transporter au bord de la mer, d'où je suivais, avec une lunette d'approche, les recherches très habilement dirigées par le jeune Elie Murat. Inexprimables furent mes angoisses durant cette émouvante journée, qui me semblait à la fois bien longue et bien brève... Hélas! toutes les barques rentrèrent sans résultat, au soleil couchant... Il me reste un espoir, néanmoins, et nos braves pêcheurs le partagent : c'est qu'égarée au large, notre bien-aimée Yolande ait été recueillie par quelque vaisseau qui nous la rendra saine et sauve dès qu'il prendra port... »

— Mais je vous dis qu'elle est morte!... s'écria de nouveau la marquise, les yeux égarés, folle de douleur... C'est un suicide!... On ne trompe pas un cœur de mère!...

Pantelante, les cheveux dénoués, les paupières toujours sèches, elle saisit une plume et, d'une main fiévreuse, traça cette réponse désespérée :

« Elle est morte, ma Yolande! Elle s'est asphyxiée, la pauvre enfant!... C'est ce que je redoutais, c'est ce que je voulais éviter lorsque, l'âme déchirée, l'esprit troublé par d'affreux pressentiments, je consentis à son départ pour

l'île d'Oléron... Hélas! comtesse, hélas! ma vieille amie, je me suis heurtée contre les arrêts du destin... Me voilà seule au monde, maintenant!... La mort me les a pris l'un après l'autre... Yolande après Gérard!... O ma douce, ma bonne Yolande, je ne la reverrai plus!... Que dis-je, insensée?... Ici-bas, non; mais là-haut!... Et qui me retient aujourd'hui dans ce monde d'épouvantables tourments? Le marquis d'Aubrelle n'est-il pas mort aussi pour moi?... J'en ai fait un homme de marbre en lui broyant le cœur... Je les ai tous tués : Gérard et Gontran par l'adultère; Yolande par une négligence où je reconnais le doigt de Dieu... »

La marquise sanglotait, mais sans qu'une larme mouillât ses cils. Elle reprit :

« Ma Yolande, hélas!... Ah! que ne puis-je, sur sa bouche décolorée, sur ses beaux yeux éteints, poser une dernière fois mes lèvres!... Cher cadavre! il flotte, là bas, sur les abîmes... ou peut-être a-t-il roulé dans les eaux profondes et... Oh! quel horrible spectacle traverse ma pensée!... Suprême expiation! .. Oui, c'est bien, oui, c'est juste. Meurs, femme adultère; meurs, l'enfer dans la tête et dans la poitrine!... »

Sentant que la raison lui échappait, elle prit

une autre feuille et, d'inspiration, y jeta ce cri d'amour :

« Gontran, ceci est mon testament de mort. Quand tu le liras, je ne serai plus. Ce que je vais te dire est donc une véritable confession d'âme.

« Je suis une grande coupable, j'ai mérité les plus cruels châtiments; je m'incline sous les décrets de la Providence, je m'agenouille devant le Dieu souverainement juste qui m'a frappée dans la chair de ma chair, dans ma Yolande morte sans sépulture...

« Toi, Gontran, tu m'as chassée : je t'aime ! Tu me méprises : je t'aime! Tu me maudis : je t'aime!... Je t'aime par delà la tombe! je t'aime pour toujours, dans l'éternité!...

« Adieu, chère idole de mon cœur, adieu, Gontran... La fièvre me brûle les veines, je vais me roidir sur ma couche funèbre... Adieu... je t'aime !... je t'aime !... »

La fièvre, en effet, — une fièvre ardente, — consumait la marquise. Elle écrivit précipitamment, par saccades, d'une manière à peine lisible, les adresses de M. d'Aubrelle et de Mme de Farguy, puis se coucha tout habillée. Le délire s'empara d'elle aussitôt. Ses cris attirèrent les sœurs, qui, la trouvant assise sur son lit, échevelée, parlant avec des gestes

brusques, prirent peur et coururent prévenir l'abbesse.

Pendant quatre jours et quatre nuits elle prononça des paroles sans suite, à travers lesquelles on distinguait parfois les noms de Gontran, de Gérard et d'Yolande. Son exaltation ne se calmait qu'à de rares et très courts intervalles. Elle avait une effrayante fixité de regard. Toute sa vie semblait concentrée dans l'éclat de ses prunelles et la vive rougeur de ses pommettes. Le reste du visage, d'une merveilleuse pureté de lignes, le cou, d'une admirable rondeur, et les mains, d'une exquise finesse, avaient des tons d'une pâleur ambrée, comme s'ils eussent été modelés dans la cire. Son abondante chevelure blanche ondulait en masses épaisses sur le satin des épaules, déroulant ses boucles jusqu'à terre.

Au paroxysme du mal, elle se débattait, tordue par de véhémentes convulsions, proférant des plaintes rauques.

Le médecin déclara que, si elle ne succombait, elle serait atteinte d'une incurable folie.

Les soins les plus tendres furent prodigués à la pauvre malade. Sans cesse deux religieuses veillèrent à son chevet. Mais, le cinquième jour, tout espoir de la sauver était perdu.

Ses dernières heures furent plus tranquilles.

L'agitation et la douleur s'apaisèrent par instants. La marquise put se reposer et dire, en pleine connaissance, un éternel adieu.

Le soir, au moment où le soleil à son déclin dorait de ses rayons obliques les vitres de la funèbre cellule, la mourante fit un signe à l'abbesse, qui lui présenta un grand crucifix.

— Oui, oui, le Christ, mon sauveur, murmura la marquise en pressant la sainte figure sur sa poitrine et sur ses lèvres... Oh ! je rends grâce à son amour suprême... Je l'adore, ce Dieu tout bon qui, pour nous racheter, a souffert le supplice infâme du Golgotha... Je lui baise les pieds, comme Madeleine repentante... J'ai foi dans sa miséricorde divine... Il va me recevoir dans son ciel et je lui tend les bras, à ce maître divin...

Agenouillées dans l'ombre du corridor, les religieuses priaient tout bas avec un léger sifflement des lèvres et un doux cliquetis de chapelets.

Tout à coup, la marquise se dressa d'un bond, dans un dernier accès de délire. Enveloppée de ses longs cheveux blancs comme d'un suaire, elle était debout sur sa couche, le front haut, les prunelles flambantes, idéalement belle dans la traînée de lumière du soleil couchant...

— Ecoutez encore, s'écria-t-elle d'une voix

harmonieuse et forte, je vais vous dire maintenant qui j'aime sur la terre. Celui-là, dont j'emporte la radieuse image dans la tombe, entendez-le bien... c'est Gontran... le marquis Gontran d'Aubrelle !...

Ce cri, c'était son âme même qui s'échappait de son corps frémissant.

Ses yeux s'éteignirent, ses bras battirent l'air et, subitement, elle s'affaissa.

Elle était morte.

XXIV

DERNIERS JOURS

Coup sur coup, les deux terribles nouvelles frappèrent le marquis au cœur. La mort d'Yolande l'avait désolé ; celle d'Henriette le navra. Huit jours de suite il s'enferma dans sa chambre tendue de velours noir, dont il interdit l'entrée à tous ses domestiques. Extrême fut son affliction. Ceux qui l'avaient vu passer quelques jours auparavant, à cheval ou en voiture, le torse droit, le regard fixe, impassible, comme si son visage eût été sculpté dans le marbre, ne l'eussent certainement point reconnu pendant ces heures d'affreuses tortures où, seul avec sa pensée, affaissé dans son désespoir, il pleurait sans contrainte.

Les cinq cent mille francs renvoyés par Yolande, il les avait aussitôt versés, sous le voile de l'anonyme, dans les caisses de bureaux de bien-

faisance, pour être distribués aux pauvres de Paris.

La lettre de la jeune fille, très succincte, presque sèche dans sa concision, commençait par ces trois mots : MONSIEUR LE MARQUIS. Et, certes, elle ne pouvait débuter autrement.

Reniée par M. d'Aubrelle, Yolande n'avait plus le droit ni même le désir de le nommer son père.

Tout en reconnaissant la justesse de cette formule banale, le marquis en éprouvait une cruelle impression.

Suivaient ces quelques lignes :

« Je sais que vous ne reprendrez pas ces rentes ; mais j'espère que vous voudrez bien les transmettre au membre de votre famille qui portait, il y a six ans, votre nom et votre titre, et qui, j'en ai la certitude, en fera le plus noble usage. Quant à moi, désormais, je n'aurai plus d'autres besoins que les prières de ceux qui m'ont aimée. »

— Quelle dignité, quelle délicatesse de sentiments dans ce sévère laconisme !... murmura le marquis pensif.

Acoudé devant ces deux phrases, il en étudiait chaque syllabe, comme si le mot de l'énigme qui pesait sur sa vie allait apparaître en

caractères de flammes sous son douloureux regard.

Mais à quoi bon chercher, maintenant ? Il avait repoussé le bonheur avec Yolande. Du même geste brutal il avait jeté la mère et la fille dans la tombe. Passé, présent, avenir, tout l'écrasait à la fois. Il ne voyait que deuil à travers ses larmes ..

Le marquis attacha les yeux sur le portrait de vieille dame très pâle que nous avons remarqué dans la lugubre scène de notre prologue, et soupira profondément. Son ardente contemplation parut le soulager un peu.

— Oui, mère, tu as raison, dit-il ; s'il n'y a que des cadavres dans mon cœur, si jamais une voix d'ami n'égaye le morne silence de ma solitude, il me reste une famille inconnue que je visiterai, que je recevrai, qui m'aimera peut-être et mettra quelque douceur dans les amertumes de ma vie : la famille des malheureux... Encore quelques jours de solitude et je commencerai cette nouvelle existence.

Il défit la liasse énorme qui contenait par centaines les lettres d'Henriette et les relut toutes, tressaillant aux cris de souffrance et d'amour, aux accents pathétiques de cette nature passionnée, de cette conscience bourrelée, de cette pécheresse repentante qui, souvent, sans jamais

viser à l'effet, s'élevait à la plus haute éloquence. Comment le marquis avait-il pu résister à l'entraînement de cette fougue? Au prix de quelles luttes surhumaines avait-il laissé sans réponse les véhéments appels, les supplications à deux genoux, de cette femme qui était la sienne et qu'il affectionnait toujours?... Il eût fallu descendre dans l'âme de cet homme extraordinaire pour savoir tout ce qu'elle contenait de force et d'héroïsme.

Encore une fois il surmonta sa douleur et reparut en public.

Le matin, il parcourait les quartiers populeux, montant aux mansardes, pénétrant dans les taudis sans meubles, dans les bouges sans air, soulageant partout l'infortune.

Le soir, il se montrait au bois de Boulogne, où il rencontrait, avec la physionomie la plus indifférente, comme s'il ne les reconnaissait point, les amis d'autrefois qui, selon leur menace, avaient fait le vide autour de son hôtel.

Cependant, il faut le dire, ce vide était plus que comblé par la famille adoptive du marquis. Tous les jours, une foule de malheureux venaient à sa porte chercher du bois et du pain. Il y avait même un peu de bouillon et de viande pour les malades.

Les bénédictions de ces pauvres gens étaient un doux baume à ses maux.

Mais M. d'Aubrelle n'avait pas épuisé la coupe des épreuves. Un décès devait l'affliger encore. L'amie fidèle de sa mère, Mme de Farguy, s'éteignit subitement au Colombier. Lorsqu'il en apprit la nouvelle par la poste, la comtesse était enterrée, de sorte qu'il n'eut la triste consolation ni de lui fermer les yeux, ni d'assister à ses funérailles.

La lettre de faire part, manuscrite, était d'un notaire de Marennes, lequel ajoutait en post-scriptum que, la comtesse étant morte sans parents, même éloignés, avait institué le marquis son héritier universel.

La fortune de la comtesse, divisée par l'officier public en biens-fonds, bien-meubles et argent placé, était considérable. Elle provenait du prieuré d'un grand-oncle, fondé au quinzième siècle par un aïeul, riche bourgeois de l'île d'Oléron.

Dans ces temps-là, raconte le baron de Bonnemie, qui fut colonel-général du milieu de l'île, les prêtres faisaient les fonctions de notaires, et, joint à la dévotion, le profit qu'ils en retiraient engageait les habitants à s'imposer des sacrifices pour avoir un ecclésiastique dans leur famille. Pour le fixer dans l'île, les parents lui

fondaient une chapelle dont, à leur mort, ils augmentaient les revenus de leur patrimoine. Ainsi en fut-il créé plusieurs à Saint-Pierre par Jean Aguler, Guillaume Mounier, Jean Chevalier, Jean Goillebeau, Hélie Paguinault, etc.

Des clauses expresses astreignaient ces chapelains à certains services. Ils s'engageaient même à assister les curés dans leur ministère : d'où les qualifications de chapelains, chanoines ou compagnons de Dieu, servants des églises paroissiales. Ils avaient un registre sur lequel un syndic nommé par eux inscrivait les recettes des rentes obituaires qui leur étaient communes. Nous en avons la preuve dans un papier de recettes de la Compagnie de Saint-Pierre, qui porte la signature de Bertrand, prêtre et syndic (1533).

Les bénéfices des églises, prieurés et chapelles, se composaient de deux natures de biens : nobles et roturiers. Les prieurés et gros bénéfices de fondation seigneuriale étaient rares; établis presque tous par de simples bourgeois ou de riches paysans, leurs prébendes étaient en roture. Disons, cependant, un mot de ces institutions privilégiées, dues en majeure partie à la munificence des comtes de Saintonge et de Poitou.

Voici comment, à l'aumônerie de Saint-James, par exemple, située dans la ville du Château

d'Oléron, s'exécutaient les clauses et charges de cette fondation. Le prieur y entretenait quatre chapelains ou compagnons qui chantaient grand'messe le samedi, le dimanche, les jours de la Saint-Jacques, des fêtes de Notre-Dame et des quatre fêtes annuelles. Ils disaient matines, célébraient grand'messe et vêpres, récitaient des suffrages et faisaient des processions les lundis, mercredis et vendredis de l'Avent et du Carême.

Ils entretenaient et nourrissaient, en outre, les pauvres qui, sans cesse, arrivaient à l'aumônerie. — Tous ces détails se trouvent dans la déclaration des biens et charges du prieuré, remise au sénéchal de Saintonge, le 15 janvier 1547, par M. Pierre Corribon, prieur-aumônier de Saint-James. — A ce bénéfice, Jean de Fors, chevalier-seigneur de Bonnemie, donna, pour participer aux prières et services qui s'y feraient, soixante-huit livres de marais salants et plusieurs rentes de vignes et terres labourables, se réservant toutefois la dîme du sel recueilli dans les marais et du blé récolté dans les terres. D'autre part, le chevalier anglais James Dandelée gratifia l'aumônerie de biens nobles et roturiers qu'il possédait dans l'île.

Le prieur de Saint-Georges entretenait, nourrissait et logeait, sains ou malades, jusqu'à trois

religieux et deux autres ecclésiastiques chargés du divin service imposé par un article du traité de fondation. Il payait, de plus, annuellement : au cellérier de l'abbaye de Vendôme, neuf livres dix francs ; au chambrier, six livres quatorze francs ; au sacristain, six livres ; à l'évêque de Saintes, pour son droit de visite, cinquante-sept boisseaux de froment et dix livres en argent ; à l'archidiacre de l'église de Saintes, cinquante francs ; à l'archiprêtre d'Oléron, qui avait aussi son droit de visite, seize francs quatre deniers ; au curé de Saint-Georges, soixante-douze boisseaux de froment. Et ce n'est pas tout. Il payait encore d'autres droits, quoique le tiers du revenu de son prieuré dût être compté à l'abbé de Vendôme. Mais empressons-nous d'ajouter que le prieur de Saint-Georges n'était pas trop à plaindre, puisque le revenu de ce bénéfice, qui n'allait alors qu'à sept mille livres, s'élevait à trente mille au temps de messire Le Berton.

Cette rapide progression indique ce que devait être la fortune de la comtesse de Farguy.

Son notaire l'évaluait, terres et capital, à huit cent mille livres de rente.

Le marquis d'Aubrelle en fit don aux municipalités de l'île, stipulant :

1° Que les terres seraient partagées entre les plus pauvres et les plus dignes travailleurs;

2° Que le capital serait consacré à la création de maisons d'école, à des travaux de voirie, à des œuvres et sociétés de bienfaisance.

Tels furent les actes de ce grand homme de bien.

Quant à ses sentiments envers celle qui l'avait odieusement trahi, ils ne varièrent pas. Toujours il respecta sa mémoire, et, plutôt que d'en ternir la réputation, il souffrit dans l'isolement jusqu'à l'âge le plus avancé.

Et, sans doute, eût-il emporté son secret dans la tombe en détruisant le journal de sa vie, s'il eût pu prévoir l'accident qui l'immobilisa sur sa couche et lui cloua la langue à son heure suprême.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Impr. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette.

